

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE BACKPACKING :
UNE SOUS-CULTURE JEUNE, UN LIEU D'IDENTIFICATION

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
À LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR
CHLOÉ LAVIGNE

DÉCEMBRE 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.03-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je dois d'abord remercier mes soeurs, Valérie Lavigne et Daphnée Lavigne, pour votre calme, votre présence, vos conseils, vos encouragements et les nombreux soupers. Je vous aime tellement. Merci à ma mère et à mon père pour tout ce qu'ils ont su m'enseigner, mais surtout pour la curiosité de découvrir et d'apprendre de nouvelles choses qu'ils m'ont donnée.

Merci à Marie-Nathalie LeBlanc qui m'a fait excessivement confiance tout au long de ce projet alors que d'autres ne voulaient rien comprendre. Elle a su écouter mes angoisses et mes découragements pour mieux me diriger, me guider et me corriger.

Merci Pierre-Olivier Jasmin, mon amoureux. Tu es celui qui m'a supporté durant ce long chemin, celui qui m'a fait rire, qui m'a écouté me plaindre, qui a consolé mes peines et essuyé mes angoisses. Merci de faire partie de ma vie. Je t'aime.

Je tiens également à remercier Andréanne Morissette, source d'inspiration constante. Merci d'accepter de faire toutes ces folies avec moi.

Ce mémoire est fait de larmes, de joie, d'incertitudes, de choix, de colères, d'idées farfelues, de fierté, mais surtout de vous. Amis, participantes, professeurs, soeurs et gens rencontrés qui avez su aviver la flamme de mes réflexions, vous vous retrouvez toutes et tous, quelque part dans ces lignes.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES	vi
RÉSUMÉ	vii
SUMMARY	vii
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
PENSER LE BACKPACKING	9
1.1 Penser le backpacking : de champs de réflexion à une construction d'axes conceptuels	10
1.1.1 La jeunesse	11
1.1.2 L'identification, une perspective théorique	17
1.1.3 Culture et sous-culture	20
1.1.4 Conduites à risque	26
1.1.5 Articulation des axes conceptuels	30
1.2 Questions et objectif de recherche	33
1.2.1 Questions de recherche.....	33
1.2.2 Objectifs de recherche.....	34
CHAPITRE II	
MÉTHODOLOGIE ET MÉTHODES	36
2.1 La recherche qualitative : le cas du particulier en anthropologie appliqué à la sociologie	36
2.2 Le terrain.....	39
2.3 Les méthodes	43
2.3.1 Observations participantes	43
2.3.2 Journal de terrain.....	45
2.3.3 Les récits de vie.....	46
2.4 Présentation des entrevues	50

2.4.1 Annie, Berlin, 1er avril 2014.....	51
2.4.2 Becky, Berlin, 4 avril 2014.....	52
2.4.3 Clare, Budapest, 22 avril 2014.....	52
2.4.4 Debbie, Budapest, 1er mai 2014	53
2.4.5 Ellen, Mostar, 2 juillet 2014.....	53
2.4.6 Florence, Mostar, 4 juillet 2014	54
2.5 L'analyse des données.....	54
CHAPITRE III	
ANALYSE THÉMATIQUE DES ENTREVUES.....	59
3.1 Pratiques d'identification et construction de la sous-culture féminine du backpacking	60
3.1.1 L'identification par les pratiques d'inscription sociale	61
3.1.2 Pratiques de recherche de reconnaissance.....	74
3.1.3 Pratiques de distinction	77
3.2 Le risque : d'une rationalisation à un risque d'être femme	82
3.2.1 Minimisation et mécanisme d'évitement du risque.....	82
3.2.2 Le risque et les émotions.....	89
3.2.3 Le risque pour les femmes	95
CHAPITRE IV	
ANALYSE DES RÉCITS.....	101
4.1 Les éléments déclencheurs	104
4.1.1 Les femmes backpackers de plusieurs années.....	104
4.1.2 Les femmes backpackers de quelques mois.....	110
4.2 Un cosmopolitisme nécessaire pour être voyageuse.....	114
4.3 Péripétie : entre risque et aventure.....	118
4.3.1 Risque et genre	119
4.3.2 Aventure plutôt que risque.....	122

4.4 Synthèse	126
CONCLUSION.....	128
ANNEXE A	
GRILLE D'OBSERVATION	140
ANNEXE B	
FORMULAIRE D'ÉTHIQUE	141
ANNEXE C	
GRILLE D'ENTRETIENS.....	148
ANNEXE D	
COURRIEL DE RELANCE.....	153
ANNEXE E	
GRILLE DE CODIFICATION	154
BIBLIOGRAPHIE.....	155

LISTE DES FIGURES

Figure	Titre	Page
3.1	Champ lexical de la rationalisation du risque	83
3.2	Champ lexical de l'évaluation du risque en fonction des émotions	90
3.3	Champ lexical de l'ambiance en situation de risque	94
3.4	Champ lexical des situations risqués	96
4.1	Schéma narratif	102
4.2	Photo de Annie en Croatie	106
4.3	Photo de Annie en Thaïlande	106
4.4	Photo de Annie en Nouvelle-Zélande	124
4.5	Photo du Château Blarney en Irlande	125
4.6	Photo de Annie	125

RÉSUMÉ

Un bref survol socio-historique du voyage jeunesse démontre que le backpacking se présente comme une sous-culture qui met l'image d'un voyageur masculin de l'avant. La sous-culture du backpacking se définit alors comme une pratique valorisant l'indépendance, la spontanéité, la flexibilité et la prise de risque. Or, ce biais de genre s'impose aussi dans la littérature portant sur les sous-cultures et la prise de risque : les jeunes hommes sont souvent au centre des études qui sont dès lors genrées et stéréotypées. Ce mémoire se veut donc être une contribution pour développer une meilleure compréhension de l'expérience précisément féminine du backpacking et de la signification de cette pratique pour celles-ci. L'intérêt de la recherche se trouve aussi dans l'utilisation de l'approche du particulier et du concept de sous-culture plutôt que celui de rite de passage.

Les méthodes de collecte de données pour cette recherche se composent d'observations participantes conjointement menées à la tenue d'un journal de terrain, en plus d'entrevues de type récit de vie. Une analyse thématique et structurale des récits, toutes deux complémentaires, révèlent quelques particularités. Les backpackers racontent, lorsque questionnées sur le risque, que leur situation de femmes les place face à un certain risque spécifique ; celui du harcèlement sexuel. Cette peur semble cependant moins être liée à leur statut de voyageuses qu'à leur statut de femmes. Du coup, elles tendent à rationaliser la présence du risque en insérant dans leur propos une minimisation ou un évitement du risque. L'aventure est alors davantage au centre de leurs récits. Finalement, l'expérience féminine du backpacking mène à une mise en récit qui permet l'identification à la sous-culture du backpacking malgré la forte présence d'images masculines dans la définition de cette dernière. Les récits des femmes sont donc plus des récits d'identification que des récits de prise de risque ou de passage.

Mots-clés : backpacking, backpacker, femme, sous-culture, risque, aventure, récits de vie.

SUMMARY

A brief sociohistoric overview of youth travelling demonstrates that the idea of backpacking is suggestive of a predominantly masculine image. The backpacking subculture can be defined as a practice promoting independence, spontaneity, flexibility, and risk taking. There is definitely a gender bias in most academic literature concerning this subculture and risk taking : most of the time young men are the focal point of these studies which are therefore gendered and stereotyped. That being said, this master aims to contribute to developing a superior comprehension of the feminine experience of backpacking and the significance of this practice for those women. This research uniquely examines the concept of subcultures rather than the concept of rites of passage.

The methods used to collect the data for this research includes first hand observations collected in field journals as well as life-story interviews. A complementary thematic and structural analysis of those biographical interviews reveal a few particularities, namely that when asked about risk taking, females specifically must endure the additional concern of sexual harassment. This fear of sexual harassment seems to be less a matter of being a backpacker and more a question of being female. Additionally, there seems to be a persistent tendency to rationalize the presence of this problem by minimizing or altogether avoiding it within their narratives. The result of this is that adventure becomes the focus of the narration. Finally, the experience of backpacking from a female perspective ultimately leads to identification with the subculture despite the presence of mostly masculine figures in the common perception. Therefore, these interviews tend to be more about identifying to the subculture than about taking risks or specific rites of passage.

Mots-clés : backpacking, backpacker, women, subculture, risk, risktaking, adventure, narration.

INTRODUCTION

Budapest est vite devenue un refuge pour mon âme. L'auberge de jeunesse de 18 lits où j'ai fini par atterrir est parfaitement organisée pour le backpacking : de grandes aires communes, une cuisine, un personnel trop charitable et la possibilité de laver son linge à la machine ! Une des employées voyage par intermittence : elle travaille à cette auberge pour amasser un peu de sous et ensuite partir à l'aventure. Après une première semaine, je l'ai interviewée puis, après des allées vers d'autres villes et des retours au bercail, nous avons commencé à rêver de la Transnistrie. Doucement, la rêverie s'est transformée en plan, puis en réalité. Nous nous sommes donc retrouvées à Brasov, en Roumanie, pour nous rendre d'abord à Chisinau, en Moldavie, où nous ferons du *couchsurfing*¹. Le trajet en bus, de nuit évidemment, commence de manière plutôt rude : des virages tellement serrés que le conducteur doit reculer et s'y reprendre pour s'engager sur la route en évitant les ravins, des vaches qui traversent les rues de campagne et l'attente aux douanes. Elle paraît moins longue à deux, mais il reste toujours ce petit stress, cette petite angoisse que les choses tournent au vinaigre, que les autorités se défoulent sur toi. Au moins à deux, l'un peut compter sur la présence de l'autre. Puis, nous repartons. Dans le noir de la campagne, un noir opaque qui laisse à l'imagination trop d'espace. Et soudainement, des éclairs de chaleur. L'ambiance est tendue : « Mais bordel, qu'est-ce que je fais ici ? » C'est beau et affolant à la fois. Puis, le bus s'arrête. Au milieu de carrément nulle part. Le conducteur descend. Besoin de se dégourdir les jambes ? Envie de pipi ? Besoin de se réveiller ? Les hypothèses s'enchaînent à une rapidité folle. Nous nous regardons, Debbie² et moi, avec un air ahuri : il semble jouer dans la mécanique du bus.

¹ Le *couchsurfing* est pratiqué par plusieurs backpackers, hommes et femmes. Une plateforme web permet de rencontrer d'autres voyageurs ou des locaux qui offrent une possibilité d'hébergement : un divan, un lit, un matelas gonflable. D'autres voyageurs ayant déjà logés là peuvent laisser des commentaires sur la page de profil de celui qui héberge.

² Les noms utilisés tout au long du mémoire sont fictifs afin d'assurer l'anonymat des interviewées.

Déstabilisées, nous nous demandons sérieusement si nous allons nous rendre à destination. Debbie se tourne vers moi et dit : « le risque en termes de confort du quotidien, on est à 60 % ». Le terminus semble si loin. Et nous reprenons la route pour finalement arriver à la destination. À 4 h 30 du matin. Au lieu de 7 h ! Oups, nous avons mal compris et devons donc attendre deux heures et demie pour que les personnes qui nous hébergent arrivent. L'endroit est crade, fantomatique ; c'est à peine si nous ne voyons pas une boule de foin rouler au loin. Peut-être un peu à cause de la fatigue qui nous habite, mais nous nous sentons bien. Dans l'attente, des conducteurs de taxi viennent nous voir sans nous harceler pour autant, un chien errant devient notre garde du corps et peu à peu, le terminus se remplit. Des gens passent, d'autres se rendent au travail et notre lift arrive. Des hôtes vraiment sympathiques ; ils nous accueillent comme des reines avec un petit déjeuner ! Puis, ils nous laissent la clé de leur appartement avant d'aller travailler. Nous nous accordons donc une petite sieste bien méritée avant d'aller explorer davantage la ville.

Cet épisode partagé avec Debbie est mémorable et représentatif du backpacking : aventures, angoisses, rencontres, rires et découvertes. Voyager pour fuir le quotidien, pour explorer le monde dans sa beauté et sa misérable réalité, pour rencontrer un autre, pour vivre et explorer. Aujourd'hui, voyage et jeunesse sont deux indissociables ; non pas qu'il est réservé à celle-ci, mais elle y trouve souvent son compte. Or, le voyage jeunesse, un signe d'une culture jeune ou un symptôme de la société contemporaine, fait partie d'un imaginaire social ; imaginaire d'ailleurs façonné par la culture occidentale qui nous entoure et nous habite. Passant par les romans tels que le classique *Sur la route* de Jack Kerouac, s'arrêtant aux récits de voyage comme ceux de Nicolas Bouvier et parcourant les films tels que *2 Frogs dans l'Ouest*, le thème du voyage est omniprésent. Il compose la trame sonore de rêves chez des jeunes ; rêves d'ailleurs, de soi, de différences, de nouveautés,

d'explorations et de vie. Cependant, loin d'être uniquement un thème pour certaines productions culturelles, le voyage est un phénomène social *sui generis*.

Le voyage jeunesse peut prendre plusieurs formes dont certaines sont plus institutionnalisées que d'autres. Par exemple, les visas vacances travail (VVT) sont probants de cette institutionnalisation en offrant la possibilité de découvrir un pays tout en y travaillant. Il en va d'ailleurs de même pour les programmes de jeunes filles au pair ou de vendanges qui permettent aux jeunes de vivre cette expérience unique en étant parfois logés chez les viticulteurs. Parmi les formes de voyage institutionnalisées s'inscrivent également les séjours d'étude à l'étranger et les voyages humanitaires. Côté cette forte institutionnalisation du voyage jeunesse se trouve une autre forme qui captera l'attention de ce mémoire soit, le backpacking. Cette forme de voyage se dissocie des formes institutionnalisées et du tourisme de masse en plus d'être pratiquée par plusieurs jeunes. Le backpacking se caractérise par la valorisation de l'indépendance, la prise de risques (consommation d'alcool, de drogues, randonnées dans des milieux accidentés, etc.), la rencontre avec d'autres backpackers, la spontanéité, le budget limité et l'authenticité. De plus, les backpackers voyagent sur une longue période : de quelques mois à quelques années (Sørensen, 2003). Or, ces caractéristiques ne sont pas anodines, leur origine peut être tirée d'un historique du voyage.

Au 17^e siècle, le Grand Tour transformait les jeunes aristocrates de l'Europe occidentale en de jeunes voyageurs en quête d'une éducation et d'un plus grand capital culturel et social. Ce voyage visait donc principalement un contact avec la culture classique de l'Europe afin d'accroître le capital culturel du voyageur et de lui transmettre un habitus propre à sa classe. Or, davantage qu'un simple ajout à leur capital culturel, les jeunes percevaient ce Grand Tour comme « [...] an adventure trip

to experience the hidden, strange and exotic life of far-away countries and unknown people » (Cohen, 1973 : 90). Cette perception du voyage montre la pertinence de le considérer comme prédécesseur du backpacking puisqu'il transmet une éthique particulière du voyage ; une éthique qui valorise l'aventure et l'épanouissement personnel (Sirost, 2002 : 8). Qui plus est, il trace un parcours en Europe occidentale réemprunté par les backpackers (Demers, 2009 : 11).

Puis, vient la figure du vagabond-travailleur au 19^e siècle. Ces voyageurs qui parcourent l'Europe à la recherche d'un maître professionnel n'en reprennent pas moins les caractéristiques du Grand Tour à savoir l'intérêt pour l'aventure et l'étrangeté de l'inconnu. Tout compte fait, les voyageurs du Grand Tour tout comme les vagabonds-travailleurs faisaient part d'une curiosité pour l'étranger et pour l'ailleurs tout en visant une plus grande émancipation vis-à-vis de la famille. Cependant, l'industrialisation et la création de grands centres urbains participent à la fin des vagabonds-travailleurs en rendant les professions artisanales peu pratiquées. Ce faisant, le voyage devient une activité marginale associée à la figure du nomade aussi appelé, par Érik Cohen (1972), le *drifter*.

Le *drifter*, précurseur direct du backpacker, ne reste toutefois marginal que très peu de temps considérant la rapide institutionnalisation du voyage jeunesse notamment par l'entremise des YMCA. Cela dit, il s'agit d'un voyageur qui apparaît en réaction à l'industrialisation du 19^e siècle cherchant à s'éloigner de la routine, de la sédentarité et de l'urbanisation. Il part alors à l'étranger ; il s'éloigne des chemins déjà explorés et tracés, il recherche le dépaysement et la déstabilisation en considérant le tourisme comme une expérience fautive, inauthentique. Conséquemment, l'immersion dans la culture d'accueil devient une part importante de son éthique de voyage (Cohen, 1972 : 168). Dès lors, les motivations des nomades sont la possibilité de

découvrir les beautés de la nature laissée intacte, les peuples exotiques et l'appel de l'aventure. Aussi, et peut-être de manière plus importante apparaît également le désir de voir l'envers de l'accélération du développement industriel de l'époque. C'est donc sur ce fond de transformations sociales importantes que s'inscrit le drifter ; un voyageur qui refuse l'aliénation de la société industrialisée et se pose en porte-à-faux à l'industrie du tourisme (Cohen, 1973). De plus, ce voyageur est considéré comme le précurseur direct du backpacker ; il s'agit là d'un voyageur anarchique et hédoniste, c'est-à-dire qu'il ne suit ni de règles particulières ni de chemin préalablement tracé ou de but précis. Autrement dit, les backpackers se forment un idéal de voyage inspiré de l'image du drifter ; ils s'éloignent donc de tout ce que le tourisme de masse et institutionnalisé représente et a déjà tracé. Ils recherchent l'aventure, les expériences risquées, les lieux peu connus et ils voyagent sur de longues périodes (Cohen, 2003 ; Demers, 2009, 2012 ; Elsrud, 2001).

Ce bref survol historique dépeint le backpacking comme une pratique historiquement et sociologiquement ancrée. Mais surtout, le backpacking se présente comme une pratique qui promeut l'image d'un voyageur masculin, il circule à l'intérieur d'une sous-culture qui valorise une éthique et des pratiques, telles que les conduites à risque, associées au genre masculin (Elsrud, 2001 : 614). Du coup, cette profondeur socio-historique dirigera la lecture du phénomène social abordé ainsi que le biais masculiniste présent dans la majorité de la littérature.

Ce mémoire est le résultat d'un long processus de réflexion, de recherche sur le terrain, de retours en arrière et encore d'autres réflexions. Après avoir lu des études sur le backpacking, je me suis proposé de m'intéresser aux femmes backpackers³.

³ Ce mémoire est féminisé en fonction des règles que l'on retrouve dans le guide de féminisation de l'UQAM disponible en ligne : www.instances.uqam.ca/Guides/Pages/GuideFeminisation.aspx. Cette féminisation du texte est nécessaire considérant que le mémoire s'attardera à l'expérience spécifiquement féminine du backpacking.

Rarement au cœur des études, il y avait là un réel espace pour développer un projet. Puis, la réflexion s'est poursuivie et a confirmé que cet angle était des plus à propos. Jeunesse, sous-culture et risque sont les trois axes conceptuels qui guidèrent mon projet et les trois s'avèrent faire preuve d'un biais masculiniste : les jeunes hommes sont étudiés et l'étude de la prise de risques et des sous-cultures sont genrées et stéréotypées (des hommes délinquants et des femmes groupies) (Elsrud, 2001 ; Hebdige, 2008 ; Le Breton, 2004 ; Parsons, 1942 ; Rattansi et Phoenix, 2005). Or donc, se sont dessinés les premiers questionnements : *comment les femmes vivent-elles le backpacking ? Qu'est-ce que le backpacking pour elles ? Quelle part prend la prise de risque dans leur pratique ?* Ainsi, est également apparue l'importance d'appréhender le backpacking comme une sous-culture plutôt que comme un rite de passage. En effet, pour éviter d'apposer une grille de lecture bien définie au phénomène social étudié, la notion de sous-culture apparaît plus à propos. Ce faisant, j'ai laissé l'induction me guider plutôt que de cadrer le backpacking dans une division tripartite (phase préliminaire — phase liminaire — phase postliminaire) telle que présentée par Arnold Van Gennep (2004). Se rendre sur le terrain avec cette conceptualisation du backpacking oriente les résultats vers une signification du voyage en termes de passage ; passage à l'âge adulte ou passage vers une définition de soi. Conséquemment, une partie de la recherche ne viserait que l'apposition d'une grille de lecture au phénomène étudié plutôt qu'une compréhension de la signification accordée à l'expérience par les femmes elles-mêmes. L'analogie est certes attrayante, mais un peu aveuglante alors que la réflexion en termes de sous-culture fait émerger les particularités de la pratique, l'identification des jeunes femmes à cette sous-culture, ses symboles et ses contradictions. C'est donc dans l'espoir d'éviter de reproduire les mêmes écueils retrouvés dans la littérature que j'ai favorisé l'approche inductive et l'étude du particulier en m'inspirant de l'approche anthropologique de Lila Abu-Lughod (1991) qui sera discutée au chapitre II. Par conséquent, une

importance particulière est accordée au récit des femmes interviewées dans l'analyse de même qu'à certaines thématiques issues des axes conceptuels soit, le risque et l'identification. Bref, ce mémoire se veut surtout être une contribution vers une meilleure compréhension de l'expérience spécifiquement féminine du backpacking et de la signification de cette pratique. Ce parcours se transcrit plus en détail dans chacun des chapitres.

Tout d'abord, le chapitre I du mémoire vise l'exploration de différents axes conceptuels et leur lien avec l'étude du backpacking. Je me suis donc attardée à problématiser l'étude du backpacking en fonction des axes de la jeunesse contemporaine occidentale, de l'identification et de la pratique du risque dans les sous-cultures. Les questionnements qui se retrouvent à même ce chapitre se rapportent tous à la féminisation de ces mêmes axes : qu'en est-il des jeunes femmes ? Les jeunes femmes s'identifient-elles à des sous-cultures et comment ? Quelle est la pratique du risque chez les jeunes femmes ? Quelle est sa signification ? La problématisation de ces trois axes conceptuels vise alors à mettre en évidence le biais masculiniste lorsqu'il est question du backpacking en termes de sous-culture jeune et de la prise de risque dans cette même sous-culture. Le chapitre se termine alors par la présentation des questions et objectifs de recherche.

Dans le chapitre II, j'expose les principes méthodologiques qui ont guidé mes pas sur le terrain. La nature de la recherche s'inscrit largement dans le cadre d'une démarche qualitative et plus précisément, en suivant les principes décrits dans l'approche anthropologique du particulier. Une description du terrain précède alors la présentation des méthodes utilisées où une attention fine est portée sur les récits de vie. Pour terminer, le chapitre décrit les démarches de l'analyse tout en insistant sur le caractère inductif de la recherche.

Le chapitre III présente une analyse thématique qui reprend les mêmes axes conceptuels qui ont aidé à construire le projet, soit la pratique du risque des jeunes femmes backpackers et l'identification de ces même jeunes femmes. Le chapitre IV quant à lui fait l'analyse des récits recueillis. Leur construction, leur trame narrative et leur chronologie font alors l'objet d'une analyse. Elle tente également de faire émerger les particularités de chacun des récits tout comme les points de convergence de ces derniers.

En guise de conclusion, je présenterai les principaux éléments issus des analyses tout en les croisant avec les axes conceptuels du chapitre I. De cette manière, les constats majeurs du terrain sont mis en évidence en faisant tout aussi bien émerger des entretiens de nouveaux éléments de réflexion.

CHAPITRE I

PENSER LE BACKPACKING

Comme mentionné en introduction, le voyage ne peut se passer d'une mise en contexte socio-historique vu la pérennité des figures de proue qui continuent de marquer l'imaginaire du voyage. Une multitude de formes de voyageuses et voyageurs existent aujourd'hui : partant des grands explorateurs et exploratrices avides de découvertes jusqu'aux voyages organisés dans les moindres détails en passant par des voyages aux visées humanitaires qui s'accompagnent, trop souvent, d'une vision ethnocentrique, il y a aussi le backpacking. Cependant, certaines auteures et auteurs (Boorstin, 2012 ; McCannell, 1973) poseront la question à savoir si la différence entre ces backpackers et les touristes est toujours de mise considérant la continuelle institutionnalisation du voyage. Certes, il est impossible de dénier cette marchandisation de l'Ailleurs, mais il n'en demeure pas moins que les backpackers parcourent toujours les routes de ce monde en s'identifiant eux-mêmes à ce libellé.

Cela dit, le choix d'aborder le backpacking dans le cadre de ce mémoire découle évidemment de certains de mes champs d'intérêt. Or, il s'avère que ces intérêts sont également des champs d'études sociologiques soit, la jeunesse contemporaine, l'identification des jeunes et le risque dans les sous-cultures. Je présenterai donc d'abord ces angles de réflexion qui tracent les pourtours de la construction des axes d'analyse retenus pour ce travail de recherche. Ainsi, il sera possible de problématiser autour de ces mêmes thématiques la pratique du backpacking. En parallèle, la pertinence de s'intéresser uniquement aux femmes sera montrée. Finalement, ce trajet mènera à la formulation d'une question de recherche et d'objectifs qui ont guidé les choix méthodologiques abordés dans le chapitre suivant.

1.1. Penser le backpacking : de champs de réflexion à une construction d'axes conceptuels

L'objet de ce travail, le backpacking, découle donc d'un intérêt marqué pour le voyage, mais aussi pour les enjeux contemporains auxquels sont confrontés les jeunes et la manière dont peut être théorisée la jeunesse contemporaine. De plus, une première exploration de la littérature sur le voyage jeunesse laisse place à une interprétation socio-historique selon laquelle l'époque dans laquelle grandissent les jeunes semble donner lieu à une forme spécifique de voyage destinée à ces derniers. Au 17^e siècle, le Grand Tour encourageait la jeunesse aristocratique à parcourir l'Europe afin d'enrichir leur éducation, tandis que l'ouverture graduelle des frontières et la globalisation de l'ère contemporaine ouvre plutôt un espace au backpacking (Demers, 2009 : 10).

Afin de mieux saisir ce que représente le backpacking, une présentation et une problématisation de ce phénomène sont nécessaires. La littérature sur le backpacking laisse rapidement entendre que cette forme de voyage est principalement pratiquée par des jeunes âgés de moins de 30 ans (Adkins et Grant, 2007 ; Bell, 2002 ; Loker-Murphy, 1997 ; Sørensen, 2003). Qui plus est, sans pouvoir les regrouper sous une seule nationalité, elles et ils proviennent, pour la majorité de l'Amérique du Nord, de l'Europe de l'Ouest, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande (Loker-Murphy, 1997 ; Sørensen, 2003) d'où la pertinence de s'attarder aux jeunes dans le contexte des sociétés occidentales. Ainsi, la réflexion sur la jeunesse passera d'abord par une réflexion sur le contexte socio-historique des sociétés occidentales contemporaines. Dans le même ordre d'idées, discuter de l'identification théoriquement vient essentiellement cadrer le processus dont il est question chez les jeunes lorsqu'ils se positionnent à l'intérieur d'une sous-culture en l'occurrence, le backpacking. Dans cette perspective, les conduites à risque offrent une explication empirique au

processus d'identification des jeunes dans les sous-cultures d'où, par ailleurs, l'intérêt du risque comme élément d'identification dans la sous-culture du backpacking. De plus, ce cheminement de réflexion saura ouvrir les voies vers l'esquisse d'une définition de la pratique du backpacking. Je proposerai alors une définition conceptuelle plutôt qu'un idéaltype, car ce dernier est une construction abstraite et arbitraire, alors que la définition conceptuelle semble avoir une résonance avec le vécu.

1.1.1. La jeunesse

Les jeunes qui pratiquent le backpacking sont directement confrontés aux enjeux des sociétés occidentales contemporaines (Demers, 2011) d'autant plus que la majorité des backpackers proviennent de ces sociétés. Les grandes lignes des sociétés occidentales contemporaines telles que je me propose de les envisager sont présentées avant de poser la jeunesse de manière théorique. Effectivement, comme la jeunesse n'est pas qu'une tranche d'âge ou un groupe plus ou moins abstrait d'une population, elle mérite certainement un effort de réflexion vu sa complexité et les enjeux dont elle rend compte. Ce faisant, la jeunesse telle que je me propose de l'examiner offre une meilleure compréhension des jeunes femmes qui s'identifient à la sous-culture du backpacking.

1.1.1.1. Penser le contexte socio-historique de la jeunesse contemporaine

Les sociétés contemporaines sont le résultat de changements, de continuités, de radicalisations, de négations de différentes composantes des époques précédentes. Elles prennent racine dans les principes qu'annonçait la modernité et sont alors parfois qualifiées de modernités avancées ou d'hypermodernité (Lachance, 2011) en ce qu'elles présentent des continuités, voire des radicalisations de certains principes

de cette période. Parmi tous les principes mis de l'avant par la modernité, le plus souvent mentionné est celui de l'autonomie. Rapporté dans le projet politique de Kant, cet idéal s'oppose fondamentalement à l'hétéronomie qui était incarnée entre autres par la Religion. La transcendance qu'il y avait dans la détermination des normes sociales est alors poussée dans les abysses par les *Lumières* du 18^e siècle. Conséquemment, la société doit dorénavant définir ses propres normes ce qui place l'individu au statut de maître de sa destinée. Or, malgré la volonté de renier toute transcendance, il apparaît tout de même une recomposition de l'hétéronomie qui met en son centre l'Individu, la Raison et la Croissance économique pour n'en nommer que quelques-uns (Gauthier, 2011 : 386-389). Autrement dit, le Sujet est placé au centre du monde et guide ainsi certaines décisions politiques, sociales et économiques. Mais plus encore, cette sacralisation de l'individu peut se résumer par ce que Claude Levi-Strauss écrit en 1960 dans *La pensée sauvage* : « [...] tout se passe comme si, dans notre civilisation, chaque individu avait sa propre personnalité pour totem : elle est le signifiant de son être signifié » (Lévi-Strauss, 1962 : 285).

Bien qu'il y ait recomposition de l'hétéronomie et précisément parce qu'il y a recomposition, les grandes institutions échouent à donner sens aux questions de vivre ensemble et d'identification des individus. En fait, les jeunes dans la société contemporaine sont sommés de se définir de manière autonome ne pouvant plus s'en remettre aux institutions, comme l'Église, qui avaient cette jadis fonction. C'est donc dire qu'il incombe aujourd'hui à l'individu de faire son propre parcours d'identification en sillonnant différentes cultures et sous-cultures. Dès lors, « [...] ce nouveau mode de reproduction culturel place en situation de concurrence tous les sous-systèmes — économiques, politiques ou autres systèmes de sens, y compris l'individu — et toutes les valeurs supportés par ces systèmes » (Demers, 2009 : 44). Autrement dit, il y a une pluralité de possibilités qui s'offrent à l'individu pour

s'identifier de telle sorte que l'ensemble des cultures, sous-cultures et contre-cultures entre en compétition les unes avec les autres. Conséquemment, l'individu se retrouve face à un marché de systèmes de symboles et de sens auxquels il peut s'identifier. L'autonomisation de la société contemporaine a donc des répercussions importantes sur le cheminement d'identification des individus.

D'autre part, considérant la sacralisation de l'individu, son identification à travers les sous-cultures ne peut se faire qu'en accédant à son être véritable. En effet, résident en lui les réponses à ce qu'il est et à la nature de sa place dans la société. La société contemporaine véhicule alors l'idée selon laquelle ce n'est que dans un rapport vrai à soi que l'individu advient entièrement ; en étant authentique, il évite le conformisme et poursuit sa propre voie (Gauthier, 2006 : 213). Ainsi, dans la mesure où l'individu est le seul porteur de la morale, le seul responsable de son identité, l'authenticité acquiert une grande importance dans son processus d'identification.

Enfin, la société contemporaine encourage chez tout un chacun la recherche d'autonomie et d'indépendance ainsi que l'identification de soi par l'accession à l'authenticité en puisant en son for intérieur. Suivant cet ordre d'idées, les jeunes backpackers se trouvent dans une société qui n'encadre plus la jeunesse de la même manière : autrefois, cette période était déterminée par des institutions comme la Religion ou la filiation qui donnaient aux jeunes un sens d'être (Parazelli, 2007 : 52-53) alors qu'aujourd'hui, les jeunes doivent se définir eux-mêmes en fonction des nouvelles normes d'autonomie et d'authenticité dans l'identification de soi qui se réalise à travers différentes sous-cultures. Il demeure cependant que cette idée d'une jeunesse aux prises avec une identité fragmentée n'est ni plus ni moins qu'une hypothèse à laquelle ce mémoire se raccorde afin, plus tard, d'envisager le

backpacking comme un lieu d'identification pour les jeunes. Néanmoins, dans la jeunesse se jouent beaucoup plus que les questions d'un simple bricolage identitaire.

1.1.1.2. Penser la jeunesse

Penser la jeunesse contemporaine occidentale demande de la considérer en fonction d'abord des défis susmentionnés. De fait, la jeunesse se trouve être une catégorie sociologique. Sans n'être qu'une simple catégorie d'âge, elle est parfois plutôt présentée comme un moment précis du cycle de vie (Schlegel et Barry, 1991). Dans les débuts des études sur la jeunesse, Parsons, dans une perspective structuro-fonctionnaliste, établit des bases interprétatives de l'adolescence qu'il qualifie de culture jeune — *youth culture* — (Parsons, 1942). Il circonscrit alors les interactions de la jeunesse. De fait, la jeunesse pour Parson se caractérise de deux manières : il s'agit d'une culture contrastante avec l'âge adulte et voyant apparaître une séparation importante entre les rôles sociaux sexués. Dès lors, la jeunesse est d'abord une culture de l'irresponsabilité et, en quelque sorte, de l'hédonisme puisqu'une de ses principales caractéristiques est de jouir du temps présent (Parsons, 1942 : 607). En réalité, « [...] grandir, c'est, pour les jeunes, être et se montrer capable de participer à la culture jeune et non d'endosser des rôles sociaux adultes » (Maupéou-Abboud, 1966 : 491). Ainsi, la culture jeune est un moyen de s'identifier en négation du monde adulte. Par ailleurs, l'intégration des rôles sociaux sexués se manifeste dans les différentes pratiques masculines et féminines de cette culture ; les hommes valorisent la compétition, la sportivité et les femmes veulent plaire et correspondre au modèle de la fille populaire. Ce faisant, Parsons insère un biais sexiste lorsqu'il décrit la jeunesse masculine selon le modèle du héros sportif et la jeunesse féminine selon l'image de la *glamour girl* (Galland, 2001 : 612).

Ensuite, l'école de Birmingham et le *Center for Contemporary Cultural Studies* (CCCS) développent davantage l'étude de la jeunesse en explorant diverses sous-cultures jeunes. La jeunesse est alors présentée comme un vecteur de transformations sociales. Par contre, tout comme Parsons, ces études sont sélectives et s'intéressent d'abord aux jeunes hommes blancs (Amit, 2015 : 809). En conséquence, les études sur la culture jeune sont en réalité des études sur les jeunes hommes (Rattansi et Phoenix, 2005 : 102) et le backpacking ne fait pas exception⁴. De fait, plusieurs études (Hebdige, 2008 ; Parsons, 1942) posent implicitement la prérogative qu'une culture jeune est masculine (Punk, Ted, Rocker, etc.) où donc la jeune femme est marginale ou n'adhère pas à un ensemble restreint de comportements féminins (McRobbie, 1991 : 10). Néanmoins, l'accent de ces études est mis sur la socialisation de la jeunesse en la plaçant en relation avec le monde adulte dans lequel elle devra éventuellement s'inscrire.

Puis en souhaitant s'éloigner de cette tendance, d'autres auteurs et auteures (Amit-Talai et Wulff, 1995 ; James et Prout, 1997 ; Stephens, 1995) cherchent à respecter « [...] the capacity of juveniles to be active agents creatively shaping their environment even as they contend with a variety of legal, political, economic, and social constraints imposed on them by virtue of their age » (Amit, 2015 : 810). Autrement dit, la jeunesse est perçue comme un acteur social ou actrice sociale qui possède des capacités d'agir de manière créative dans l'environnement qui l'entoure malgré les contraintes qui lui sont imposées en raison de son âge. La jeunesse devrait alors autant être traitée de manière contextuelle que selon les relations qu'elle occasionne. Quoi qu'il en soit et malgré les études plus récentes (Argenti, 2007 ;

⁴ Pour une critique plus complète des études sur la jeunesse du *Centre for Contemporary Cultural Studies* voir :

McRobbie. 1991. *Feminism and youth culture from "Jackie" to "just seventeen"*. Londres: London Macmillan, 255 pages.

Cole, 2004) qui tendent à élargir le spectre de ce champ d'études, la question de la jeunesse apparaît trop souvent être une question d'hommes où la femme est invisibilisée dans les marges ; accessoirement groupie, passagère, parasitaire (Jones, 1988 : 714). En fait, « [...] the emphasis has been on the masculine culture of the street scene, with no consideration of the male at home ; on the other hand, the emphasis on the female culture of the bedroom has allowed little room for the study of female delinquency » (Jones, 1988 : 714). Autrement dit, les études sur la jeunesse ont peut-être trop insisté sur la structure de la société (Maupéou-Abboud, 1966 : 505) et associé alors les jeunes hommes aux pratiques de délinquance en s'intéressant peu aux jeunes femmes à l'extérieur de la norme de la féminité.

Du coup, le backpacking se pose de prime abord comme une pratique masculine à travers son imaginaire rempli de jeunes figures d'errance masculines. En effet, la socio-historique précédemment présentée fait preuve d'un biais masculiniste : les figures marquantes de l'histoire du voyage sont principalement voire uniquement des voyageurs et non des voyageuses. De la même manière, les figures culturelles du voyage sont masculines telles que Jack Kerouac, les voyageurs au 17^e siècle du Grand Tour, Nicolas Bouvier et Christopher McCandless dont l'histoire est racontée dans *Into the Wild*. Conséquemment, l'étude de l'identification des jeunes femmes dans le backpacking permet de sortir de la définition sexuée de la jeunesse en s'attardant spécifiquement aux femmes dans une sous-culture qui est présentée au masculin. La jeunesse féminine qui pratique le backpacking est alors à considérer selon cette perspective ; une jeunesse féminine peu étudiée vu son éloignement vis à vis de la norme de la féminité. Malgré la difficulté de relever des données statistiques sur ces voyageuses et voyageurs, les femmes pratiquent, elles aussi, le backpacking et s'identifient à cette forme de voyage.

Dès lors, la jeunesse fait survenir un autre enjeu, celui de l'identification, de l'intégration de nouvelles normes et valeurs. Or, si le backpacking transporte un imaginaire particulièrement masculin, que devient la signification de la sous-culture du backpacking pour les jeunes femmes ? Malgré l'invisibilisation de la jeunesse féminine, cette dernière emprunte bel et bien les voies du backpacking, alors qu'y trouve-t-elle ? Comment s'y identifie-t-elle ?

1.1.2. L'identification, une perspective théorique

Le terme identité est de toute évidence polysémique ; une pléiade de significations lui est assignée selon les disciplines, les courants de pensée et le contexte social. Mentionnons, notamment, Eric Erickson (1972) pour qui la jeunesse constitue une phase critique de l'identification bien que ce processus soit un continuum tout au long de la vie de l'individu. Selon ce dernier, la jeunesse est, à certains égards, synonyme d'exploration des rôles sociaux, de mise à l'épreuve de soi, de son potentiel et de ses habiletés. Cette exploration des rôles sociaux et des images de soi est d'ailleurs soumise à un groupe de pairs dans le but d'obtenir leur approbation, leur reconnaissance (Demers, 2009 : 44). Suivant cet auteur et bien d'autres⁵, Demers (2011) en vient à définir l'identification comme un

« [...] processus dynamique, un processus durant lequel l'individu saisit sa position relative dans le monde et qui se reconnaît au récit biographique et aux pratiques d'inscription, de distanciation, de distinction et de recherche de reconnaissance sociale que réalise l'individu » (Demers, 2011 : 6).

⁵ À travers les théories et concepts sociologiques de l'identité et de l'authenticité, Jean-Christophe Demers présente le fait social du backpacking et les enjeux qui traversent à la fois cette pratique et la culture occidentale. Ce faisant, il présente une typologie tirée de la sous-culture du backpacking des différentes trajectoires identitaires et culturelles. L'utilisation de sa définition de l'identification est utilisée dans ce mémoire non pas comme un raccourci, mais comme une excellente vulgarisation de divers auteurs. Pour plus de détails sur cette notion, voir entre autres:

Taylor, Charles. 2003. *Les sources du moi : la formation de l'identité moderne*. Montréal : Boréal, 720 pages.

Giddens, Anthony. 1991. *Modernity and self-identity : self and society in the late modern age*. Stanford : Stanford University Press, 264 pages.

Plusieurs éléments émergent de cette définition. D'abord, il s'agit d'un processus dynamique, c'est-à-dire que l'identification comporte différentes phases qui sont en constante évolution ; elle n'est ni fixe ni passive. En ce sens, la culture jeune apparaît réellement être un moment critique de ce processus d'identification considérant l'importance accordée aux pairs et au regard qu'ils portent sur soi. C'est donc ainsi que le backpacking entre en jeu ; comme un lieu d'identification par l'exploration d'une sous-culture et la recherche de reconnaissance dans cette sous-culture.

D'autre part, Demers présente dans sa définition trois types de pratiques qui participent au processus d'identification des jeunes : les pratiques d'inscription, les pratiques de distinction et les pratiques de recherche de reconnaissance ; toutes trois s'expriment à travers une mise en récit. Dès lors, il est possible d'aborder la mise en récit des backpackers en ces termes ; une recherche d'identification à la sous-culture du backpacking par le récit de ses normes et valeurs. En ce sens, le backpacking offre un espace pour mettre en scène les différentes pratiques qui participent à l'identification des jeunes femmes à cette sous-culture. Ainsi présentée, l'identité n'est donc pas statique ; elle est expérimentation et dynamisme, elle est un processus créatif (Elsrud, 2001 : 599) d'où l'utilisation du concept d'identification plutôt que celui d'identité qui a des résonances beaucoup plus fixes, définies, déterminées et stables.

Par ailleurs, cette conceptualisation de l'identification de soi qui accorde une importance majeure à la communication avec autrui — puisque les pratiques d'inscription, de recherche de reconnaissance et de distinction se réalisent en partie par leur mise en récit — n'est pas sans rappeler Mead (2006). Selon lui, le self

[...] se constitue progressivement. Il n'est pas donné à la naissance, mais il émerge dans le processus de l'expérience sociale et de l'activité sociale. Il se développe chez un individu donné comme résultat de ses relations avec ce processus et avec les individus qui y sont engagés (Mead, 2006 : 135).

Ainsi, l'individu n'apparaît à lui-même comme objet que dans son rapport aux autres d'où la primauté accordée à la communication et à l'action de l'individu en rapport avec les autres ; elles font exister l'individu. C'est alors que le récit joue un rôle central dans l'identification de soi ; il permet de raconter son identité par la mise en scène de pratiques et de valeurs importantes dans une sous-culture. Conséquemment, les voyageurs se positionnent à l'intérieur du groupe de backpackers en se racontant à d'autres voyageuses et voyageurs (Cohen, 2010b ; Demers, 2011 ; Desforges, 2000 ; Elsrud, 2001 ; Lachance, 2012 ; Noy, 2004).

En d'autres mots, la société contemporaine mise sur le changement où les modèles traditionnels sont obsolètes : « [...] c'est, dès lors, à une absence de modèles et de normes établi qu'est confronté [la jeunesse] » (Maupéou-Abboud, 1966 : 496). Il s'agit donc d'une jeunesse qui doit intégrer de nouvelles normes abstraites sans pouvoir se baser sur des modèles passés ancrés dans la tradition. Ainsi, de la complexité du monde contemporain naît la culture jeune (Maupéou-Abboud, 1966 : 497) qui trouve peut-être dans la sous-culture du backpacking une avenue intéressante en ce qu'il peut leur offrir un espace d'identification. De fait, la sous-culture du backpacking est marquée par des jeunes qui emploient des pratiques d'inscription, de recherche de reconnaissance et de distinction afin de s'identifier à cette sous-culture. En fait, suivant la lecture du CCCS, l'identification des jeunes aux sous-cultures doit être comprise comme une réaction aux changements structuraux de la société ; un moyen de trouver des éléments de cohésion sociale perdue dans la culture de la société contemporaine (Bennett, 1999 : 600-601). Dès lors, la sous-culture du backpacking est envisagée comme un lieu d'identification pour les jeunes qui sont en perte de repères et en quête d'identification. En ce sens, sans constituer un groupe homogène quant à la nationalité, aux choix des destinations et aux motivations (Cohen, 2003 ; Loker-Murphy, 1997 ; Maoz, 2007 ; Pryer, 1997 ; Sørensen, 2003),

des jeunes se rencontrent dans un imaginaire et un ensemble de pratiques ; ils font tous référence à un sentiment d'appartenance et partagent des lieux de rassemblement comme les cafés Internet et les auberges de jeunesse (Sørensen, 2003). Suivant cet ordre d'idées, il est alors possible de parler d'une communauté de backpackers en raison de leur partage d'une sous-culture et de valeurs communes (Welk, 2004 : 78-79). Partant, la communauté que forme les backpackers est importante dans la mesure où, pour que le processus d'identification des jeunes se réalise, les symboles et leur signification, les manières d'être, de sentir et d'agir propres au backpacking doivent être partagés et reconnus par d'autres voyageuses ou voyageurs. C'est donc dire que les backpackers se mettent en scène, à travers des récits, des pratiques, des normes et des valeurs en recherchant la reconnaissance de leurs pairs, d'autres backpackers. Autrement dit, le backpacking rassemble des individus sous une vision commune de la réalité (Demers, 2012 ; Elsrud, 2001) formant une communauté mouvante dans le temps et l'espace. Bref, la sous-culture du backpacking permet de rencontrer d'autres backpackers, de faire partie d'une communauté avec laquelle il est alors possible d'établir un dialogue, de se mettre en récit, de se faire reconnaître comme backpacker.

1.1.3. Culture et sous-culture

Tout aussi polysémique que l'identification, les termes de culture et de sous-culture émergent de la présente réflexion comme essentiels au processus d'identification que les jeunes réalisent à travers ces dernières. Selon les auteurs et auteures, la signification du terme culture vogue d'un horizon à l'autre selon leur approche respective. Ce travail de recherche se rapportera à la culture comme « [...] a historically transmitted pattern of meanings embodied in symbols, a system of inherited conceptions expressed in symbolic forms by means of which men

communicate, perpetuate, and develop their knowledge about and attitudes toward life » (Geertz, 1973 : 89). Cette définition de Geertz démontre son importance en ce qu'elle s'attarde à la signification d'une pratique par l'exploration des symboles, des significations que les individus échangent et tissent entre eux. Par ailleurs, Geertz tente, en définissant la culture de la sorte, de sortir des conceptions larges, diffuses et éclectiques de la culture comme celles de Clyde Kluckhohn⁶ (Geertz, 1973 : 4) afin de lui donner une signification plus concise et opérationnelle. Lorsque Geertz considère l'action de l'individu symbolique, lorsqu'il le dit être au centre de la culture, de ses schémas de signification, il permet en fait d'approcher la culture comme une source de sens plutôt que de lois générales orientant les individus. Il n'est donc pas à chercher le statut d'une action, mais bien sa signification, ce qui est dit à travers l'agentivité de l'individu.

Autrement dit, la culture est un lieu de partage de symboles communs, de manière de faire, de penser et d'agir qui sont acquis par la socialisation (Rocher, 1992 : 109). Il en va d'ailleurs de même avec les sous-cultures ; chaque sous-culture a son propre système de symboles qui permet aux jeunes de poursuivre son processus d'identification. Ainsi, le backpacking offre un modèle d'être, des règles de conduite et des normes pour les jeunes dessinant les lignes de leur identification. Il s'agit donc d'une sous-culture particulièrement attrayante en ce qu'elle permet d'expérimenter une nouvelle manière d'être, de sentir et d'agir. Brièvement, la sous-culture du backpacking est décrite dans la littérature comme un lieu d'expérimentation de l'authenticité ; authenticité des lieux, de l'Autre et de soi tout en prenant soin de se

⁶ Kluckhohn définit la culture comme : « [...] (1) the total way of life of a people"; (2) "the social legacy the individual acquires from his group"; (3) "a way of thinking, feeling, and believing"; (4) "an abstraction from behavior"; (5) a theory on the part of the anthropologist about the way in which a group of people in fact behave; (6) a "store-house of pooled learning"; (7) "a set of standardized orientations to re current problems"; (8) "learned behavior"; (9) a mechanism for the normative regulation of behavior; (10) "a set of techniques for adjusting both to the external environment and to other men"; (1 1) "a precipitate of history » (Geertz, 1973 : 4-5).

distancer du tourisme de masse en critiquant son caractère consumériste, organisé et aliénant (Aleshka, 2009 ; Cohen, 1988 ; Demers, 2009 ; Friday, 2002 ; Pearce et Moscardo, 1986).

Toutefois, une sous-culture n'est pas qu'une extension de la culture dominante; « [...] subcultures are groups of people that are in some way represented as non-normative and/or marginal through their particular interests and practices, through what they are, what they do, and where they do it » (Gelder, 2007 : 1). En ce sens, la sous-culture rassemble un groupe d'individus, de jeunes qui s'écartent de la norme, de la culture de la société contemporaine à certains égards. Cet écart peut d'ailleurs s'exprimer de différentes manières, mais il est possible d'en voir les marques à travers les intérêts, pratiques, manière de penser, de sentir et d'agir des jeunes dans la sous-culture. Du coup, les jeunes qui empruntent le chemin du backpacking semblent prendre une distance avec la culture de leur société d'origine, souvent occidentale, comme elle est décrite dans la section précédente. Suivant cette logique, ces sociétés sont, à certains égards, porteuses des mêmes caractéristiques critiquées du tourisme de masse et à d'autres égards, elles valorisent les mêmes caractéristiques que le backpacking comme l'autonomie et l'authenticité.

À vrai dire, « [...] the concept of subculture at its base is concerned with agency and action belonging to a subset or social group that is distinct from but related to the dominant culture » (Blackman, 2005 : 2). Il y a donc un constant aller-retour entre la définition interne et externe d'une sous-culture, mais aussi une (re)définition de la sous-culture dans l'interaction entre les individus. Une sous-culture n'est donc ni stable, ni fixe, ni complètement cohérente en fonction de la position de ces individus et la manière dont ils expérimentent et s'identifient à cette dernière. En ces termes, la définition du backpacking dépend de la signification qui lui est accordée par la

société contemporaine, mais aussi de l'interaction entre backpackers, de leur partage de symboles et de récits. Autrement dit, la sous-culture est un compromis pour les jeunes entre deux besoins contradictoires : d'abord, une nécessaire distanciation face aux aînés et à la culture qu'ils représentent en affirmant, par le fait même, leur autonomie, mais aussi la nécessité de conserver un lien avec cette culture (Gelder, 2005 : 91).

La sous-culture du backpacking fait appel à la spontanéité, au risque, à l'indépendance, à l'autonomie et aux rencontres qui sont d'ailleurs conjugués au masculin (Adler, 1985 ; Cohen, 2003 ; Cohen, 2011 ; Demers, 2011 ; Elsrud, 2001 ; Riley, 1988 ; Sørensen, 2003 ; Vogt, 1976). En effet, l'imaginaire du backpacking comme beaucoup d'autres sous-cultures jeunes « [...] emphasis male membership, male focal concerns and masculine values » (McRobbie, 1991 : 4). Ainsi, le *drifter*, précurseur du backpacker est la plupart du temps un homme qui vagabonde à travers le monde (Elsrud, 2001 : 602). Néanmoins, cette masculinité dans le backpacking n'est pas si surprenante considérant l'ancrage profond dans le social des stéréotypes de la masculinité et de la féminité⁷ « [...] equating the latter with nurturing, immobility, passivity, while to the former is ascribed aggressiveness, mobility, activity, and change » (Elsrud, 2001 : 602). Cela étant, le backpacking et la prise de risque dans cette sous-culture semblent être subordonnés à la masculinité. En s'attardant alors aux femmes dans le backpacking, à leur expérience et à la signification qu'elles y accordent, il est possible de remettre en question la prédominance des hommes dans cette sous-culture. C'est pour les mêmes raisons que ce mémoire présente une définition de la sous-culture qui s'éloigne de la tradition étasunienne. C'est en étudiant la déviance que le concept de sous-culture advient dans

⁷ Pour plus de détails sur ce sujet, voir:

Connell, R.W. 1995. *Masculinities*. Cambridge: Polity Press, 295 pages.

Gilligan, Carol. 1982. *In a different Voice*. Cambridge: Harvard University Press, 216 pages.

le cadre de la pensée de l'École de Chicago (Gordon, 1947). Cohen met de l'avant un concept unificateur qui a une fonction d'intégration sur l'individu. La sous-culture est formée de segments sociaux basés sur l'âge, le sexe, la classe sociale, la religion ou l'origine ethnique où un individu ne peut acquérir les manières de penser, de faire et d'agir de ce sous-groupe social qu'en y participant (Cohen, 1967 : 12). Or, cette définition pose un cadre fonctionnaliste et hiérarchisé à la sous-culture et cadre alors les femmes dans un rôle bien précis et sexué (Cohen et Short, 1958) qui les confine à rester à la marge des sous-cultures. McRobbie et Garber (McRobbie et Garber, 1993) critique d'ailleurs précisément ce point, l'absence des femmes dans les études, lorsqu'elles étudient des sous-cultures des années '50 et '60 comme les *Teddy Boys* et *bikers*. Elles en viennent tout de même au même constat ; les femmes occupent une place marginale dans les sous-culture encore, font partie d'une « culture de la chambre à coucher ». L'intérêt pour les femmes dans le backpacking est alors d'autant plus justifié que la société s'est transformée depuis les études nommées plus haut ; la place des femmes dans les sous-cultures s'est-elle transformée aussi ?

Il va sans dire que les théories de la sous-culture font face à des critiques. Notamment, Stanley Cohen (1997) reproche aux études qui sont axées sur le symbolique des sous-cultures d'interpréter ces dernières en mettant trop l'accent sur les signes des sous-culture plutôt que sur les données empiriques. Or, l'approche méthodologique du particulier présentée au chapitre suivant permettra justement d'éviter ce faux pas. Cette approche axera l'intérêt de la recherche vers la compréhension du mode de vie des femmes backpackers tel qu'il est vécu et exprimé par celles-ci.

Avant de conclure sur la sous-culture du backpacking, il est à noter que la compréhension du backpacking en termes de sous-culture se dissocie des études qui

ont préféré envisager le backpacking comme un rite de passage. La conceptualisation du rite de passage telle qu'élaborée par Arnold Van Gennep (2004) est effectivement employée ou du moins, source d'inspiration pour plusieurs auteurs et auteures (Lachance, 2010 ; Michel, 2006). Suivant cet ordre d'idées, la décision de partir en voyage est souvent prise lors d'un moment de transition dans la vie du voyageur ou de la voyageuse ; des rituels de départ et de retour peuvent aussi être observés. Ainsi, le backpacker semble se détacher des normes du quotidien de son milieu d'origine, des contraintes sociales et de temps qui orientent normalement ses actions afin de se positionner dans un espace-temps autre et individualisé (Elsrud, 1998 ; Michel, 2006 ; Riley, 1988). Bien que l'analogie soit attrayante, il n'en demeure pas moins qu'elle est quelque peu réductrice en ce qu'elle présente le backpacking selon trois étapes précises (préliminaire, liminaire et postliminaire) et ayant une fonction de passage à l'âge adulte. Or, sans nier la dimension initiatique que peut prendre le voyage pour certaines et certains, le backpacking n'apparaît pas faire partie d'un enchaînement logique et temporel tripartite tel que défini par le rite de passage. La notion de sous-culture, par contre, permet d'envisager autrement le backpacking et les jeunes : présenter cette pratique comme une sous-culture permet d'en faire ressortir les particularités telles que ses normes, valeurs, symboles et conflits. L'accent est mis sur l'expérience féminine du backpacking et sa signification, tandis que la conceptualisation du rite de passage orienterait les résultats vers les changements identitaires et vers le passage à l'âge adulte. Les objectifs de recherche seront donc mieux servis par la réflexion du backpacking en termes de sous-culture puisque le concept de rite de passage ne permet trop souvent que d'accoler un modèle prédéfini et structuré à un phénomène social.

Bref, à la lumière de ce qui a été mentionné jusqu'ici, le backpacking est défini comme suit : une forme de voyage qui rassemble des individus appelés backpackers.

Elles et ils voyagent sur de longues périodes allant de quelques mois à quelques années et partagent une éthique du voyage et un imaginaire commun qui idéalise le nomade. En conséquence, une importance primordiale est accordée à la dissociation du tourisme de masse et des chemins fréquemment empruntés par les touristes. Elles et ils visent généralement l'indépendance, la prise de risque, l'adaptabilité, la spontanéité et un contact réel, voire une immersion dans la société d'accueil. Ainsi, la rencontre d'autres voyageurs et de locaux occupe une place importante dans le voyage, et ce dans l'optique de vivre une expérience authentique (Demers, 2012 ; Sørensen, 1999, 2003 ; Uriely, Yonay et Simchai, 2002). Comme il a déjà été mentionné, les jeunes doivent aujourd'hui s'identifier en se frayant un chemin parmi la constellation des sous-cultures. Dès lors, le backpacking apparaît comme un de ces lieux d'identification, mais un lieu qui a été culturellement et socialement associé au genre masculin. Or, si la sous-culture du backpacking est décrite par des caractéristiques principalement masculines, le genre a-t-il une influence sur l'expérience et la participation à la sous-culture du backpacking des femmes ? McRobbie présente la présence des femmes dans les sous-cultures comme si ces dernières « [...] organise their social life as an alternative to the kinds of risks and qualifications involved in entering into the mainstream of male subcultural life » (McRobbie, 1991 : 7); est-ce toujours le cas ? Les femmes backpackers organisent-elles leur expérience en fonction des risques reliés au fait d'être femme dans une sous-culture masculinisée ?

1.1.4. Conduites à risque

Certaines recherches (Elsrud, 2001 ; Fuch, 2013 ; Myers, 2010 ; Sheng-Hsiung, Gwo-Hsiung et Kuo-Ching, 1997) sur le backpacking et le tourisme ont axé leur regard sur la variable du risque perçu, vécu et raconté par les voyageuses et

voyageurs. Elles relèvent alors la part que prend le risque dans les narrations de voyage des backpackers, hommes et femmes. Ce faisant, lorsqu'il est question du risque dans le backpacking, cette pratique est définie comme opérant une rupture avec l'ordinaire ce qui crée un espace-temps où une action peut être envisagée comme risquée : « [...] long-term traveling, or backpacking, is indeed a timespaced as a break with routine and continuity. This break is needed in order for action to become risky, or in Goffman's terms, a threat to one's bet » (Elsrud, 2001 : 603). Autrement dit, cette coupure donne à des éléments du quotidien comme des lieux, des maladies et même de la nourriture la capacité d'être construits dans la narration des voyageurs comme des risques qu'ils ont pris.

En outre, dans leur perception et leur construction du risque, les jeunes y mettent une part d'eux-mêmes ; ils ne font pas que percevoir le risque, ils se l'imaginent, se le représentent en fonction notamment de leur histoire sociale et culturelle. C'est donc dire que la culture qui définit des manières de faire, de penser et d'agir propose également une façon d'appréhender le risque. Or, comme la culture définit aussi une manière d'être qui est genrée, elle suppose donc aussi une appréhension genrée du risque, d'où l'intérêt d'axer l'objet du backpacking sur les femmes dans cette sous-culture et leur rapport au risque. À ce propos, les hommes semblent s'engager davantage dans les conduites à risque que les femmes qui perçoivent le risque différemment de ces derniers (Lois, 2007 : 121). La vitesse, l'ivresse, la délinquance et ainsi de suite sont associées à la virilité, à la masculinité ; les hommes sont alors plus portés vers l'extrême dans ses pratiques (Le Breton, 2004 : 105). Pour ce qui est des femmes, elles semblent interioriser davantage leurs troubles d'identification dans leur prise de risque ; elles se dirigent donc vers la prise de psychotropes, de drogues, d'alcool pour une recherche d'ivresse (Le Breton, 2004 : 106). Les conduites à risque ou *edgework* sont donc définies « [...] as a form of boundary in various ways : the

boundary between sanity and insanity, consciousness and unconsciousness, and the most consequential one, the line separating life and death » (Lyng, 2007 : 4). C'est donc dire que le risque représente une frontière ; frontière entre folie et raison, entre conscience et inconscience, entre vie et mort.

À vrai dire, les conduites à risque apparaissent d'autant plus importantes dans l'identification des jeunes à l'intérieur des sous-cultures qu'elles produisent une réciprocité, une reconnaissance entre les jeunes qui les pratiquent. En effet, « [...] edgeworkers of various types always recognize one another, despite great differences in lifestyle and social location » (Lyng, 2007 : 3). Du coup, les conduites à risque sont une pratique de recherche de reconnaissance dans le processus d'identification. Il y a réellement un sentiment d'appartenance qui se dégage des jeunes à la recherche du risque ; ils se reconnaissent les uns les autres à travers leur désir d'expérimenter l'incertitude des limites. En plus de cette reconnaissance dans l'épreuve de soi, la prise de risque semble traduire une fuite des routines institutionnalisées de la vie contemporaine. En effet, la pratique du risque « [...] provides for acquiring and using finely honed skills and experiencing intense sensations of self-determination and control, thus providing an escape from the structural condition supporting alienation » (Lyng, 2007 : 5). La jeunesse souhaite s'opposer aux aînés et à la culture qu'ils représentent. C'est donc ce que leur permet de faire cette prise de risque ; fuir les aléas de la société contemporaine, fuir la culture adulte et ses routines quotidiennes.

Paradoxalement, la prise de risque peut aussi être perçue comme une expression de l'ordre social et culturel qui émergent de cette même société (Lyng, 2007 : 5). Or, il y a une complémentarité entre ces deux perspectives qui semblent, de prime abord, opposées. La prise de risque fait parfois vivre aux jeunes des émotions intenses qui

les transportent hors de l'apathie contemporaine. Il n'empêche que cette même expérimentation d'émotions fortes demande, de la part des jeunes, une réponse immédiate face au risque encouru. Aussi, dans cette immédiateté, les jeunes peuvent avoir une impression de contrôle de soi et d'autodétermination. En effet,

« [...] the immediate demands of the situation filter out much of the reflexive, social aspect of the self [...] leaving them feeling free from social constraints. In a society in such social constraints are increasingly experienced as oppressive and stifling to one's 'true self', impulse and spontaneity permit edgeworkers access to what they perceive to be their authentic self » (Lois, 2007 : 121).

C'est donc dire que la réponse spontanée engendrée par le risque crée d'abord un sentiment d'éloignement des contraintes de la société contemporaine puis, un accès à un soi, aux apparences authentiques. Pour finir, la prise de risque dans la sous-culture du backpacking offrirait un espace de réalisation pour le processus d'identification vu la reconnaissance sociale accordée par les pairs à cette prise de risque en plus de l'impression de contrôle dans son autodétermination qu'acquièrent des jeunes par l'expérimentation des émotions fortes. De plus, parce qu'il opère une coupure avec le quotidien du lieu d'origine, le backpacking est propice à la pratique des conduites à risque qui donneront aux jeunes une possibilité d'identification à cette sous-culture (Elsrud, 2001 : 600). Cependant, la sous-culture du backpacking est loin d'être figée dans le temps et encore moins dans l'espace. Dès le 20^e siècle, le voyage jeunesse s'institutionnalise par l'entremise notamment des YMCA, des auberges de jeunesse et des guides de voyage tel que le *Lonely Planet*. Qu'advient-il alors du backpacking prenant grande peine à se dissocier de l'industrie du tourisme ? Mais surtout, qu'advient-il du risque dans la narration des backpackers si l'industrie du voyage s'accapare un marché du risque ? Y a-t-il une différence entre risque et aventure ? L'industrie du tourisme offre effectivement des activités, des voyages, des escapades d'aventures où le risque est toutefois contrôlé, prévu, calculé, voire éliminé.

1.1.5. Articulation des axes conceptuels

Je me suis réveillé à l'heure où le soleil rougissait, et ça a été la seule fois précise de ma vie, le seul moment tellement bizarre, où je n'ai plus su qui j'étais... Loin de chez moi, hanté, fatigué du voyage, dans une chambre d'hôtel à bon marché que je n'avais jamais vue, j'entendais les trains cracher leur fumée, dehors, et les boiseries de l'hôtel craquer, les pas, à l'étage au-dessus, tous ces bruits mélancoliques, je regardais les hauts plafonds fissurés, et pendant quelques secondes de flottement je n'ai plus su qui j'étais. Je n'avais pas peur, j'étais simplement quelqu'un d'autre, étranger à moi-même; toute ma vie était hantée, une vie de fantôme... J'avais traversé la moitié de l'Amérique, je me trouvais sur le fil, entre l'est de ma jeunesse et l'ouest de mon avenir, c'est peut-être pour ça que ça s'est passé là et pas ailleurs, en cet étrange après-midi rouge. Mais il fallait que je me remette en route, au lieu de pleurer sur mon sort, alors j'ai pris mon sac, j'ai dit au revoir au vieil aubergiste assis à côté de son crachoir, et je suis allé casser la croûte (Kerouac, 2010 : 171).

Les romans et les récits de voyage l'annoncent : le voyage est, tôt ou tard, une refonte de soi. Voyons donc comment jeunesse, identification, sous-culture et risques s'articulent et s'entremêlent. Comme il a été mentionné précédemment, certaines et certains jeunes des sociétés occidentales contemporaines se trouvent dans un état d'errance identitaire, de quête de sens. Sommés de trouver en leur propre individualité, au plus profond de leur être, les réponses aux raisons de leur existence, les jeunes expérimentent et vagabondent à travers les sous-cultures qui sont des lieux d'identification. En effet, la jeunesse semble être une culture en opposition à la culture représentée par l'âge adulte en même temps qu'une séparation des rôles sociaux sexués (Parsons, 1942 : 607). Du coup, les jeunes cherchent à s'identifier en affirmant cette opposition et cette division. Or, comme les sociétés occidentales contemporaines semblent ne plus offrir de modèles stables et prédéterminés ou d'institutions qui définiraient sans équivoque le rôle et les raisons d'existence de tout un chacun, les jeunes doivent alors se bricoler leur propre parcours d'identification qui semble se faire à travers différentes sous-cultures (Parazelli, 2007 : 52-53). Ainsi, leur identification à des sous-cultures leur permettrait de crier les contrastes qui définissent leur jeunesse en rassemblant les expériences vécues, les événements marquants qui leur ont révélé une part d'eux-mêmes et en les mettant en récit. Ce

faisant, les jeunes s'identifient à des pratiques, à des normes et des valeurs portées par une sous-culture, une contre-culture ou une culture dans laquelle elles et ils ont le sentiment d'appartenir. Le backpacking se présente alors aux jeunes comme tel : une sous-culture contrastant avec l'âge adulte et où se posent certains enjeux liés au genre. En tant que sous-culture, la pratique du backpacking s'inscrit aussi plus largement dans la société occidentale contemporaine et en reprend donc certaines normes comme l'idéal d'authenticité, le cosmopolitisme, l'accomplissement de soi ou l'autonomie.

Bien que difficile de trouver une définition théorique du backpacking dans la littérature considérant la nature descriptive de beaucoup d'études, la majorité s'entend pour dire qu'il s'agit de jeunes partageant une éthique caractérisée par la valorisation de l'indépendance, de la prise de risques, de l'interaction avec les autres backpackers, de la spontanéité, du budget limité et de l'authenticité (Sørensen, 2003 : 850-854). Cette définition de la sous-culture du backpacking laisse donc entendre que les jeunes backpackers affirment leur caractère de jeunesse en se disant notamment, spontané et indépendant. Conséquemment, la spontanéité les distingue du monde adulte qui serait davantage calculé et planifié ; elle présente des jeunes qui profitent du moment présent et des opportunités qui se présentent alors que l'indépendance accentue leur désir d'émancipation. Cependant, cette définition est principalement bâtie à partir de figures masculines. Dès lors, il est plus que pertinent de se questionner sur la définition du backpacking telle qu'élaborée par les backpackers femmes elles-mêmes.

D'autre part, de l'identification à la sous-culture du backpacking résulte un sentiment d'appartenance. Or, le processus d'identification se réalise en partageant avec d'autres des pratiques d'inscription et de distinction tout en recherchant la reconnaissance de ses pairs (Elsrud, 2001 : 599). Cette reconnaissance est acquise par

la mise en récit de soi, de ses pratiques d'inscription et de distinction de telle sorte que les backpackers s'identifient à la sous-culture en racontant leur expérience de voyageurs. Elles et ils recherchent la reconnaissance des autres backpackers en vantant leur indépendance, leur spontanéité, leur authenticité et leur prise de risque qui sont des éléments clés de la définition de la sous-culture en question. La prise de risque apparaît alors comme un élément d'identification à la sous-culture du backpacking et est d'autant plus intéressante que la littérature présente une prise de risque différente selon le genre (Green, 1997 ; Le Breton, 2004 : 105-107 ; Penin, 2006). Qui plus est, en plus d'affirmer leur identification à la sous-culture du backpacking en recevant la reconnaissance d'autres voyageurs par la mise en récit d'une prise de risque, cette même prise de risque accentue aussi la différenciation des jeunes à l'égard du monde adulte.

Quoi qu'il en soit, la prise de risque chez les jeunes semble mener vers une intégration de rôles sociaux genrés, de ce que sont la masculinité et la féminité. Aussi, cette même prise de risque participe à l'identification à une sous-culture pour autant qu'elle soit reconnue par les pairs. Or, dès qu'elles se veulent backpackers, les voyageuses s'identifient à une sous-culture masculine et s'approprient donc des traits de caractère qui s'éloignent à certains égards de la norme de la féminité ; elles pratiquent des conduites associées historiquement et culturellement au genre masculin (Elsrud, 2001 : 614). Mettre de côté ce biais masculiniste c'est supposer que les femmes vivent de la même manière que les hommes une pratique qui leur demande de transgresser des normes et les représentations dominantes de la féminité (Mennesson, 2005 : 70). Quelles sont donc la place et la signification du risque dans les récits des voyageuses ? Aussi, si « [...] the view of non-institutionalized travellers as risk-takers rests safely upon a historical foundation of colonial exploration defined by (male) adventurers in which adventure and risk are intertwined in a quest for

progress » (Elsrud, 2001 : 601) qu'en est-il alors des femmes backpackers se retrouvant dans une sous-culture évoquant des traits de caractère culturellement et socialement associés au genre masculin comme le courage, le leadership et la sportivité ?

1.2. Questions et objectifs de recherche

La problématique telle qu'elle vient d'être présentée pose principalement le problème des jeunes femmes voyageuses qui s'identifiant comme backpackers. En effet, ces dernières se situent, *de facto*, à l'intérieur d'une sous-culture où la féminité est marginalisée. Cette section présentera donc les questions et objectifs de recherche induits par cette problématique.

1.2.1. Questions de recherche

Dès à présent, je peux formuler la question qui guidera mes pas comme suit :

Si la définition du backpacker provient en partie de l'imaginaire des explorateurs (hommes) aventuriers, qu'en est-il de la femme backpacker naviguant dans une sous-culture évoquant des traits de caractère associés au genre masculin ? Et dans quelle mesure le risque fait-il partie de l'identification à la sous-culture du backpacking dans la mise en récit du voyage des jeunes femmes ?

Cette question sous-entend que c'est dans la pratique et dans la mise en récit de cette pratique que l'individu se produit et s'identifie. De plus, elle peut être décomposée de la manière suivante :

a) Dans quelle mesure la backpacker parvient-elle à intégrer son expérience à son récit de vie ?

- Comment se construit le récit des femmes ?

- Dans les récits, y a-t-il des constantes ? Des différences ?
- En quoi le backpacking est-il un lieu d'identification ?
- Pourquoi les femmes décident-elles de partir ?
- Les backpackers s'identifient-elles au backpacking ? Comment ?

b) Quel type d'activité est qualifiée de risquée ?

- Que représente la prise de risque durant le voyage pour les backpackers ?
- Quelle est l'importance du risque durant le voyage ? Et comment la prise de risque est-elle racontée ?
- Malgré la subjectivité dans la construction du risque, y a-t-il des dimensions récurrentes ?

1.2.2. Objectifs de recherche

Ces questions de recherches sont d'autant plus importantes qu'elles permettront de répondre aux objectifs suivants :

a) Mettre en relation les variantes du récit de soi et du backpacking :

- À partir des entretiens, montrer les éléments participant à la construction de sens.
- Utiliser les récits de vie comme base des analyses.

b) Montrer la pertinence de l'étude du particulier dans les études sociologiques :

c) Recueillir un corpus d'entretiens composé de femmes :

- Comprendre et analyser en profondeur l'expérience du backpacking des femmes.
- Cerner les éléments du backpacking mobilisés à l'intérieur de la construction du récit des femmes.

Dès lors, les questions et les objectifs de recherche nécessitent l'élaboration d'une posture méthodologique, mais également l'élaboration de méthodes de cueillette et d'analyse de données. En effet, j'ai tenté dans ce chapitre de poser les limites de la littérature concernant autant les études du backpacking que celles, de manière plus générale, de la jeunesse, de l'identification et de la prise de risque dans les sous-cultures. Il s'est alors avéré que la plupart de ces écueils sont, en fait, liés au biais masculiniste plus ou moins fort qui s'exprime de différentes manières. Se dégage ainsi l'importance d'une étude qui porte sur l'expérience spécifiquement féminine du backpacking de même que la question de départ de cette recherche. Le chapitre suivant s'appliquera alors à présenter la nécessaire méthodologie et les méthodes qui guident mes pas sur le terrain.

CHAPITRE II

MÉTHODOLOGIE ET MÉTHODES

À la lumière des questions et objectifs de recherche, l'enquête de terrain sert à ouvrir les portes sur la signification du backpacking chez les femmes qui entreprennent de s'identifier à une sous-culture associée au genre masculin et qui valorise la prise de risque. Or, une telle entreprise nécessite quelques précisions méthodologiques. Ainsi, les grandes lignes de l'approche qualitative seront tracées tout en tentant de démontrer la pertinence de l'étude du particulier en sociologie en référant à l'approche anthropologique de Lila Abu-Lughod (1991). Les pages qui suivent présentent respectivement le parcours sur le terrain puis des méthodes utilisées afin de recueillir les données nécessaires, c'est-à-dire des observations participantes, un journal de terrain et des entrevues de style récit de vie. Je présenterai ensuite une brève description des entrevues menées pour conclure ma démarche méthodologique avec les méthodes d'analyse qui ont servi pour arriver à écrire les deux chapitres suivants.

2.1. La recherche qualitative : le cas du particulier en anthropologie appliqué à la sociologie

De l'anthropologie, beaucoup peut être appris. C'est d'ailleurs le cas de l'étude du particulier promu par Lila Abu-Lughod dans son texte *Writing Against Culture* (1991). Il semble que cette manière d'approcher l'objet permet d'offrir une description plus riche des cas étudiés. Évitant ainsi la généralisation, largement critiquée quant à sa tendance à homogénéiser et à viser une neutralité (Abu-Lughod, 1991 : 149), ce travail se propose donc de s'arrêter au particulier. Cette approche est d'autant plus pertinente que « [...] generalization, the characteristic mode of

operation and style of writing of the social sciences, can no longer be regarded as neutral description » (Abu-Lughod, 1991 : 149). De fait, les chercheuses et chercheurs qui utilisent la généralisation dans leurs écrits la présentent alors comme objective et dès lors, elle devient en partie un langage de pouvoir. Mais plus encore, la généralisation apparaît être le langage de ceux qui se tiennent à l'extérieur du phénomène social étudié. Elle prend dès lors l'apparence d'être détachée du phénomène social, mais est en fait localisé : « [...] it represents the perspective of those involved in professional, managerial, and administrative structures and is thus part of the ruling apparatus of this society » (Abu-Lughod, 1991 : 150). Autrement dit, la généralisation porte en elle les dynamiques hiérarchiques sociales et représente le point de vue des structures académiques, administratives et de gestion. Ce faisant, il faut reconnaître que les discours de généralisation des chercheuses et chercheurs réaffirment la hiérarchie les distancie des personnes étudiées en les construisant comme des objets différents et souvent inférieurs (Abu-Lughod, 1991 : 150). De plus, la généralisation tend à homogénéiser, à rendre cohérent et intemporel le phénomène social dont elle parle alors que « [...] les enquêtés ne valent pas à la place d'autres, ils ne valent que pour eux-mêmes, ils ne sont pas interchangeables » (Beaud et Weber, 2010 : 282). En fait, la généralisation donne l'apparence d'une absence de différences internes à un groupe ce qui facilite la perception de ce groupe en tant qu'unité solide, identique et non hiérarchique (Abu-Lughod, 1991 : 151).

Il s'agit alors de refuser la généralisation, de porter une attention particulière et plus profonde à la signification de l'expérience humaine afin d'en souligner notamment les différences plutôt que de relever uniquement les ressemblances. Par contre, l'étude du particulier n'est pas la préférence du microsociologique au macrosociologique : « [...] the effects of extra local and long-term processes are only manifested locally and specifically, produced in the actions of individuals living their

particular lives, inscribed in their bodies and their words » (Abu-Lughod, 1991 : 150). Ainsi dit, les forces macrosociologiques peuvent s'exprimer à travers le particulier; dans les relations entre individus, dans leurs actions encore, dans leurs expressions corporelles. Enfin, « [...] by focusing closely on particular individuals and their changing relationships, one would necessarily subvert the most problematic connotations of culture : homogeneity, coherence, and timelessness » (Abu-Lughod, 1991 : 162). Autrement dit, l'étude du particulier redonne la valeur au concept de culture en le montrant autre qu'homogène, cohérent et immuable ; en mettant à jour sa complexité. Les objectifs de recherche tels que définis dans la section précédente requièrent alors l'approche du particulier tel qu'elle vient d'être élaborée. D'abord, il sera possible de s'attarder à l'expérience spécifiquement féminine du backpacking et de sortir de la définition généralisante de cette sous-culture comme étant pratiqué principalement par des hommes. L'approche du particulier permettra également de montrer les circonstances et les histoires particulières des femmes backpackers qui constituent leur expérience même du backpacking.

Dans le même ordre d'idées, l'approche qualitative sera de mise pour entrer sur le terrain. En effet, la recherche qualitative vise, dans ses grandes lignes, une compréhension et une saisie plus approfondie du fait social à l'étude (Mucchielli, 2004 : 226) ; précisément ce que je recherche à faire avec les femmes backpackers. En ce sens, la méthode qualitative se veut être une compréhension du sens que les actrices et acteurs sociaux accordent à leurs actions. Suivant cette logique, les méthodes qualitatives se manifestent comme des méthodes sincères envers mon objet de recherche puisqu'elles permettent d'approcher le terrain comme un lieu de travail plus que comme un lieu de passage. Ce faisant, la chercheuse ou le chercheur y reste pour une durée prolongée (Beaud et Weber, 2010 : 6) afin de bien saisir les codes sociaux à l'oeuvre, de s'imprégner de ses moeurs, de ses valeurs bref, de sa culture. À

nos yeux, l'étude de l'expérience féminine du backpacking nécessite un contact personnel avec ces femmes et un contact prolongé qui favorise un lien de confiance avec les interviewées. Ainsi, la mise au point de ma recherche est faite sur l'expérience vécue et la manière dont elle est construite par les participantes ; il est inutile de juger ou de condamner des pratiques si le but est de « [...] comprendre en rapprochant le lointain, en le rendant familier » (Beaud et Weber, 2010 : 7). En somme, ce travail de recherche considère que les individus ont les capacités d'interpréter le social et les situations dans lesquelles ils se retrouvent afin de leur attribuer un sens : « [...] l'ordre social ne s'impose pas aux individus, il est produit par eux » (Molénat, 2008). J'ai donc approché le terrain en partant de ces principes⁸.

2.2. Le terrain

Le travail sur le terrain a d'abord été guidé par un objectif de recherche, celui de s'attarder à l'expérience spécifiquement féminine. Cette recherche n'a donc aucun but comparatif entre l'expérience des hommes et des femmes. En fait, puisque le corpus littéraire s'attarde majoritairement au backpacking chez les hommes ou chez les hommes et les femmes, et ce sans nécessairement mettre en évidence ce biais de genre, il est souvent suggéré que les deux genres font la même expérience du backpacking. En privilégiant le particulier pour cette étude, l'expérience des femmes peut alors être examinée afin d'en faire ressortir la spécificité et d'éviter de suggérer qu'elles ont la même expérience que les hommes du backpacking. D'autre part, une telle étude portée sur l'expérience féminine du backpacking semble pertinente dans la mesure où très peu d'études s'y intéressent : lorsque la question des femmes est prise

⁸ D'aucuns pourront critiquer l'absence d'une approche féministe clairement définie ou de la conceptualisation de la dimension de genre. Par contre, l'approche du particulier permet ici de relever l'expérience féminine du backpacking de manière fine tout en évitant de l'ancrer dans un sillon de pensée qui en déterminerait sa signification. Aussi, l'emploi d'auteurs clés féministes comme Abu-Lughod et McRobbie, répond à cette critique.

en considération, elle est observée dans les guides de voyage (Glotfelty, 1996), en lien avec le choix de destination (Hannam et Myers, 2008), à propos de la temporalité (Elsrud, 1998) encore, à l'intérieur d'une catégorie nationale par exemple, les Israéliennes (Maoz, 2008). De plus, l'intérêt pour les femmes dans cette recherche vise à les placer comme sujet plutôt que comme objet ou comme l'autre de l'homme (Abu-Lughod, 1991 : 140). Bien que l'étude des femmes puisse être considérée comme un savoir partiel du backpacking, il est tout de même important de reconnaître qu'il s'agit d'un savoir qui mérite d'être présenté vu son absence dans la littérature (Abu-Lughod, 1991 : 142). Bref, ce sont autant de raisons justifiant un terrain axé sur l'expérience des femmes backpackers.

Ensuite, considérant la définition du backpacking donnée auparavant, les femmes interviewées sont âgées de 18 à 30 ans et voyagent pour un minimum de 4 mois. Cette tranche d'âge a été déterminée notamment en fonction de la littérature qui fixe une moyenne d'âge de 25 ans chez les jeunes s'identifiant au backpacking et qui ont rarement plus de 30 ans (Adkins et Grant, 2007 ; Loker-Murphy et Pearce, 1995 ; Sørensen, 2003). D'ailleurs, c'est une critique qu'il est possible d'adresser à la littérature, à savoir que la population étudiée est souvent très, voire trop, large (Cohen, 2010a). De plus, les backpackers qui voyagent depuis au moins 4 mois sont privilégiées de sorte que les enjeux propres aux flashpackers⁹ et ceux des étudiants à l'étranger sont évités. En fait, ces derniers voyagent pendant de moins longues périodes et chevauchent souvent une éthique du voyage propre aux backpackers avec une autre forme de voyage décrite par ces derniers, à savoir : le tourisme de masse. De plus, comme cette recherche s'intéresse à l'identification de jeunes femmes au backpacking, il semble plus probable de rencontrer ce processus d'identification à

⁹ Voyageurs empruntant le même ethos que les backpackers, mais s'insérant à l'intérieur d'un cycle travail/voyage et utilisant davantage les technologies (Paris, 2010 ; Sørensen, 2003).

travers les récits de voyageuses de longue durée. Finalement, l'origine nationale des interviewées n'est pas contrôlée puisque je ne cherche pas à saisir l'influence de celle-ci, mais bien plutôt de comprendre l'expérience vécue par les femmes, quelle que soit leur origine.

La recherche sur le terrain s'est centrée sur le backpacking en Europe de l'Est notamment parce que cette région semble moins présente dans la littérature. En effet, beaucoup de recherches se font en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Israël, en Asie encore, en Europe de l'Ouest (Adkins et Grant, 2007 ; Bell, 2002 ; Tsaur, Yen et Chen, 2010 ; Wilson et Ateljevic, 2008). Il me semblait donc nécessaire d'examiner une région peu présente dans la littérature.

La trajectoire du terrain est significative notamment parce qu'elle met à jour l'importance particulière accordée à l'induction sur le plan méthodologique. En effet, beaucoup de bouche-à-oreille a guidé mes déplacements afin de rencontrer le plus de backpackers femmes possible. Ainsi, le travail sur le terrain a débuté le 19 mars 2014 à Berlin et s'est terminé le 19 juillet 2014. À Berlin, j'ai logé dans deux auberges de jeunesse différentes pour environ une semaine chacune. La durée prolongée dans les auberges de jeunesse visait surtout à laisser le temps au bouche-à-oreille de faire son oeuvre pour trouver des femmes backpackers. En effet, ma présence sur le terrain était claire pour tous et ainsi, certaines voyageuses et certains voyageurs me présentaient d'autres voyageuses espérant m'aider dans mon travail de recherche. C'est donc de cette manière que j'ai rencontré deux premières femmes backpackers à Berlin que j'ai interviewées. Le 3 avril, j'ai quitté en covoiturage pour aller à Prague jusqu'au 14 avril où je suis restée dans une seule auberge de jeunesse. Malgré la grandeur et l'aspect un peu plus touristique de cette dernière, j'ai rencontré une autre femme backpacker et nous nous sommes données rendez-vous à Budapest

pour réaliser une entrevue. Ainsi, un trajet en bus a mené mon sac à dos à Budapest où je suis allée dans une première auberge de jeunesse pour femmes uniquement. Cependant, après avoir réalisé que seulement des étudiantes fréquentaient cette auberge, j'ai changé d'endroit. Cette fois, tout était à sa place, l'auberge représentait très bien l'esprit des backpackers et est ainsi devenue mon centre de rapatriement en quelque sorte. J'y ai alors interviewé la voyageuse rencontrée à Prague et une autre rencontrée dans l'auberge. Le 3 mai, sur recommandation d'autres voyageuses, je suis partie pour Zdiar en train, un petit village en Slovaquie. Encore une fois, l'ambiance était très caractéristique du backpacking notamment par son éloignement des chemins touristiques, mais aucune femme rencontrée ne voyageait seule. Le 12 mai, j'étais de retour à Budapest pour repartir le 19 mai en Roumanie à Cluj-Napoca. Le 23 mai, j'étais déjà en route pour Breb, un minuscule village de la Roumanie, mais aucune rencontre n'a été faite et le 27 mai, j'étais en route pour Sibiu toujours en Roumanie. Toujours, aucune rencontre n'était fortuite. Le 1er juin, c'est vers Brasov que je me suis dirigé pour attendre une amie backpacker déjà interviewée à Budapest. Ensemble, nous avons pris le bus le 8 juin vers Chisinau en Moldavie dans le but de se rendre à Triaspol en Transnistrie. Le 10 juin, nous étions de retour à Chisinau. Le 13 juin, nous sommes reparties pour Cluj-Napoca et le 16 juin nous étions de retour à Budapest. Nous avons entrepris une dernière escapade ensemble le 18 juin à Balaton toujours en Hongrie jusqu'au 23 juin. Nous sommes alors revenues à Budapest. Tout ce temps passé ensemble, du 8 juin au 23 juin, a été un moment propice pour une observation participante prolongée. Le 25 juin, je reprenais la route seule vers Zadar, en Croatie, où l'auberge de jeunesse n'était pas très remplie. Le 28 juin, je me suis donc dirigée vers Split, en Croatie toujours, et le 2 juillet ma route s'est orientée vers Mostar en Bosnie-Herzégovine où il y avait un peu plus de backpackers. J'y ai donc réalisé deux dernières entrevues. Je devais alors remonter tranquillement vers Berlin pour mon retour à Montréal. Le 7 juillet, je me suis donc posée à Sarajevo, encore

une fois sous recommandation d'autres voyageurs, puis une brève escale à Belgrade le 9 juillet. Le 11 juillet, j'étais de retour pour une dernière fois à Budapest avant de retourner le 17 juillet à Berlin pour prendre l'avion le 19 juillet pour Montréal.

2.3. Les méthodes

Sur le terrain, j'ai mobilisé différentes méthodes de cueillette de données. En partant du principe que la backpacker est connaisseuse de son milieu, qu'elle détient un savoir pratique et empirique ce qui lui permet d'introduire un sens dans ses représentations. Ainsi, je me suis attardée à des observations participantes conjointement menées à la tenue d'un journal de terrain. De la même manière, j'ai conduit des entrevues de type récit de vie. Les observations participantes ont principalement eu lieu lors de rassemblements entre voyageuses et voyageurs dans les auberges de jeunesse ou dans les bars près de ces dernières. Ainsi, les sujets de conversations étaient relevés de même que la dynamique entre les voyageuses et les voyageurs. Le journal de terrain est rédigé de telle sorte à offrir une complémentarité aux observations participantes ; plusieurs entrées dans ce journal notent ces observations et mes premières impressions. Les entrevues se déroulent, quant à elles, à six reprises avec des voyageuses différentes dans des cafés ou dans une auberge selon la préférence de l'interviewée.

2.3.1. Observations participantes

Il semble évident que les auberges de jeunesse sont à privilégier pour la rencontre d'autres backpackers femmes puisque les backpackers sont leur clientèle principale. Or, une fois sur le terrain, le bouche-à-oreille a permis de découvrir d'autres lieux fréquentés par les voyageuses comme les bars et certains tours guidés des villes. J'en ai donc profité pour faire des observations participantes ponctuelles dans ces lieux. Il

s'est cependant avéré plutôt difficile de rencontrer la population telle que décrite plus haut. En effet, beaucoup de femmes ne voyagent pas seules ou sont des étudiantes à l'étranger qui profitent de leur *spring break* pour visiter l'Europe. Aussi, le choix des auberges de jeunesse fréquentées s'est d'abord fait à l'aide du guide de voyage *Eastern Europe* (Masters et al., 2013) de *Lonely Planet* en phase préparatoire du voyage. Ensuite, sur le terrain, l'expérience d'autres voyageuses et voyageurs a orienté mon parcours. L'observation participante se déroule du 24 mars 2014 au 3 juillet 2014 dans différentes circonstances. Des observations plus ponctuelles et limitées dans le temps ont été menées lors de repas partagés dans les auberges de jeunesse, lors de sorties dans les bars ou de visites de la ville avec d'autres backpackers, lors de plus longs voyages en bus ou simplement lors d'échanges dans les aires communes des auberges de jeunesse. Au total, six auberges ont été le lieu de ces observations : deux à Berlin, une à Prague, une à Budapest, une en Roumanie et une en Bosnie-Herzégovine. Les observations participantes sont donc un outil de collecte de données (voir la grille d'observation en Annexe A) où les principaux points d'observations étaient les interactions, la manière dont les backpackers se (re)présentent, les activités qu'ils pratiquent et qui sont mises de l'avant, la manière dont les femmes s'insèrent dans un groupe, ce qui est valorisé dans le voyage et ce qui ne l'est pas.. Au moment de l'observation, si la situation s'y prêtait, quelques notes étaient prises. Autrement, à la fin de l'événement, tout était noté dans le journal de terrain (Beaud et Weber, 2010 : 125-153). Ce faisant, les observations ont permis de bonifier, de reformuler ainsi que de modifier le style et le contenu que j'ai donné à mes entretiens.

De plus, un soir à Berlin, un groupe de voyageuses et voyageurs a décidé de participer à un *Pub Crawl* qui consiste à faire la tournée des bars de la ville ; j'ai donc saisi cette soirée pour participer à une observation. Une autre activité m'a semblé

propice à une observation participante : les *Free Walking Tour*. Ils sont organisés dans pratiquement toutes les villes visitées et plusieurs voyageuses et voyageurs y participent entre autres, pour mieux s'orienter dans la ville. Par contre, il s'est vite avéré que ces tours étaient plus propices à la rencontre qu'à l'observation participante puisque nous devons essentiellement écouter la ou le guide parler. Entre les points d'intérêt, il était toutefois possible de discuter avec les autres voyageuses et de définir rapidement si elles correspondaient au profil désiré pour mener une entrevue. Finalement, une autre observation participante dure une semaine et demie ; j'ai partagé ce temps avec une autre femme backpacker sur la route entre la Roumanie, la Moldavie et la Hongrie. Quoi qu'il en soit, mon intégration au terrain s'est faite de manière très honnête, c'est-à-dire que les raisons de ma présence étaient claires et expliquées dès les premiers moments de rencontre. Effectivement, je me suis présenté comme une backpacker entreprenant un premier voyage, mais aussi comme une étudiante de maîtrise en sociologie qui réalise une étude de terrain. Tous connaissaient alors mes thèmes de recherche et étaient au courant que je menais des observations participantes.

2.3.2. Journal de terrain

Un journal de terrain complète alors les observations participantes. En plus de contenir les notes des observations participantes, il contient une description des lieux, des événements, des personnes et de mes impressions premières. Loin d'être un journal intime, j'y ai inscrit tout de même ma perception des événements, mes intuitions et mes sentiments. Conséquemment, j'ai procédé à une auto-analyse qui consiste en : « [...] l'objectivation de [mes] attentes subjectives, de [mes] engagements plus ou moins inavoués, de [mes] prises de position, elles-mêmes socialement déterminées » (Beaud et Weber, 2010 : 80). De cette manière, j'ai

introduit une réflexivité dans mon travail. En fait, il est essentiel de procéder de la sorte puisque :

[...] seul le journal de terrain transforme une expérience sociale ordinaire en expérience ethnographique : il restitue non seulement les faits marquants, que votre mémoire risque d'isoler et de décontextualiser, mais surtout le déroulement chronologique objectif des événements. Il constitue de ce fait quelque chose comme des archives de soi-même (Beaud et Weber, 2010 : 80).

Aussi, c'est pourquoi j'ai cru nécessaire de tenir méthodiquement un journal de terrain, c'est-à-dire au minimum d'une entrée par jour. Enfin, j'ai bonifié ma réflexion et mes analyses à l'aide de discussions informelles en tête-à-tête avec d'autres femmes backpackers ou en groupe souvent formé à l'auberge où je logeais. Ces discussions ont effectivement permis de vérifier des intuitions, de développer de nouvelles interrogations introduites par la suite dans les entretiens et de confirmer ou d'infirmer des préjugés que je m'étais faits en lisant sur le sujet avant le terrain.

2.3.3. Les récits de vie

La définition des récits de vie sur laquelle la réflexion qui suit repose est celle de Danielle Desmarais qui le décrit comme suit :

[...] c'est le discours d'un acteur social c'est-à-dire d'un individu qui se constitue comme sujet pensant et agissant d'une part, mais aussi celui d'un individu qui appartient à un groupe social précis, à un moment donné de son histoire. Le récit de vie donne accès aux intrications des rapports individu/société, entre la psychologie individuelle et l'étude des grands ensembles (Desmarais et Grell [dir.], 1986 : 11).

Aux premiers abords, cette méthode apparaît pertinente lorsque la définition de l'identification est rappelée. En effet, cette dernière fait passer le processus d'identification par la mise en récit (Demers, 2009 : 6). Dès lors, mener des entrevues de style récit de vie tout en portant une attention particulière sur le voyage permettrait de mettre à jour plus aisément ce même processus. Sur le terrain, j'ai mené six entrevues de récits de vie des femmes backpackers dans trois villes différentes soit,

Berlin, Budapest et Mostar. Ces entrevues durent entre une heure et une heure et demie. Un bref cadre théorique sur les récits de vie sera d'abord présenté suivi d'une présentation plus détaillée et centrée sur le terrain des entrevues menées.

2.3.3.1. Les récits de vie : quelques pas théoriques

Selon Desmarais et Grell (1986), le récit de vie se construit lors d'une interaction et dans un contexte précis qui permet à l'individu de se présenter en tant que sujet, mais aussi en tant que membre d'un groupe. De plus, un récit de vie n'est pas qu'un récit d'un événement précis ; il demande à l'informatrice ou l'informateur de synthétiser son expérience de vie, de la totaliser afin de donner un sens à un événement particulier en introduisant des éléments de causalités expliquant notamment, sa trajectoire sociale.

La récolte de récit de vie recèle alors une richesse faisant du sujet un sujet-narrateur tout en considérant la complexité qui existe entre son sujet parlant et la réalité qu'il ou elle décrit. Ainsi, la backpacker est une narratrice du processus de construction de son identité. En effet, selon plusieurs auteurs et auteures, le voyage devient un lieu de réalisation de soi en procurant une identité unique et sociale au backpacker par la mise en récit de soi. L'expérimentation du voyage permet à la backpacker de se raconter, d'introduire une cohérence dans les événements pour donner un sens à son expérience de voyageuse, mais également à son expérience de vie. De ce fait, la backpacker ne peut se passer d'une mise en récit de son expérience à la fois pour donner sens et cohérence aux événements qu'elle vit et pour se faire accepter, pour se faire reconnaître comme backpacker par d'autres voyageuses ou voyageurs qu'elle rencontre.

Aussi, la méthode des récits de vie montre l'importance de l'expérimentation de la chercheuse ou du chercheur. Cette dernière ou ce dernier est apte à analyser et comprendre les récits de vie qu'il ou elle recueille d'abord et avant tout parce qu'il ou elle a expérimenté sa propre mise en récit et s'est alors familiarisée avec le langage utilisé par les actrices et acteurs sociaux du groupe étudié (Desmarais et Simon, 2007 : 235) d'où l'importance de ma présence prolongée parmi les groupes de backpackers.

Il importe finalement de préciser les particularités qu'une entrevue de style récit de vie implique et les principes qui guident les entrevues. Le récit de vie implique une dynamique particulière ; l'existence d'une tension entre le cadre formel de l'entrevue proposé par la chercheuse ou le chercheur et la part de subjectivité des deux locutrices ou locuteurs en présence l'un de l'autre. Bien souvent, l'informatrice ou l'informateur s'approprie l'entrevue ce qui lui permet de construire un récit alors que la chercheuse ou le chercheur écoute et interroge tout en gardant en tête les éléments centraux qui doivent être abordés « [...] rompant ainsi la relation de dépendance qui peut s'établir avec le chercheur » (Berthaux-Wiame, 1986 : 91). D'autre part, en plus de laisser l'informatrice ou l'informateur prendre en charge une grande partie l'entrevue, la relation d'empathie et d'échange entre ce dernier et la chercheuse ou le chercheur influe sur la forme de l'entretien (Beaud et Weber, 2010 ; Berthaux-Wiame, 1986 ; Desmarais, 1986). Ainsi, de ces dynamiques découlent deux aptitudes que la chercheuse ou le chercheur doit avoir : l'écoute active et la remise en question (Panet-Raymond et Poirier, 1986 : 120).

2.3.3.2. Les récits de vie sur le terrain

Les grandes orientations méthodologiques qui viennent d'être présentées dirigent alors la tenue des entretiens qui sont aussi en constant dialogue avec les observations

participantes. Notons d'emblée qu'avant chaque entrevue, les participantes sont informées des thématiques de la recherche. Souvent, des discussions ont déjà eu lieu avec elles dans l'auberge, dans un bar, seule ou en groupe lors des observations. Chacune a signé le formulaire d'éthique qui est approuvé par le comité de déontologie de l'Université du Québec à Montréal (voir l'Annexe B — version française suivie de la version anglaise) qui a pour norme notamment le respect de la personne.

Afin de mener à bien ces entretiens, j'ai proposé aux interviewées (1) de me raconter leur voyage en me présentant une série de photos : il est demandé avant l'entretien de choisir environ 5 photos prises par l'interviewée lors de ses déplacements. Ce nombre l'oblige alors à sélectionner les moments les plus marquants de son voyage vu, aujourd'hui, la possibilité de prendre d'innombrables photos grâce au numérique. De plus, l'ordre de présentation des photos est déterminé par l'interviewée. Ce procédé donne ainsi accès à sa subjectivité en plus de rappeler des émotions ressenties au moment de la prise de photo ; (2) de me raconter leur voyage en me traçant leur itinéraire sur une carte géographique : une carte du monde ou de l'Europe, selon ce qui est le plus approprié, est présentée à l'interviewée au moment de l'entretien. Certes, ces deux méthodes me donnent des récits structurés différemment, mais elles me permettent surtout d'avoir une complémentarité et une diversité dans les récits récoltés. En effet, présenter des photographies fait resurgir des souvenirs, des émotions ce qui me donne alors accès à l'expérience vécue des interviewées. Quant aux récits basés sur une carte géographique, ils sont davantage structurés en fonction d'un parcours bien précis et d'une chronologie précise. Cependant, vu la difficulté pour certaines interviewées d'accéder à leurs photos, mais aussi parce qu'elles considéraient cette tâche trop lourde, trop longue, cette méthode n'est pas utilisée systématiquement. En fait, après les trois premières entrevues, j'ai cessé de demander

des photos aux interviewées à cause de leur réaction plus ou moins positive et parce que parfois, la présentation de ces photos lors de l'entrevue ne faisait que briser le flux de cette dernière. Je me suis donc replié sur un guide d'entretien. À ce propos, loin d'être un questionnaire détaillé, le guide est plutôt composé de questions clés reliées aux thèmes qui se sont dégagés de mes axes conceptuels soit, la jeunesse, le risque dans le backpacking et l'identification. Pour plus de détails sur la grille d'entretiens et le déroulement de ces derniers, voir l'Annexe C. Pour ce qui est des cartes géographiques, j'ai aussi cessé de les présenter aux interviewées parce que les récits recueillis à ce moment n'étaient en fait pas réellement des récits, mais plutôt une énumération des endroits visités et parfois, une répétition des histoires déjà racontées.

Les entrevues se sont déroulées entre le 1er avril 2014 et le 4 juillet 2014. De plus, environ un an après les entrevues, j'ai envoyé un courriel aux participantes (voir l'Annexe D) afin de les relancer, d'avoir un point de vue plus rétrospectif. Seulement trois ont répondu au courriel. Il est également à noter que les entrevues ont été réalisées en langue anglaise à l'exception d'une qui s'est faite en français. Les extraits présentés dans les deux chapitres d'analyse sont donc en anglais à l'exception de ceux tirés de l'entrevue réalisée en français afin de dénaturer le moins possible le propos des femmes interviewées.

2.4. Présentation des entrevues

Mentionnons rapidement d'abord que cette recherche aurait pu être menée à une multitude d'endroits : l'Australie, l'Asie, l'Amérique du Sud sont des destinations très populaires. Cependant, ces continents sont peut-être trop populaires mettant en scène une diversité de tourisme jeunesse ce qui aurait rendu plus difficile la sélection des sujets pour l'étude. L'Europe centrale et de l'Est sont donc sélectionnés vu

notamment leur absence dans la littérature s'attardant davantage aux régions susmentionnées. De plus, il s'agit de régions qui ne se sont ouvertes au tourisme que récemment en raison de leur histoire politique. Du coup, bien que les entrevues auraient pu être réalisées au Canada auprès de femmes ayant pratiqué le backpacking, il semblait plus enrichissant de partir moi-même à l'étranger afin de conduire le terrain. En effet, l'expérience d'immersion permet de développer des liens plus intimes avec les interviewées, d'avoir plus d'empathie et de mieux communiquer avec elles. Je présente ici brièvement chacune des interviewées en utilisant un nom fictif pour des raisons éthiques.

2.4.1. Annie, Berlin, 1er avril 2014

La première entrevue réalisée le 1er avril 2014 avec Annie s'est déroulée à Berlin. Un autre voyageur nous a présentés l'une à l'autre un soir dans un bar irlandais. Après cette première rencontre, nous en avons organisé une autre pour faire l'entrevue qui a pris place dans un petit café près de son auberge de jeunesse. Annie est une jeune femme anglaise de 22 ans qui voyage depuis 5 ans déjà. Elle est partie après avoir terminé sa formation en plomberie et charpenterie et avoir travaillé un peu dans ce domaine. Évidemment, elle n'a pas d'emploi fixe puisqu'elle voyage de manière permanente en retournant parfois voir sa famille l'espace durant quelques semaines. Pour que ce soit possible, elle doit toutefois travailler environ le tiers du temps en se trouvant des emplois dans les auberges de jeunesse, les bars, les cafés et ainsi de suite. Bien qu'Annie voyage la plupart du temps seule, il lui arrive de rencontrer quelqu'un et de voyager avec cette personne pour un temps. Elle se présente comme ouverte d'esprit, tolérante, indépendante et se décrit comme un garçon manqué. Mes premières impressions de Annie sont que le voyage semble la rendre heureuse, être sa véritable passion.

2.4.2. Becky, Berlin, 4 avril 2014

La deuxième entrevue, avec Becky, a eu lieu le 4 avril sur la terrasse de l'auberge de jeunesse que nous habitons toutes deux, à Berlin. Nous nous sommes rencontrées par l'entremise d'un autre voyageur. Elle est une jeune femme australienne de 23 ans qui voyage à intervalle depuis 3 ans. À intervalle parce qu'elle retourne à Melbourne lorsqu'elle n'a plus d'argent ; Becky ne travaille donc pas durant ses voyages. De plus, elle voyage seule ce qui la pousse à rencontrer d'autres voyageuses et voyageurs et souvent des locaux puisqu'elle utilise le *couchsurfing* plus que les auberges de jeunesse pour se loger. Il lui arrive tout de même de rencontrer d'autres voyageurs en cours de route et de les accompagner pour un moment. Elle se dit être quelqu'un qui prend des risques et qui tire le meilleur de chaque situation, quelqu'un d'indépendant et de responsable. Becky donne comme première impression d'être très sociale et joviale. Par contre, il était difficile en entrevue d'aller en profondeur ; ses réponses étaient souvent courtes et anecdotiques faisant rarement preuve d'introspection.

2.4.3. Clare, Budapest, 22 avril 2014

J'ai rencontré Clare à Prague dans une auberge de jeunesse au début d'avril. Après avoir passé deux ou trois soirées en sa compagnie, nos chemins se sont séparés pour se retrouver, plus tard, à Budapest. L'entrevue s'est faite dans un petit café suggéré par les filles qui travaillaient à l'auberge de jeunesse où je logeais. Elle est une jeune canadienne de 22 ans qui voyage durant quatre mois en Europe de l'Ouest et de l'Est. Clare étudie en enseignement à l'université et durant sa dernière session, avant de partir en voyage, elle occupait trois emplois à la fois en plus d'étudier. Durant ses quatre mois de voyage, elle est seule la plupart du temps. À quelques reprises, elle rejoint d'autres voyageuses qui l'ont invitée à l'héberger lorsqu'elles se sont rencontrées en voyage. Elle se dit indépendante et avoir confiance en elle. De plus,

elle voyage très léger ; avec seulement un petit sac à dos de quelques litres à peine. Les premiers échanges informels donnent comme premières impressions qu'elle est ouverte d'esprit, généreuse, curieuse, intéressée et animée.

Ce voyage qu'elle a entrepris est son premier de la sorte ; son récit est donc centré sur celui-ci. Il n'y avait pas de photos pour structurer cette entrevue ce qui n'a pas empêché Clare d'en prendre le contrôle et de laisser glisser ses souvenirs au rythme des sujets abordés. Elle a le verbe facile et fait preuve d'une grande introspection.

2.4.4. Debbie, Budapest, 1er mai 2014

Jeune voyageuse française de 23 ans qui est sur la route depuis 3 ans. J'ai rencontré Debbie à Budapest dans l'auberge de jeunesse où nous logions et où elle traîne depuis quelque temps. Elle a terminé une licence en lettre moderne avant de travailler pendant environ 8 mois pour partir ensuite pour une durée qu'elle avait estimée d'un an. Partant de la France, elle a parcouru une grande partie de l'Europe et un peu des Balkans. L'entrevue est réalisée à Budapest dans l'auberge même que nous habitons autour d'un verre de vin. Elle voyage seule la plupart du temps et parfois avec d'autres voyageurs rencontrés sur la route. Elle se dit indépendante, en recherche d'un équilibre intérieur, confiante et convaincue de ses convictions. L'entretien s'est très bien déroulé dans une ambiance calme et décontractée. Debbie a beaucoup d'anecdotes à raconter et me donne l'impression d'être très enthousiasmée de participer à mon projet.

2.4.5. Ellen, Mostar, 2 juillet 2014

Ellen est une autre Canadienne rencontrée à Mostar cette fois en Bosnie-Herzégovine. Elle voyage depuis 5 ans en retournant quelques fois au Canada. Elle a 27 ans et a

réellement commencé son périple après ses études universitaires. Ce n'était toutefois pas son premier voyage puisqu'elle avait déjà fait des études en Allemagne et qu'elle avait pris une année sabbatique d'étude pour aller en Australie. Elle voyage seule ou avec d'autres voyageuses ou voyageurs rencontrés en chemin ou dans les auberges de jeunesse. L'entrevue prend place en fin de journée dans un petit parc près de l'auberge où nous nous sommes rencontrées, seulement quelques heures après ladite rencontre. Elle est très sociale et intéressée par mon étude ce qui a rendu l'entrevue fluide et riche.

2.4.6. Florence, Mostar, 4 juillet 2014

Finalement, la dernière entrevue avec Florence s'est faite plutôt rapidement. J'ai rencontré cette Australienne de 25 ans un après-midi près de la rivière à Mostar. Elle travaillait comme agente de voyage avant de partir pour 5 mois, peut-être plus en fonction de son budget. Gentiment, elle a accepté de participer à ma recherche, mais voulait faire l'entrevue sur-le-champ. Or, puisque Florence souhaitait faire l'entrevue immédiatement, nous n'avons pas disposé de beaucoup de temps pour faire connaissance et créer des liens qui auraient peut-être facilité l'entrevue. En effet, cette entrevue est moins riche que les autres vu la manière expéditive dont elle a été conduite.

2.5. L'analyse des données

L'analyse des données s'est faite en suivant les bases de la méthode qualitative. Ainsi, ces analyses se décomposent en plusieurs étapes, dont la codification et la catégorisation (Paillé, 1994) qui permettent alors de revenir sur les notions théoriques mises de l'avant dans le chapitre précédent. D'abord, il est nécessaire de transcrire les entretiens. Pour ce faire, j'ai écouté les enregistrements attentivement pour mettre par

écrit les intonations, les silences, les expressions des interviewées afin de conserver le mieux possible le ton général de chacun des entretiens et la spécificité du discours de chacune des femmes interrogées. Tout en restant le plus près possible de l'enregistrement et du parler des interviewées, je n'ai toutefois pas réalisé une transcription littérale afin de faciliter la lecture de ces transcriptions.

La codification consiste principalement à « [...] dégager, relever, nommer, résumer, thématiser presque ligne par ligne, le propos développé à l'intérieur d'un corpus sur lequel porte l'analyse » (Paillé, 1994 : 154). La codification permet alors de mettre de l'avant des thématiques qui sont intimement liées aux éléments théoriques discutés lors de la présentation de la problématique. Elle permet aussi de mettre en lumière des éléments de discussion qui ne figuraient pas initialement dans la conception du projet. J'ai donc lu plusieurs fois chacun des six verbatim pour d'abord me familiariser avec ces derniers. Ainsi, j'ai pu organiser le contenu des entretiens de manière systématique en repérant des phrases, des paragraphes, des mots qui dégagent une thématique particulière. De plus, un code était alors indiqué dans la marge afin de relier le passage au thème approprié tiré d'ailleurs du guide d'entretien (voir l'Annexe E).

Une fois la codification terminée, la catégorisation m'a amené à rassembler tous les énoncés reliés à chacune des thématiques dans un même document afin d'en découper le contenu et d'en dégager les dimensions d'analyse correspondant aux thématiques. De plus, ce faisant, j'ai commencé à entrevoir les différences et les ressemblances dans les récits des voyageuses. Ces différentes étapes ont donc placé les bases de l'analyse de récits et de l'analyse thématique qui visent à mettre en relation les catégories, les thématiques afin d'en dégager le sens plus global en des termes sociologiques (Paillé, 1994 : 153-177). Par contre, cette codification a

principalement donné lieu à l'écriture d'une analyse thématique (chapitre 3). Or, comme une grande importance est donnée au récit, j'ai également cherché la trame de ces récits. Le fond de leurs histoires, la nature de leur récit sont alors discutés dans l'analyse des récits (chapitre 4). Lors de cette analyse, j'ai cherché dans le récit des femmes interrogées à identifier les éléments de causalité qui expliquent leur trajectoire ce qui m'a alors permis de tracer un schéma narratif très simple (voir l'Annexe F) et ainsi, j'ai pu identifier l'élément déclencheur de leur récit qui structure ou rend possible ce dernier. Finalement, il est rare que les récits fussent racontés chronologiquement, il a donc été parfois nécessaire de faire cet effort de remise en ordre de leur récit ce qui a d'ailleurs facilité la comparaison d'éléments des récits de manière à faire ressortir les moments de ruptures et les moments de continuités. Centrer l'analyse sur les trames narratives des récits et leur cohérence a aussi permis d'analyser la construction même du récit.

En ce qui concerne les observations participantes, elles étaient notées méthodiquement dans le journal de terrain tel que décrit précédemment. Ainsi, au retour du terrain, j'ai utilisé ces observations pour construire un tableau reprenant les mêmes thématiques que les entretiens abordaient, dont le risque dans le backpacking et l'identification. Ce tableau a donc permis de compléter et de confronter les analyses thématiques tirées des entretiens. Ces mêmes observations ont également complété la construction des récits de chacune et données lieu à l'analyse des récits présentée au chapitre IV.

En sommes, la méthodologie de l'ethnographie et du particulier en sociologie est en trame de fond dans l'élaboration des méthodes de cueillette de données, dont l'observation participante et les entretiens de type récit de vie. Cette posture méthodologique a pour but de centrer l'attention sur les particularités de chacun des

récits, sur leurs similitudes et leurs divergences. La méthode de l'analyse fait alors émerger des données certains constats qui sont présentés dans les deux chapitres suivants. D'abord, le chapitre III se centre sur l'interprétation de l'analyse thématique alors que le chapitre IV présente la construction des récits et s'attarde à leur structure. Bien que présentées en deux chapitres différents, ces deux analyses sont complémentaires. Le chapitre III montre les thèmes que les interviewées intègrent à leurs récits et du coup présente également des éléments de définition de la sous-culture du backpacking. Le chapitre IV quant à lui permet de s'attarder à de nouveaux éléments qui émergent de la structure des récits.

CHAPITRE III

ANALYSE THÉMATIQUE DES ENTREVUES

Cette première analyse résulte des codification et catégorisation qui sont rapportées dans le chapitre II. Les entrevues ont été transcrites et les verbatims lus à maintes reprises. Dans le but d'analyser le contenu des discours des femmes, il m'a paru possible de rassembler les thématiques abordées sous deux grandes catégories soit l'identification des backpackers femmes à cette sous-culture et le risque. L'analyse thématique est descriptive et permet de mettre en relation les passages des différentes entrevues abordant les mêmes thèmes. D'abord, la question de l'identification renvoie à une définition de la sous-culture du backpacking à laquelle souscrivent les femmes interviewées d'où la pertinence de s'y attarder. De plus, contrairement aux propos des femmes sur le risque qui n'ont pas émergé d'eux-mêmes, la dimension de l'identification est apparue d'elle-même. Ainsi, l'analyse de l'identification se centre sur des thèmes récurrents identifiés dans les verbatims. De fait, la codification des verbatims a permis de mettre à jour certains éléments d'identification à la sous-culture du backpacking chez les femmes interviewées. L'analyse thématique de l'identification s'attarde donc aux pratiques d'inscription sociale, de recherche de reconnaissance et de distinction qui font toutes partie du processus d'identification tel que définit au chapitre I. Dans le discours des femmes, il est alors possible de repérer des pratiques à travers lesquelles elles peuvent se dire backpacker : elles valorisent la spontanéité et l'ouverture d'esprit, l'indépendance et le budget limité. Elles recherchent la rencontre d'autres voyageuses et voyageurs pour qu'elles et ils les reconnaissent comme des backpackers finalement, elles cherchent toutes à se distancier du tourisme de masse.

Ensuite, la seconde partie du chapitre s'attarde à la question du risque. Lors des entrevues, les femmes n'intégraient pas à leurs récits directement cette question du risque malgré qu'elles savaient que cette thématique faisait partie du sujet de l'étude. Dès lors, j'ai dû questionner plus directement les femmes considérant la place du risque dans la littérature. Or, lorsque questionnée directement sur le sujet, le discours des femmes présente quelques particularités, notamment d'être un discours sur le risque genré. Conséquemment, bien qu'il s'agisse d'un discours provoqué, il demeure néanmoins important de l'analyser vu la particularité du risque mis de l'avant par les femmes. Pour ce faire, l'emploi de champs lexicaux a été mis à l'oeuvre. Ces champs ont donc permis l'analyse du risque en faisant ressortir les spécificités du discours des femmes. Ainsi, les champs lexicaux ont été créés en rassemblant des « [...] unités (lexèmes) se partageant une zone commune de signification » (Rastier, 1987 : 49). En fait, ce procédé d'analyse s'est révélé important notamment parce qu'il a permis de mettre à jour des dimensions des entretiens qui n'auraient peut-être pas émergées autrement. Ces champs lexicaux sont en fait « [...] une collecte directe du lexique en recourant à l'association libre, de mots ou d'expressions, à l'objet d'étude » (Clémence, 2003 : 398). En scrutant le discours des interviewées lorsqu'elles abordent le risque, il est apparu un certain nombre d'expressions et de mots reliés à des noyaux précis relatifs au risque. Ce premier travail d'analyse permet alors de rassembler ces mots et ces expressions reliés à la thématique du risque faisant ressortir, par le fait même, des « [...] repères que les agents partagent » (Clémence, 2003 : 399).

À quatre reprises, il est apparu pertinent de relever un champ lexical concernant la thématique analysée : un premier champ lexical a été dessiné autour de la rationalisation du risque, un deuxième autour des émotions liées au risque, un troisième autour de l'ambiance que les femmes installent lorsqu'elles racontent un

risque et un dernier a été dressé autour des situations que les femmes disent risquées et plus précisément autour du harcèlement sexuel. Pour ce faire, j'ai d'abord établi le noyau dur de chacun des champs, soit la rationalisation du risque, l'évaluation du risque par les sentiments, l'ambiance et les situations de risque. J'ai alors greffé à ces noyaux les mots et expressions courtes qui se rattachaient à la même réalité.

3.1. Pratiques d'identification et construction de la sous-culture féminine du backpacking

Comme discuté au chapitre I, parmi la pléthore de définitions reliées à l'identité, Demers résume bien celle que j'entends utiliser afin d'appréhender le fait social à l'étude. S'inspirant de divers auteurs et auteures comme Érik Erickson, Charles Taylor et Anthony Giddens¹⁰, il parle d'un « [...] processus dynamique, un processus durant lequel l'individu saisit sa position relative dans le monde et qui se reconnaît au récit biographique et aux pratiques d'inscription, de distanciation, de distinction et de recherche de reconnaissance sociale que réalise l'individu » (Demers, 2011 : 6). Ce processus d'identification peut dès lors être soulevé dans les discours des backpackers femmes. En effet, en raison de leur nature biographique, les récits récoltés mettent en scène, par moment, un processus d'identification. Ainsi, les backpackers racontent leur volonté d'appartenir à ce groupe social de diverses manières : 1) elles cherchent à s'inscrire socialement à l'intérieur de la sous-culture du backpacking en traduisant ses normes et valeurs; 2) elles mettent en récit leur recherche de reconnaissance sociale, particulièrement par les autres backpackers ; 3) finalement, elles cherchent sans équivoque à se distinguer d'autres types de tourisme, dont le tourisme de masse.

¹⁰ Voir notamment :

Erickson, Erik. 1963. *Youth : change and challenge*. New York : Basic Books Inc., 284 pages.

Taylor, Charles. 2003. *Les sources du moi : la formation de l'identité moderne*. Montréal : Boréal, 720 pages.

Giddens, Anthony. 1991. *Modernity and self-identity : self and society in the late modern age*. Stanford : Stanford University Press, 264 pages.

3.1.1. L'identification par des pratiques d'inscription sociale

La définition du backpacking tirée de la littérature sert alors de première base pour repérer les éléments d'identification des femmes backpacker dans leurs discours. Le backpacking est caractérisé par des jeunes « [...] s'organisant de façon autonome, partant pour des raisons personnelles vers de multiples destinations pour une durée prolongée allant de quelques semaines à quelques années, et avec un itinéraire flexible » (Demers, 2009 : 19). Ces jeunes ont aussi un budget limité et recherchent l'authenticité tout en insistant sur la rencontre d'autres voyageurs et sur l'indépendance. Lors des entrevues, les jeunes femmes ont dû faire un effort pour définir leur pratique. Il est alors possible de repérer dans leur discours des expressions, des termes et des idées qui concordent avec leur définition du backpacking.

Annie donne une description de ce qu'elle considère être le backpacking qui est assez similaire à la définition théorique présentée précédemment. De plus, sa définition englobe les définitions des autres voyageuses. Selon elle,

« [To be a good traveller], don't judge anything and just like appreciate, grasp every opportunities that come. [Be] adventurous, spontaneous, forward thinking, [...] And I think it's generally quite laid back and sort of dirty, ok to live in the same clothes for a whole year. And also being able to be ill without your mom around ; that took a while to get used to » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

Dans une perspective de définition identitaire, les voyageuses souhaitent s'inscrire dans la sous-culture du backpacking. Pour se faire, elles définissent ce qu'est être une bonne voyageuse et tentent de correspondre à cette définition. Ainsi, être une bonne voyageuse signifie être spontanée et ouverte d'esprit, indépendante, avoir un budget limité et rechercher la rencontre de l'autre, mais aussi être aventureuse. En regard de la définition donnée par Annie, et qui est partagée par d'autres voyageuses, il serait alors peut-être avantageux de remplacer le terme de risque par celui d'aventure

lorsqu'il est question de pratiques d'inscription sociale à des fins d'identification dans la sous-culture du backpacking d'autant plus que Florence ajoute que : « [travellers] have that communality in the sens that they enjoy travelling or adventure... or landing out their comfort zone » (Florence, Mostar, 4 juillet 2014). C'est-à-dire que les voyageuses et voyageurs forment une communauté fondée sur le partage de certains points communs, dont le goût pour l'aventure. En fait, le voyage répond d'une certaine manière à un besoin d'« adrénaline », de nouveauté et de curiosité : « [travelling is fulfilling a part of me,] curiosity. First. I guess adventure as well » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014). Mais je reviendrai plus en profondeur sur cet aspect dans la conclusion. D'abord, les discours des voyageuses seront présentés afin de relever les éléments à travers lesquels elles s'inscrivent dans la sous-culture du backpacking. Il sera donc successivement question de la spontanéité et de l'ouverture d'esprit, de l'indépendance, du budget limité et de la rencontre de l'autre.

3.1.1.1. Spontanéité et ouverture d'esprit

Le processus d'identification, celui durant lequel la backpacker tente de saisir sa position relative à la sous-culture du backpacking, met en scène des discours d'inscription sociale. En effet, elles valorisent, notamment, la spontanéité et l'ouverture d'esprit qui sont reconnues comme étant importantes par plusieurs voyageuses et que l'on retrouve même dans la définition de la pratique dans la littérature. À ce propos, l'importance d'avoir un itinéraire flexible est mise de l'avant par certaines voyageuses et traduit à la fois un penchant pour la spontanéité et pour l'ouverture d'esprit. À ce propos, Becky tente de s'inscrire dans la sous-culture du backpacking :

« I don't want a fix itinerary. I could do it. But I don't really want to [...] Cause it's not as fun. There's not the option of: "Hey I could end up here next week or I could end up

there, I could meet this person, stay with them or” [...] I like the spontaneity of it » (Becky, Berlin, 4 avril 2014).

Son dédain de l’itinéraire reflète alors son inscription dans une sous-culture où la spontanéité est valorisée. Il en va d’ailleurs de même pour Debbie : « [...] en fait, plus ça allait et plus j’appréciais juste d’aller à la gare et pis de sauter dans n’importe quel train peu importe la direction et du coup je faisais un peu n’importe quoi » (Debbie, Budapest, 1er mai 2014). Elle raconte comment elle a graduellement embrassé le fait d’avoir un itinéraire flexible qui semble, au fond, cacher plutôt un amour pour la grande liberté qu’offre le voyage.

Dans un esprit de continuité, la valorisation de l’ouverture d’esprit du backpacker se traduit par une certaine idée du cosmopolitisme où « [travelling,] it’s more about getting to know people, getting to know the culture, eating, talking, laughing, that type of thing » (Becky, Berlin, 4 avril 2014). Ainsi, dans les fondements du voyage et dans son éthique il y a un cosmopolitisme compris au sens durkheimien : « [...] une idée morale et, à ce titre, comme fait social. Cette idée d’une large conception de l’humanité, du respect de la dignité de toute personne et d’un élan compassionnel pour tout ce qui subit de l’injustice, ce qui prend la forme du culte de la personne, ne tombe pas du ciel » (Larouche, 2012 : 99). En effet, il n’est pas si étonnant de retrouver du cosmopolitisme dans le backpacking puisque cette sous-culture s’inscrit plus profondément dans les sociétés occidentales contemporaines où l’humanisme est au centre de plusieurs normes sociales (Gauthier, 2011 : 386-389). De plus, « [...] le cosmopolitisme moderne ne saura jamais se départir de cet attrait pour l’autre, pour l’étranger. Est cosmopolite alors celui qui se plaît à être en contact avec l’étranger, qui aime la diversité » (Thériault et Dufour, 2012 : 6). Ce cosmopolitisme est alors effectivement traduit par les voyageuses : « [a traveller is] someone that’s willing or open to try new things and not being to closed off to everything the world has to offer

and new experiences and customs and food and whatever else » (Florence, Mostar, 4 juillet 2014) soit, par leur curiosité pour l'autre, pour la différence et la pluralité. Bref, les backpackers femmes s'attribuent, dans leurs récits, la spontanéité et l'ouverture d'esprit qui sont directement liées à la définition du backpacking. Par le fait même, elles arrivent à s'inscrire socialement dans la sous-culture du backpacking.

3.1.1.2. Indépendance

En plus de l'itinéraire flexible, la valorisation de l'indépendance est au coeur des processus d'identification qui prennent forme dans les discours des femmes interrogées. Du coup, les femmes voyageuses prennent une certaine fierté à s'attribuer ce caractère tout en l'associant parfois à la confiance en soi. À vrai dire, l'expérience du voyage permet aux backpackers de découvrir et de chérir cette indépendance. C'est entre autres le cas pour Becky : « I never thought I was that much of an independent person, but when I started travelling I was like : I am, I pick up, I take off for countries, I do everything for myself. I am an independent person. And that made me much more confident in myself and things that I could do » (Becky, Berlin, 4 avril 2014). Clare, quant à elle, s'est toujours considérée comme quelqu'un d'indépendant, mais reconnaît que le backpacking permet d'exploiter ce caractère et c'est d'ailleurs ce qu'elle aime du voyage : « I follow what I want to do, when I want to do it and I have no obligations to anyone else [...] I don't have to answer to anyone about what I want that day, I can just look at my itinerary and make my own decisions which is nice » (Clare, Budapest, 22 avril 2014). Elle admet tout de même avoir beaucoup plus confiance en elle depuis qu'elle voyage :

« [...] one thing that for sure changed in me is that now I'm more confident... I never was not confident, but I wasn't willing to go out to people and make that first step when I met them. So for instance, at my yoga studio, there are a group... not a group, but there

are a number of people there who I really admire who I barely know at all. And I just know when I go home, I'll be more willing to start a conversation with them and actually get to know them » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Debbie et Florence associent aussi au backpacking l'indépendance et la confiance en soi. En effet, il semble que « [...] the more you [travel], the more independent and confident you get in your own ability » (Florence, Mostar, 4 juillet 2014). Ainsi, l'indépendance que procure le voyage donne conséquemment aux jeunes femmes l'occasion de développer leur confiance en soi, autant dans leurs habiletés que dans leurs idées : « [...] j'ai pris vachement plus confiance en moi comparé à... ça, c'est clair et net et je dirais que mes convictions sont devenues vachement plus tranchées » (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

D'autre part, cette indépendance paraît aussi donner lieu à l'expérimentation d'une liberté plus grande. L'idée de liberté est recherchée et admirée dans la sous-culture du backpacking. Effectivement, non seulement la liberté est reliée à l'itinéraire flexible, elle fait aussi plusieurs autres apparitions dans le discours des backpackers : « [What I like about the lifestyle of travellers is] not being really committed to anything and just taking life as it comes each day and not having like a grand plan I suppose and just being able to take off and doing whatever they wanted » (Florence, Mostar, 4 juillet 2014). Dans le même ordre d'idées, cette liberté semble être reliée à la recherche du bonheur notamment chez Annie :

« [...] my only responsibility is making myself happy...It's quite selfish... doing whatever I want to do each day ; I don't really have to do for anyone else because it's just me here... [...] the fundamentals of travelling never change [...] different people, different experiences just doing whatever it is that makes you happy that makes that day a successful day. So success isn't mesured on how many sales I make in an office... Did I enjoy that ? Was I bored ? No, was I happy ? Yes, ok that day was a success and I think that's my rule when I'm travelling » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

Autrement dit, l'indépendance en voyage offre une liberté d'action et de réflexion en fonction de soi, de ses propres désirs et sentiments. Être loin de chez soi apparaît alors faire une différence quant à la liberté ressentie par les voyageuses :

« I like the freedom I feel when I'm travelling [...] I do everything that I want like drinking, eating, no exercise, meeting new people and for some reason when you're travelling, you do things you wouldn't normally do. [Like] this piercing. I got a piercing today. When I was at home, I attempted to get it done but I was too scared, I walked out. But here, I don't know, something different about being somewhere else » (Becky, Berlin, 4 avril 2014).

Elle poursuit ensuite en racontant sa journée de la veille :

« [...] yesterday, I went to the liquid room at the spas here I had no idea you had to go naked in the sauna... I've never done that before, oh my God ! That's gonna be a highlight of this trip, getting naked on a spa with men and women. I literally took my clothes off walked in, walked out and I'm like holding the towel around me walking, sitting in the corner and then this guy comes up to me and he started talking to me and he was naked... That was really weird for me just having a conversation with someone while being naked. I've never done anything like that before ! That was probably one of the craziest things ever » (Becky, Berlin, 4 avril 2014).

Il est alors possible de faire remarquer que l'indépendance et la liberté ressentie en voyage sont, en partie, liées à l'éloignement de la routine du lieu d'origine. Ainsi, à travers les analyses thématiques, l'indépendance et la liberté se démarquent comme éléments mis en œuvre par les femmes backpackers afin de s'identifier au backpacking en marquant leur inscription sociale dans cette sous-culture.

3.1.1.3. Budget limité

En ce qui concerne l'élément de définition du budget, toutes les voyageuses mentionnent, à un moment de l'entrevue ou durant une observation participante, avoir un budget limité. Lors d'une discussion autour d'un souper avec des voyageuses rencontrées à Prague, elles racontent comment le fait d'avoir un budget limité a changé leur alimentation. Ce faisant, elles associent comme conséquences à leur faible alimentation le fait d'avoir des hématomes plus facilement et de tomber malade

plus souvent. La même auberge à Prague a organisé une soirée durant laquelle nous sommes sorties dans un bar. À ce moment, un petit groupe s'est formé d'environ sept filles dont certaines voyageaient ensemble. Chacune ajoutait à la discussion sur le bonheur ressenti lorsque quelqu'un laissait son shampoing dans la douche ou des pâtes à donner dans l'armoire de la cuisine de l'auberge ou lorsqu'un lunch acheté était assez gros pour en faire un souper ou lorsque le déjeuner gratuit à l'auberge permettait de faire des provisions pour le dîner. Bref, autant de détails laissant croire que le budget de leur voyage sont limités ; tous ces détails leur permettaient d'économiser. Par contre, aucune ne voyait son budget comme une restriction. Par exemple : « [...] there's a lot you can do with a small budget. You don't need to get through a shit load of money every day. It gets you to places, but I think once you're there, you can live really cheaply » (Annie, Berlin, 1er avril 2014). C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles les voyageuses fréquentent les auberges de jeunesse : « [I prefer hostel to hotel because] well obviously it's cheaper than hotels... um, and generally speaking, you can meet people in the common areas... Um, and they usually feel really laid back. » (Florence, Mostar, 4 juillet 2014). En fait, il semble que les auberges de jeunesse jouent un rôle important quant à l'inscription des femmes dans la sous-culture du backpacking. Elles symbolisent sa culture du fait qu'elles répondent au budget, permettent les rencontres d'autres voyageurs et sont accueillantes. Aussi, pour Debbie qui a travaillé dans une auberge à plusieurs reprises, « [...] un hostel c'est ça enfin c'est supposé être pour les backpackers » (Debbie, Budapest, 1er mai 2014). Elle poursuit :

[...] c'est vrai que quand l'auberge est pleine de backpackers, ce qui arrivait vachement plus avant, et ben tu te retrouves avec des gens qui sont dans le partage, qui sont vachement... Ben qui échange leur expérience et qui ont souvent justement des histoires intéressantes à raconter, qui sont souvent très flexibles parce qu'ils sont habitués à être confronté à pas mal de cultures différentes et du coup ça c'est vraiment quelque chose que j'aimais beaucoup (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

Les auberges sont donc un lieu de rencontre, de partage et de mise en récit. Elles sont aussi une maison ; « [...] it's more... like your house and each hostel is my home for the night [...] I can take any hostel for my home and there's also more people to meet » (Annie, Berlin, 1er avril 2014). Bref, fréquenter les auberges de jeunesse devient un moyen de s'inscrire dans la communauté des backpackers d'autant qu'il s'agit d'un lieu prisé pour les rencontres d'autres voyageurs.

3.1.1.4. Rencontre de l'autre

La définition des backpackers proposée par les femmes interrogées met aussi de l'avant l'importance de la rencontre d'autres voyageurs d'où, entre autres, la fréquentation des auberges de jeunesse. Or, il s'avère que ces rencontres sont véritablement prisées et valorisées par tous : « [...] it is wonderful to meet other people in a hostel and have like a remove from life time... » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014). Les voyageuses et voyageurs rencontrés dans différentes auberges de jeunesse aimaient lorsque ces auberges organisaient des activités ; elles et ils pouvaient alors y participer et rencontrer de nouvelles personnes. Il s'agissait d'un moment prisé par tous pour la rencontre. Aussi, les auberges avec des aires communes étaient les plus appréciées puisqu'elles favorisaient les échanges. Je me suis rapidement rendu compte, à force de discussions informelles, que les auberges de jeunesse offrant une cuisine étaient également un atout ; les repas sont un moment de partage et d'échange. À cet effet, l'auberge de jeunesse que j'ai fréquentée à plusieurs reprises à Budapest est un bel exemple. Il s'agit d'une petite auberge de 18 lits situés dans un immeuble à logements. L'entrée mène directement à la réception puis un couloir vous dirige à la cuisine en passant devant la première chambre de quatre lits. Petite, mais équipée de l'essentiel pour préparer et partager un repas, la cuisine est utilisée par la plupart des voyageuses et voyageurs. Un couloir vous mène ensuite à une grande aire

commune passant devant deux salles de bains. Au fond de l'aire commune se trouvent les deux autres chambres ; une de huit lits et l'autre de six. L'aire commune est munie d'une télévision utilisée certains soirs pour regarder des films, plusieurs jeux de société sont mis à la disposition des voyageuses et voyageurs qui se rassemblent en soirée pour s'amuser. Plus tard, presque tous les soirs, une employée de l'auberge offre de sortir dans un bar du quartier. Il était alors très fréquent de passer nos soirées à l'intérieur de l'auberge à jouer à des jeux avec de nouveaux voyageurs. Dès lors, la rencontre prend une place primordiale dans la sous-culture du backpacking notamment, pour partager des histoires de voyage : « [since] it's not a casual decision to leave your life for 4 months or 6 months or ever... so I think that people, long term travellers are just more relax, they have more time and they're more open to actually hearing each others stories » (Clare, Budapest, 22 avril 2014). C'est donc dire que dans la conception de Clare des voyageurs, ces derniers sont généralement ouverts au partage d'histoires ; ils en sont à la recherche en fait.

Néanmoins, Clare précise qu'il ne suffit pas de vouloir partager des histoires de voyage. Les backpackers doivent avoir d'autres habiletés sociales pour s'inscrire dans ce groupe. Elle explique que :

« [...] you have to be or ideally you're extroverted but still sensitive to other people. [...] Well, travellers, people who feel like travellers are more sensitive to the nuance of a conversation whereas this other guy would just talk over people or just didn't read the situation before he spoke so yeah, but people are still usually fairly extroverted, still willing to talk to you or whatever, but not necessarily loud, just willing to put themselves out there a bit. And I think [...] also there's like a restlessness probably about us [...] And we always have more goals, we've never achieved everything we wanted to. Even if people have done amazing things they always have way more so they're more likely to minimize what they've done a little bit. They'll talk about it whatever, but their focus in their head is that they still have all this to accomplish which I think is beautiful because they're not done, you're never done travelling » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Pour être voyageuse ou voyageur, il faut donc être extraverti pour savoir partager correctement les histoires de voyage, mais il faut également savoir lire les situations

sociales afin de mieux s'inscrire dans le groupe. Il est aussi à noter ici la deuxième partie de la citation où le pronom change : d'impersonnel et général — « they » —, il devient personnel — « we » —. Clare s'inclut alors dans ce qu'elle définit être des attributs des backpackers. Du coup, elle s'attribue les mêmes caractéristiques qu'elle associe aux voyageurs.

Par ailleurs, les rencontres prennent une telle importance que l'appréciation de l'expérience du voyage est parfois déterminée par ces dernières :

« I had the best time of my life! I feel so grateful that I had this experience. Mostly though because of the people I've met and I think that by taking it slow like staying for a week or so in a town usually, I've been able to make deeper connection with people. Actually get to know them which has been really such a blessing » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Aussi, les activités des interviewées sont orientées vers la rencontre :

« I don't drink to get drunk. I just go out and like grab a beer when I'm with everyone else so it's just part of the social dimension [...] that's when I talk to people, that's when I meet people and then that's when everyone's there again you know. [...] [W]hen we do walking tours, those are always social for me like. Cause like you can make them social or not, but I've met people on basically every walking tours I've done. Other than that I guess just if you're at the breakfast table with people those are usually pretty social time ; you just can't really sit across with someone and not chat... » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Or, peut-être, ces rencontres deviennent importantes parce qu'elles permettent d'avoir une certaine introspection. Becky exprime cette idée de la manière suivante : « [...] meeting new people because they don't know me so I can see so many of my behaviors being reflected when I'm talking to them because they're not judging them or they're not changing them like your friends might at home » (Becky, Berlin, 4 avril 2014). L'interaction avec d'autres voyageuses et voyageurs rend possible l'observation de ses propres comportements et facilite alors l'introspection. Toutefois, bien que la plupart des voyageuses recherchent et valorisent la rencontre d'autres

voyageuses ou voyageurs, Becky considère plus authentique la rencontre de résidents locaux :

« [...] all of my trips before the last 2 or 3 was meeting people at hostel and you know, doing the same shit. After that, I stopped doing that, I started going at local bars and restaurants and talking to people there because that turned out to be more authentic experience » (Becky, Berlin, 4 avril 2014).

Il n'est cependant pas surprenant de retrouver cette volonté de s'immerger dans la culture d'accueil vers une quête d'authenticité si le backpacking est une forme de voyage s'inspirant du *drifter*¹¹.

En effet, dans sa description des backpackers, Debbie met l'accent sur leur fuite de la pression sociale du milieu d'origine :

[...] je dirais pas que j'ai vraiment rencontré de voyageurs bien paisibles en fait... Enfin, je sais pas comment expliquer parce que c'est pas forcément une mauvaise chose ; qui est paisibles en même temps ? Mais enfin souvent je pense que c'est des gens qui ont du mal à supporter cet espèce de train de vie tu vois, cette espèce de... de suite logique des choses et d'événements... Bon ce n'est pas que une fuite, mais ça l'est un petit peu aussi quoi (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

La valorisation de la fuite de la routine avant le départ en voyage dans le discours des voyageuses favorise l'inscription de ces dernières dans la sous-culture du backpacking puisque cette fuite fait partie de cette sous-culture. En effet, emprunté au *drifter*, la mise en récit de la fuite favorise l'inscription sociale de la voyageuse dans la sous-culture du backpacking. En fait, ce processus dynamique d'identification de la backpacker semble donc se reconnaître, entre autres, à travers des mises en récit d'expériences précises telles que la fuite et l'importance accordée à l'immersion dans la société d'accueil. En effet, à l'instar de Becky qui trouvait plus authentique la

¹¹ Rappelons à propos du *drifter* quelques caractéristiques de cette figure qui a été marquante dans l'histoire du voyage jeunesse. Il s'agit d'un voyageur dénonçant l'aliénation de la société industrialisée et critiquant l'industrie du tourisme de masse. Il est un voyageur à la recherche de l'immersion dans les cultures qu'il rencontre sans suivre de chemins tracés d'avance (Cohen, 1972 : 168).

rencontre de locaux plutôt que la rencontre d'autres voyageuses ou voyageurs, Florence met également de l'avant cette nécessité :

« I like to sort of sit in a place and absorb it and I do enjoy some of the tourists sites, but at the same time like here, at the Mostar River, I like just sitting next to the river... or people watching or whatever... so that's why I like to spend more than one night in each place so that I can get a feel for it » (Florence, Mostar, 4 juillet 2014).

Dans le même ordre d'idées, pour Ellen : « [...] travelling is really diving into the place and swimming around, maybe flounder around for a little bit » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014). Plus encore, selon elle, ressentir la ville, comprendre ce qu'elle est

« [...] it's the most important thing when I go anywhere, I want to understand the world and I want to feel like I kind of know that place [so] I head into a city and I think if there's anything that like peaked my interest, that's where I'll head. It's not necessarily the Louvre in Paris, the Louvre is amazing, it's just an example or like Montmartre or like Notre-Dame... I could actually go to Paris and not see any of those things, that would never be my focus necessarily unless I had something in particular for me there... I would just walk on the street, stopping in cafes, write some postcards like really enjoy... maybe meet some interesting people, find an area that I like or a neighbourhood, something very Parisian and just try to really take my time... I think that's how I get the vibe... » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014).

L'importance de s'immerger dans la culture d'accueil passe alors principalement par l'évitement des lieux touristiques, par la rencontre et par la recherche des chemins les moins fréquentés ; évitement et rencontre qui servent à s'inscrire dans la sous-culture du backpacking.

À ce propos, lors d'un moment partagé avec Debbie en Moldavie et plus précisément, en Transnistrie, elle a parlé du syndrome d'Indiana Jones chez la voyageuse et le voyageur. Un « syndrome » qui se présente sous la forme d'une recherche, quoique très peu probable aujourd'hui, d'un bout de terre jamais exploré, d'un coin de trottoir où aucun touriste n'a mis les pieds avant. Florence reproduit ce discours : « [...] it is kind of interesting to go places where it's not just become touristic like it doesn't exist solely for tourism » (Florence, Mostar, 4 juillet 2014). Clare aussi en parle quand elle explique ce qu'elle ressent lorsqu'elle voyage :

« [...] when I felt like I was travelling it's more than just seeing the sights, it's like getting to know the city in a different way ; when you kind of feel that you've discovered a corner that no one else has found or... where you don't see tourists at every table... at a cafe or restaurant or whatever » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Bref, il y a une réelle reprise des idéaux du *drifter* dans la culture du backpacking. Mais plus encore, chez certaines voyageuses, il y a une identification claire à la sous-culture du backpacking :

« I admire it for so long that now to be a part of it feels... I kind of navigate it fairly successfully and all the things that you hear about meeting people and about just getting around on your own or figuring it out as you go like I thought I could do it and admire that ability in other people and actually followed through and been able to do it and I was so grateful, but I was kind of right you know. What I assumed is what actually happened so... more than anything I'm grateful for it. [And being part of that community] is nice and weird because I put it on such a pedestal for so long, I think it's such an admirable thing to do to just go explore and see what you can find or whatever to be part of that now is like... it feels weird to say it out loud but like I feel like I am as well... » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Clare démontre alors un processus de réflexion introspectif : elle prend en considération son expérience, ses valeurs, ses aspirations et se positionne en fonction de celle-ci. Elle fait un aller-retour entre le mode de vie des backpackers qu'elle admire et son expérience de voyage ce qui lui permet ainsi de se dire elle-même backpacker. Pour sa part, Ellen considère que le voyage est une part d'elle :

« I would say it's a part of me and I would associate myself with being a traveller. At this point yeah. Maybe not right away... And I've kind of always been a traveller, but now it's like I think I own it a bit more because it's taken precedence of my life over so many other things [...] you're living a really high active passionate life all the time like you're always turned on and excited and inspired... hopefully... which is a great thing about travelling » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014).

Cette voyageuse se considère comme telle vu l'importance que le backpacking prend dans sa vie : le voyage est sa vie en fait. Or, afin de parvenir à se dire et à s'associer aussi manifestement à une sous-culture, la recherche de reconnaissance des autres voyageuses ou voyageurs devient primordiale.

3.1.2. Pratiques de recherche de reconnaissance

Au-delà des pratiques d'inscription, le processus d'identification fait également appel à une recherche de reconnaissance. En conséquence, vu l'importance de la reconnaissance dans le processus d'identification, il est alors plus facile de comprendre l'importance que peuvent prendre les rencontres dans la définition de la pratique du backpacking par les voyageuses interviewées. En effet, ces rencontres semblent donner lieu à la mise en récit de soi et de l'expérience de chacun et, par le fait même, à la naissance d'un sentiment de reconnaissance et d'appartenance par le partage de ces histoires de voyage.

Mais d'abord, la rencontre de nouvelles voyageuses ou nouveaux voyageurs à qui les backpackers se présentent pour la première fois est une expérience unique en soi, tel que le montre cet extrait de l'entretien avec Becky :

« Meeting new people, you can reinvent yourself. Every time. They don't know you, they don't know any of your pass, you don't have to explain yourself, you don't have to justify yourself. They don't know any of the things you've done and that gives you room to be somebody else » (Becky, Berlin, 4 avril 2014).

Il s'agit d'une occasion de se mettre en récit, d'être celle qu'elle souhaite être, d'être perçu comme elle souhaite l'être. Effectivement, elle explique que :

« [...] travelling solo also gives you the unique chance to introduce yourself to people for the first time. The people you meet don't know you, your family, your friends, your community, your Social Economic status, or any of the other things that shape people's impressions of you at home. This means that the first impression is more under your control than ever before. I became much better at telling my story because I got to practice that skills every day » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Les voyageuses sont donc plus en contrôle de la première impression, ou du moins ont l'impression de l'être. Ce qui donne une identité à un individu dans la société comme le statut économique, le nom, l'âge, l'éducation ou l'entourage social est alors mis de côté : « [...] you ask where they've been, how long are you travelling for...

Yeah, they are at the beginning of the conversation » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

Il est donc possible pour les voyageuses de se définir autrement que dans leur milieu d'origine ; ce n'est pas les mêmes traits d'identification qui lui sont demandés de présenter lors des premières rencontres.

Autrement dit, en revendiquant leur participation à la sous-culture du backpacking, les voyageuses ont beaucoup plus de liberté pour s'identifier différemment qu'à la maison. En fait,

« [...] the travel life fits really well to meet other people who are interested in the same things, moving around the same way, I like how when everybody meets, there's a whole set of things just thrown out of the window that really matter at home like your job, and like you have so much in common right away. You spent all of your money to get to the same place, you have that in common, you left your job or your school or whatever and made that leap which isn't always easy so yeah you meet on these equal terms and it's wonderful, I love to meet travellers and hear their stories and all these things as well... » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014)

Ce faisant, un sentiment d'appartenance et de communauté peut aussi se développer :

« [...] there's so many times that you just fall into a group of people and you get the feeling of the travelling family or something you know... when that happens, when you find those little group of people and you just have people to go back and talk to with or whatever, I think that helps, that's a big part of travelling » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Il y a donc, chez les voyageuses, dans certaines auberges, le sentiment de faire partie d'une famille voire, d'une sous-culture et d'être accepté par les autres voyageurs. En effet, parfois la rencontre d'autres voyageurs ne suffit pas à obtenir la reconnaissance recherchée par ceux-ci. Le cadre qu'offre l'auberge vient alors aider à produire cette reconnaissance. Clare qualifie ce sentiment comme suit :

« [...] my hostel in Belfast felt like a home. It was in a converted house which is hard to beat, but it was just like I felt into that group... they already had a group together cause they all work there... all people that I've made best friend with worked there, and they just let me into their group right away. Without even a thought... One day, I sat down in the living room on one of the couches and they just like included me in their conversation and then one of them got fired and they were going out and they were just like well you're coming out with us whatever like they just let me in into their group...

they were just... yeah when you feel like you belong... that's the first time that I really felt like I belong somewhere » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

L'auberge peut donc créer une ambiance propice à la création de liens puisque la rencontre y est plus facile. Il devient alors possible de se sentir appartenir à un grand groupe, à une communauté bref, de se sentir à sa place. L'acceptation des autres voyageuses et voyageurs et le fait qu'elles et ils incluent une nouvelle voyageuse dans le groupe de backpackers, toujours mouvant dans les auberges, participent au sentiment de reconnaissance que peuvent évoquer les voyageuses.

Par ailleurs, ce sentiment de communauté ouvre aussi un espace au partage d'histoires : « [...] it's a thing that everyone has in commun, you don't know people very well but countries and stories are the only thing you actually have to talk about » (Annie, Berlin, 1er avril 2014). Ces histoires de voyage deviennent en fait le dénominateur commun aux voyageuses permettant de les rassembler, de reconnaître et de se faire reconnaître comme backpackers. Ce serait d'ailleurs à travers ces interactions que les backpackers femmes partageraient, dans leurs récits, les symboles, les référents culturels, leur (re)présentation de ce qui forme la sous-culture du backpacking se présentant ainsi comme backpacker et recherchant la reconnaissance des autres voyageurs. Aussi, « [...] people have such eclectic experiences so if you can figure out or recognize that in someone that they have a rich collection of experiences and then just ask some questions, you could hear the most incredible stories » (Clare, Budapest, 22 avril 2014). Cette voyageuse exprime bien le processus de reconnaissance qui prend place à l'intérieur du partage d'histoires : en écoutant la mise en récit des autres, les voyageurs reconnaissent et acceptent leur expérience ce qui facilite l'identification du voyageur à la sous-culture du backpacking. Elle poursuit d'ailleurs plus loin en spécifiant sa pensée :

« [...] it's weirdly an honor, for them [other travellers] being willing to talk to you that way as well, but then to recognize that in you... because I admire that so much in people and I think... it's so many people, it's a variety of ways of life that I just admire so much

and so that I can have that conversation, that they're willing to... That they recognize that thing in me that makes it worth to have that conversation with me... feels like there's that reciprocation of that admire which is a weird thing to think about, but the fact that they think you deserve to have that conversation with them it's like a weird honor just to meet such interesting people [...] To have such people's way of life so different and so interesting to value your opinion, your experiences, your whatever... is really cool » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Clare, qui a admiré pendant longtemps le mode de vie des voyageuses et voyageurs, se sent choyée de ressentir maintenant la même sorte d'admiration des autres voyageuses et voyageurs pour elle. Le fait que les backpackers reconnaissent en elle les mêmes caractéristiques qui les définissent et qu'ils soient prêts à avoir une conversation, à écouter sa mise en récit de son expérience permet d'abord à Clare de s'identifier à cette sous-culture qu'elle admire et la rend très heureuse.

3.1.3. Pratiques de distinction

Finalement, le processus d'identification que présente Demers inclut également des pratiques de distinction, c'est-à-dire qu'en s'identifiant à la sous-culture du backpacking, les voyageurs et les voyageuses se distinguent et s'éloignent d'un autre type de voyage. En ce sens, la distinction que font les backpackers de leur pratique par rapport à la pratique des touristes est non seulement un élément de définition que l'on retrouvait chez le *drifter*, mais se trouve être aussi un moyen de compléter leur identification à une sous-culture. Ils prennent effectivement grand mal à se définir par la négative en pointant des caractéristiques et des manières d'être qu'ils n'approuvent pas. À vrai dire, dans les activités mêmes des backpackers, il semble y avoir une volonté de se différencier des voyageurs à court terme et des touristes, tel que le montre cet extrait :

« [...] short term travellers are more prone to want to party every night so there's always gonna be a new batch of short term travellers who want to party and then I think long term travellers, it's probably just a very broad like out of total generalization, but long term travellers will go along and stick on that outskirts of the group and like have a couple of drinks and chat » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Bien que les backpackers et les voyageuses et voyageurs à court terme fréquentent souvent les mêmes endroits, Clare tente de distinguer les objectifs de ces deux types de voyageuses et voyageurs. Alors que celles et ceux qui voyagent à court terme sortent le soir dans des bars pour faire la fête et parfois boire abondamment, les backpackers préféreraient sortir pour socialiser autour d'un verre. Il en va de même pour la distinction entre backpackers et touristes : « I don't really do museum and stuff um I just like to walk around and see places and find nice places to sit and meet people » (Annie, Berlin, 1er avril 2014). Les activités et les lieux fréquentés semblent alors être différents de ceux des touristes. Cette différenciation se veut être si forte qu'elle s'immisce jusque dans les photos prises : « I have a few Cathedrals, but I don't have all the touristic attractions photos that most people do » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

Suivant cet ordre d'idées, ces photos mènent à des souvenirs différents. En fait, il semble que les backpackers critiquent les souvenirs que peuvent avoir les voyageuses et voyageurs à court terme :

« [...] if they're travelling even for a month at this point feels like short term travelling to me because they see a city in two days and then they're gone again and that's just so packed... and they're also kind of weirdly competitive about their itinerary versus yours and it's like this weird tension like : "Oh yeah I've been..." and they'll list ten places right on "and I just have two weeks left" and you're like: "That's fine..." but they also kind of have no memories of those places cause they've seen too much at once and it's too much for your brain to process unless you know a lot about a place already » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Clare déplore alors la compétition que les voyageuses et voyageurs à court terme mettent en scène quant aux endroits visités, mais surtout leur manque de souvenir de ces endroits :

« I bumped into him [Roger, a fellow traveller] randomly, I was out for probably dinner cause it was Easter [...] and he just walked in and then another girl from the hostel walked in and she was a short-term traveller and yeah she was just weirdly competitive about how many places she's been and, she had... Any story she wanted to win at or it was just... it was weird [...] Roger had been to a couple of cities that she has been to

cause he has been to every city ! And he was just asking her like what area of the city she was staying and... or which cathedral it was or which whatever and she just had no recollection... she was like : “oh I don’t know, but I saw every part of the Vatican” and he’s like : “no but what did you see there ?” and she was like : “... No, like every part !” And he’s like that’s probably not true... so just stuff like that, it just feels like such a shame » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Elle trouve donc malheureux que leurs souvenirs se fondent en quelque sorte en un seul et qu’elles et ils soient incapables de se rappeler de détails. En fait, il semble y avoir un certain jugement moral de leur pratique en qualifiant cet événement de honteux. Aussi, souvent ces voyageuses et voyageurs empruntent des chemins plus institutionnalisés du voyage jeunesse comme la passe interail. Annie ne croit cependant pas à cette manière de voyager : « people with two weeks going all over Europe and I’m just like : NO, you get two weeks and you’re gonna spend you’re whole time in a train. That’s what you’re gonna do, you’re gonna see beautiful scenery from the train, but you’re gonna see the inside of a train ! » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

De plus, puisque la définition du backpacking, s’inspirant du *drifter*, reposait notamment sur le fait de prendre son temps, de s’immerger dans la culture et de comprendre la ville visitée, les backpackers critiquent la vitesse à laquelle les voyageuses et voyageurs à court terme suivent leur itinéraire :

« I meet people all the time that they’re in short trips and they’re in cities for two days so they meet people but they never get to know them. And I think that they never get to get a sense of the city... Or, like every city has some feel so I don’t think they get that and it’s kind of a shame and at the same time I understand that you decide to just knock everything off your list, but once again I can understand that, but I think it would be exhausting and I just don’t think that they’re connecting with other people when they could be which is kind of a shame cause there’s so many amazing people travelling » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Finalement, la philosophie même derrière les formes de voyage plus touristiques est remise en question :

« I think there's a sort of expectation between short-term travellers like more touristic people that it's their right to do what they want there and there's less respect [...] I think tourists can be slightly rude. [...] But I think that if that is the way they enjoy travelling then that's for them, but I think it's a little bit more fake it's more to say I've done this ; you can go home and say oh I did this and I did that, but it doesn't really affect you as much, you don't learn as much from it. It's just a lot more shallow or it's a lot more... » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

La manière dont voyagent les touristes est définitivement critiquée ; elle est considérée être moins authentique et moins respectueuse envers la société d'accueil.

La signification du voyage des touristes est aussi diminuée :

Je veux pas faire de généralité, mais le touriste moyen a tendance à pas du tout avoir la même manière de voir la vie en fait ou de voir le voyage et de lui donner la même puissance en fait. Souvent parce que.. pis c'est la même chose pour chacun d'entre nous, si je pars un week-end en Italie, ça aura pas la même portée spirituelle ou je sais pas trop quoi que si je mets mon sac à dos et je me barre quoi et pis je me dis ouh ! (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

Surtout, l'esprit du voyage est différent et dénoncé par Debbie qui voit une transformation dans les gens qui fréquentent les auberges. Ces dernières étaient beaucoup plus peuplées de voyageuses et voyageurs avant et maintenant de plus en plus de touristes ou de voyageuses et voyageurs à court terme les fréquentent. Selon Debbie :

[...] de nos jours, on a vachement plus de touristes je te dirais. C'est-à-dire que c'est des gens qui sont pas du tout dans le partage, qui sont plutôt... je dirais, ils ont une fois des vacances dans l'année donc du coup ils sont très exigeants par rapport aux services qu'ils vont recevoir ce qui rend le job pas du tout facile... qui, d'un autre côté, vont jeter des chaussures toutes neuves dans la poubelle, des sacs de couchage tout neuf dans la poubelle plutôt que de le mettre dans notre petit coin de free stuff pour partager avec les gens... Ou je dirais au niveau des attitudes dans la cuisine ça c'est assez significatif... Un backpacker, encore une fois j'ai pas envie de faire des petits carrés, mais en général, un backpacker il va faire à manger et même s'il a pas beaucoup, tu vois bon si la personne a pas assez mangé, tu lui prends pas son manger quoi, mais généralement le backpacker il descend, il achète assez à manger pour tout le monde, ça lui revient quand même moins cher que d'aller au resto et il propose tu vois.. ou alors on fait pot commun, ce qui arrive parfois quand y'a pas mal de backpacker, on mange ensemble et pis voilà on essaie de... on partage, on se propose les uns, les autres... De nos jours maintenant, ça arrive assez souvent, que même avec Johanna, on se réveille, on fait à manger pis y'a pas beaucoup de gens dans l'auberge alors on peut se permettre de proposer... parce que bon c'est pareil, on a pas trop de sous... mais on propose oh, tu veux nous rejoindre ? Mais y'a jamais de retour quoi... sans forcément que... mais jamais de retour dans le sens où la personne à qui on a offert un peu de manger ben, elle va se faire de la nourriture le jour d'après, elle va manger une poignée de cette nourriture, laisser les trois quarts et en

proposer à personne et partir le jour J et tout jeter dans la poubelle quoi... Enfin des attitudes un peu comme ça qui sont... qui sont très reliées, moi je pense, à cette société de consommation (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

Debbie explique plutôt bien la différence de mentalité entre les backpackers et les voyageuses et voyageurs à court terme. Pour elle, cette différence se résume surtout dans la capacité à partager des uns et le narcissisme des autres qui serait une conséquence, directe ou indirecte, de la société de consommation.

Au terme de cette analyse, il semble juste d'expliquer l'identification des backpackers femmes à la sous-culture du backpacking comme étant constitué de mise en récit de diverses pratiques. D'abord, des pratiques d'inscription sociale mettant en valeur des caractéristiques de la sous-culture comme la spontanéité, l'ouverture d'esprit, l'indépendance, le budget limité et la rencontre d'autres voyageuses et voyageurs. Une attention est aussi portée à la distinction de leurs pratiques de celle des voyageurs à court terme et des touristes. De plus, le processus d'identification est complété par la recherche de reconnaissance des autres voyageuses et voyageurs qui permet aux backpackers femmes de se dire et de se présenter en tant que backpacker. Autrement dit, les interactions et la mise en récit des expériences des voyageuses leur offrent une opportunité d'intégrer les symboles, les manières de faire, de penser et d'agir propre à la sous-culture du backpacking afin de se présenter et d'être reconnue comme telles.

Bien que la thématique du risque ne soit pas abordée directement par les femmes dans leur récit, elle n'en demeure pas moins importante à présenter. En effet, les particularités de leur propos et l'acception genrée qu'elle donne à la notion de risque en font une thématique pertinente.

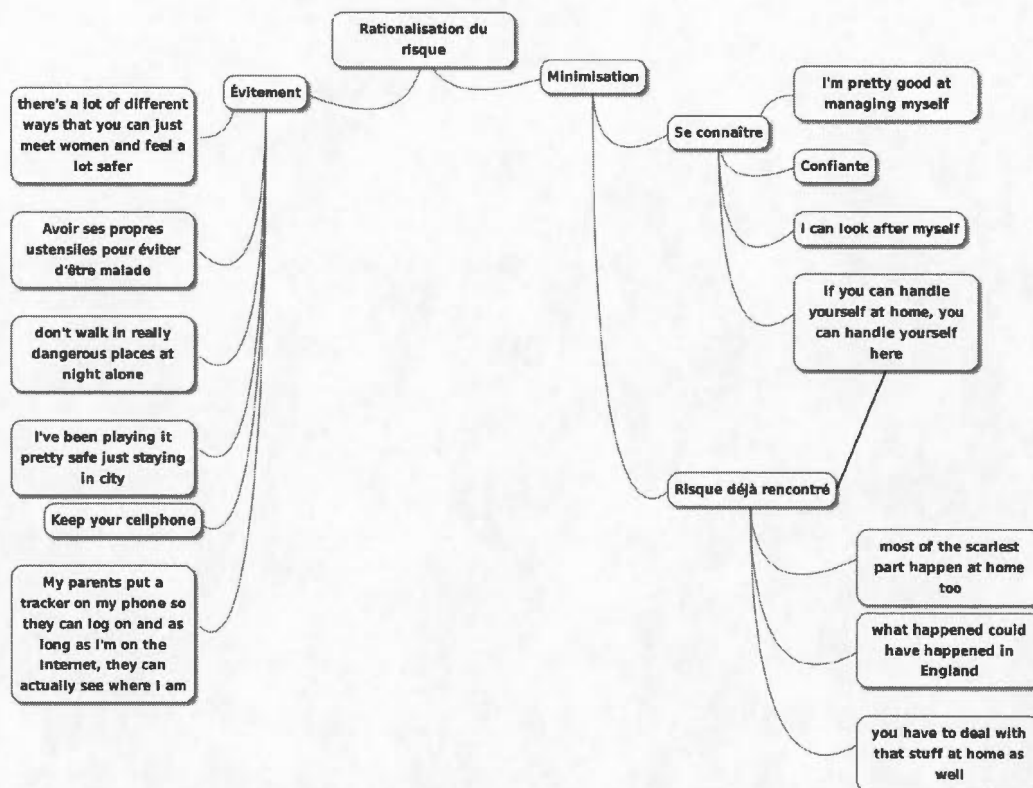
3.2. Le risque : d'une rationalisation à un risque féminin

Pour les propos qui suivent, il est d'abord important de brièvement rappeler la définition du risque qui sous-tend ce travail de recherche. Les conduites sont qualifiées de « risquées » par les individus mêmes qui se rapportent, pour ce faire, à leur histoire sociale et culturelle afin de déterminer les risques à craindre et ceux à éviter. De plus, la coupure avec la routine de la vie dans le milieu d'origine que le voyage impose transforme certaines activités ordinaires en activités risquées. Comme il a été mentionné en introduction du chapitre, les femmes ont dû être directement questionnées sur le risque pour intégrer cette dimension dans leur récit. Dans l'ensemble, il ressort des entretiens que leurs discours qui traitent du risque se centrent, pour la majorité, sur la minimisation et l'évitement du risque. Cependant, lorsque le risque est raconté, un champ lexical plus important semble aussi se former autour du ressenti des voyageuses qui identifient principalement un risque féminin, c'est-à-dire le harcèlement sexuel.

3.2.1. Minimisation et mécanismes d'évitement du risque

D'abord, chez quelques voyageuses une rationalisation du risque qui mène à une minimisation ou à un évitement dudit risque ressort des analyses effectuées. Le schéma qui suit rassemble des exemples de cette rationalisation du risque en termes d'évitement d'un côté et en termes de minimisation de l'autre :

Figure 3.1. Champ lexical de la rationalisation du risque



La mesure du risque passe donc, par moments, par un processus de rationalisation, c'est-à-dire par une explication mondaine d'un événement afin d'en diminuer l'importance, par une explication logique d'un comportement, ou encore par l'emploi des meilleurs moyens afin d'éviter un risque. En ce sens, Annie raconte ceci :

« I mean a few bad things have happened but it hasn't stopped me doing it cause what happened could have happened in England. [...] if it [being drugged with GHB] happens like in a local pub back home do you then not go out in your local area and that sort of thing... So yeah it happens but I don't particularly remember, I should thank him for that! So it wouldn't stop me, I don't worry about it anywhere else » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

Durant cette nuit au souvenir brumeux, Annie s'est probablement fait violer, malgré quoi elle continue de sortir dans les bars seule sans se préoccuper de cette possibilité en précisant que la même chose aurait pu se produire chez elle. À vrai dire, le fait que

les mêmes situations peuvent se produire à la maison semble constituer un moyen de normaliser l'existence du risque : « [...] you have to deal with that stuff [guys hitting on you] at home as well... It's still stressful, but it's stressful at home too so... » (Clare, Budapest, 22 avril 2014). En conséquence, d'être capable de se gérer soi-même, d'être responsable à la maison donne aux voyageuses la confiance nécessaire afin de pouvoir affronter ces mêmes situations à l'étranger : « [...] like I said, most of the scariest part happen at home too so if you can handle yourself at home, you can handle yourself here » (Clare, Budapest, 22 avril 2014). La rupture avec la routine de la vie avant le départ en voyage ne change donc ni leur perception d'elle-même ni leur évaluation de leur capacité à réagir à un risque.

Aussi, la plupart des interviewées font référence, à un moment ou à un autre, à leur habileté à s'autogérer et à être responsable d'elle-même, ce qui influence leur niveau de confiance et du coup, leur minimisation du risque : « I'm pretty good at managing myself » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014) ; « I think I always feel safe because I think I can look after myself » (Annie, Berlin, 1er avril 2014). Une cooccurrence est tirée par Annie entre le fait de se sentir en sécurité et d'être capable de s'occuper de soi-même. Autrement dit, la confiance et l'estime de soi participent à la minimisation de l'importance du risque. En fait, à certains égards, le risque est minimisé en employant des moyens pour augmenter sa confiance en soi avant même le départ en voyage : « [...] j'ai fait aussi des cours de krav maga, du self-défense [...] c'est une technique de boxe israélienne qui est très très... très hard [...] je pense que le but c'était plus pour que je me sente un peu plus confiante de voyager toute seule parce que j'ai pas vraiment appris à... enfin... je suis loin d'être Bruce Lee » (Debbie, Budapest, 1er mai 2014). La mesure du risque est donc faite en partie selon leur évaluation d'elles-mêmes, leur capacité à réagir et gérer certaines situations à la maison.

En outre, la minimisation du risque apparaît être liée à des récits d'évitement du risque dans lesquels sont mis en place des moyens, des outils, des stratagèmes afin d'éviter des situations qui peuvent devenir risquées ou qui sont inconfortables. Mon parcours dans les auberges de jeunesse m'a menée à Zdiar, en Slovaquie. Il s'agit d'une région montagneuse et en altitude. Conséquemment, il faisait plutôt froid lors de mon passage en fin avril et plusieurs voyageuses et voyageurs avaient le rhume. Lors d'une observation participante, une voyageuse a fait une remarque intéressante qui démontre sa volonté à éviter d'être malade. L'auberge de jeunesse avait préparé un souper auquel tous les voyageuses et voyageurs logeant dans l'auberge participaient. C'est alors qu'au moment de s'asseoir à la table pour partager le repas, en distribuant des ustensiles à tous, une voyageuse mentionne qu'elle a ses propres ustensiles. Lui demandant des explications, elle précise alors qu'elle évite ainsi de contracter des maladies par contamination croisée notamment en Afrique où les ustensiles sont en plastiques et retiennent donc davantage les microbes et bactéries, mais aussi durant des périodes de l'année comme celle-ci où plusieurs ont le rhume. Selon elle, les auberges de jeunesse sont un lieu propice pour la propagation de virus en raison de la proximité de chacun et augmentent donc ses chances de rester en santé en utilisant ses propres ustensiles. Une autre stratégie d'évitement du risque est présentée par Annie : « [...] if you're the type of person that would be disincline to travel alone cause you're a girl there are then services all over for that ; there's hostels that are just for girls, there's a lot of different ways that you can just meet women and feel a lot safer » (Annie, Berlin, 1er avril 2014). L'institutionnalisation du voyage jeunesse réduit donc la mesure du risque pour certaines femmes. De la même manière, la possibilité d'être suivie à distance par son entourage peut être rassurante pour la voyageuse, mais surtout pour cet entourage :

« I think 18 months ago I started walking from Prague down Europe so I was heading to Venice and then I wanted to get to Athens, I didn't make it to Athens... And so because I

was walking and I was camping, they [my parents] put a tracker on my phone so they can log on and as long as I'm on the internet, they can actually see where I am anywhere which I think helps them a lot as well so if anything goes wrong, there's a tracker on my phone. [...] because I was just walking and I personally didn't quite know where I was going, it was a reassurance. And it's also nice to know that they care and if I don't text them in a week or so, they can make sure that if I move, I'm okay. If I'm in one place, just to say why haven't you moved... » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

La prise de risque ici consiste à se déplacer à pied sur une longue distance en faisant parfois de l'auto-stop. Cependant, une part du risque est évitée ou du moins diminuée en ayant une application de géolocalisation dans le téléphone d'Annie. Du coup, ses parents se voient rassurés sachant qu'ils peuvent suivre ses déplacements. De plus, cette situation montre que le risque est, dans certains cas, davantage construit par l'entourage de la voyageuse que par la voyageuse elle-même. À d'autres égards, le cellulaire semble être un outil qui permet de rester en sécurité :

« I would say, don't walk in really dangerous places at night alone. I'd say keep your cellphone, make sure you have a cellphone in that country so you can keep in contact with whoever whenever and always let your friends and family know where you are. If you're gonna stay at a *couchsurf* house or you're going to a hotel always send the address to your friends or somebody who will have it so they know where you went » (Becky, Berlin, 4 avril 2014).

En fait, le *couchsurfing* n'est pas pratiqué par toutes les voyageuses ; certaines préfèrent les auberges de jeunesse. Lorsque pratiqué par les voyageuses, le *couchsurfing* fait toutefois l'objet d'une sélection minutieuse ; le profil des gens est étudié avec attention : « [...] j'ai regardé correctement le profil des gens pour être sûr que... que ça colle, je sais pas si ça fonctionne vraiment comme ça, mais je pense que j'ai surtout été très chanceuse au niveau *couchsurfing* » (Debbie, Budapest, 1er mai 2014) et d'autres éliminent de prime abord les profils masculins : « It would take a lot of correspondance for me to pick a guy you know... a lot of correspondance and probably even then I wouldn't » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014). Cette sélection et cette décision de participer ou non au *couchsurfing* font d'ailleurs état du processus de rationalisation entrepris par la voyageuse afin d'éviter le risque.

En outre, le choix des destinations constitue également un évitement du risque. L'évaluation de la situation géopolitique du pays est importante dans ce choix : « [...] t'essaies de regarder par rapport à l'actualité... j'avais très envie d'aller en Inde et ouais y'a des éléments d'actualité qui font que bon, je sais pas trop » (Debbie, Budapest, 1er mai 2014). Encore, l'Ukraine étant très politiquement instable lors des entrevues, ce pays a été évité par plusieurs : « Ukraine, I didn't go [...] clearly I did not » (Clare, Budapest, 22 avril 2014). D'autres destinations sont plutôt évitées à cause de leur réputation à l'égard des femmes :

« I'm staying in a pretty safe route I think right now [...] guess Istanbul... I heard really wonderful things about Istanbul and I really wanna go and same about Morocco, but I'm not gonna go this trip at this point because of time... When it first came up as a place that everyone really loved and then I really thought about it as a female solo traveler on my first trip, I didn't felt really comfortable going there » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

En plus du choix des destinations, la ville est parfois perçue comme étant plus sécuritaire qu'un petit village et par conséquent, influence la route des voyageuses :

« I've been playing it pretty safe just staying in cities cause there are always people who will speak English if you need them, there's like higher obviously police presence [...] I think that it would be more nerve-racking if you like went into smaller town or did those kind of things where there's less of like a security net of a city around you so much as like at home I hate being in a city or I love being outside so it's hard to be in a city this long at the same time it's kind of like a necessary safety net of the number of people around kind of make it safer » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Non seulement rester dans les grosses villes est sécurisant pour Clare, mais de ne pas y arriver tard le soir et de ne pas se retrouver à marcher seule dans les rues l'est aussi : « [...] it made me feel better that I was gonna get there during the day cause I knew it was a big city with quite a lot of poverty. I wouldn't know where I would be walking through cause Google maps doesn't tell you how safe the neighbourhood is » (Clare, Budapest, 22 avril 2014). Et plus tard dans son séjour dans la même ville : « [...] we ended up going to a bar which was pretty far away that I didn't really want to walk home alone... There was three of them, two Americans and this British guy,

and I would have just asked them to walk me home... » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Une autre activité construite comme risquée par les voyageuses, mais dont le risque est détourné par différentes tactiques, est de sortir boire dans les bars : « [...] when you go out that's the most risk taking you'll do, but most women I've met, we don't drink heavily here. I go out often cause it's a good way to socialise and meet people [...] but I very very rarely... I think twice on this trip I've been actually drunk » (Clare, Budapest, 22 avril 2014). La consommation d'alcool est donc chose fréquente, mais la quantité de cette consommation est limitée afin de ne pas perdre ses repères et de rester en sécurité. Une activité pratiquée à la maison par Clare, sortir prendre un verre entre amis, prend donc un caractère différent : elle devient risquée et doit être contrôlée. Du coup, cette transformation dans la nature d'une même activité peut s'expliquer de la sorte : « [...] long-term traveling, or backpacking, is indeed a timespaced as a break with routine and continuity. This break is needed in order for action to become risky, or in Goffman's terms, a threat to one's bet » (Elsrud, 2001 : 603). En d'autres mots, le fait que l'environnement entourant la voyageuse soit étranger à cette dernière, qu'elle se retrouve dans un contexte plus ou moins radicalement différent de son quotidien dans son milieu d'origine est un vecteur expliquant qu'une activité fréquemment pratiquée dans ce milieu d'origine devient risquée dans l'imaginaire de la backpacker.

Finalement, selon Florence,

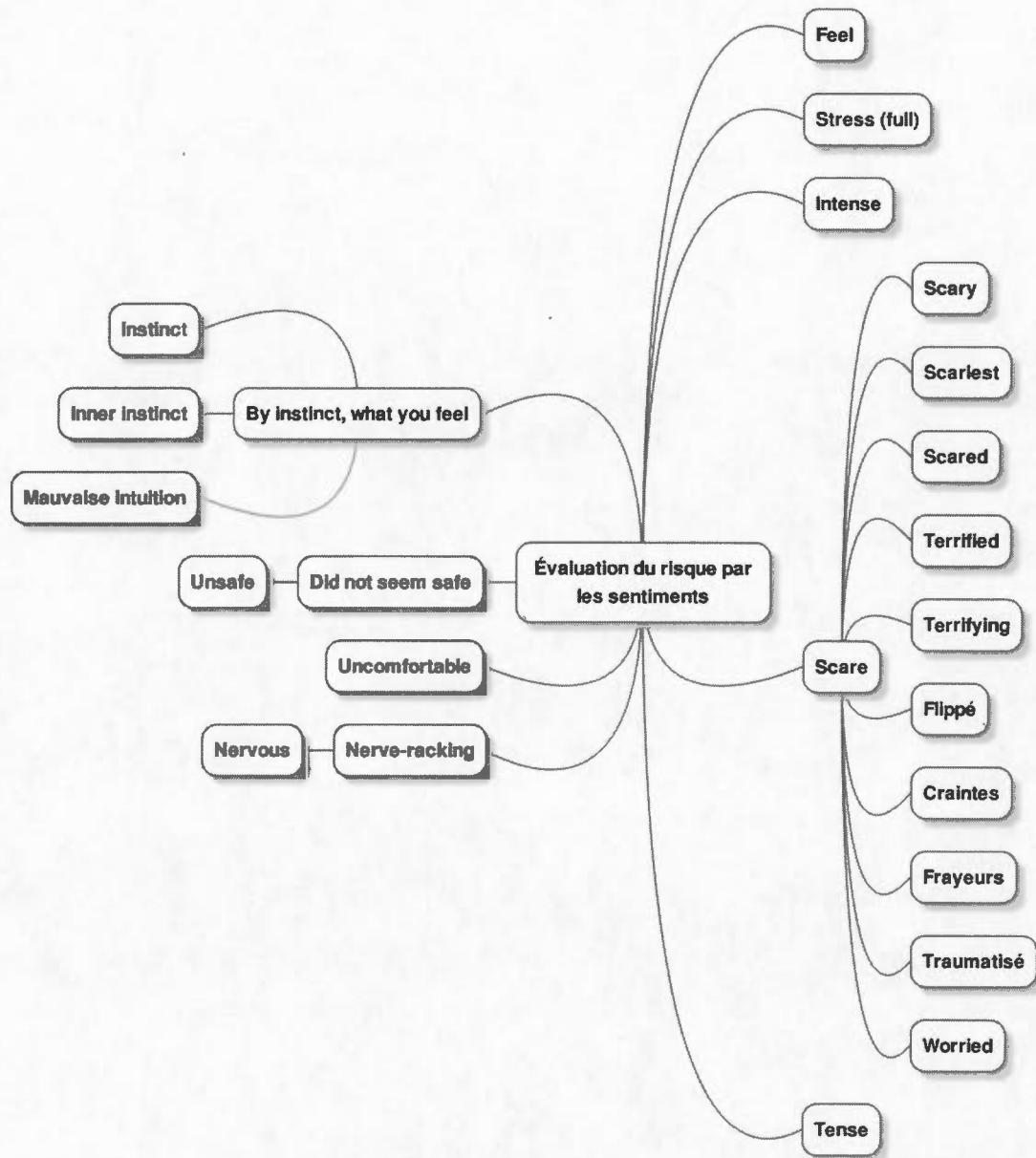
« [...] anytime you travel it's just a matter of trying to minimize the risk by not making a stupid decisions ! [...] if I am having a couple of drinks with people I've met from the hostel I suppose like... it could be different from if I was back at home with friends : I drink a lot less and I'm just more aware of what I'm doing because it's not anyone else responsibility to look after me, it's my own responsibility » (Florence, Mostar, 4 juillet 2014).

Il s'agit donc de minimiser le risque en prenant les meilleures décisions ; d'être en pleine conscience de soi pour prendre complètement la responsabilité de soi. Enfin, la mesure du risque passe donc parfois par une rationalisation de ce risque c'est-à-dire par l'emploi des meilleurs moyens, techniques et stratagème afin d'éviter ce risque. En effet, les différentes réflexions exposées plus haut font preuve des différentes tactiques qui permettent aux voyageuses d'éviter le risque.

3.2.2. Le risque et les émotions

La rationalisation n'est toutefois pas la seule variante à la mesure du risque et à son évitement. En effet, la responsabilité et la pleine conscience de soi dont il a été question sont aussi essentielles pour évaluer une situation en voyage et y réagir selon les femmes rencontrées. En fait, les émotions prennent une place importante à ce propos : les voyageuses disent souvent avoir repris contact avec leur instinct, qu'elles se fient à ce qu'elles ressentent pour évaluer une situation, pour mesurer le risque. Ainsi, le risque est raconté et évalué en fonction du senti. Les émotions pour raconter le risque sont rassemblées sous un champ lexical. Il se compose de deux principaux embranchements : un d'eux se développe autour du mot « peur », et l'autre autour de « l'instinct ».

Figure 3.2 Champ lexical de l'évaluation du risque en fonction des émotions



Par ailleurs, il semblerait que ce champ lexical ponctue les récits. Par exemple, la situation suivante est jugée selon les émotions vécues par Becky ; ce qui est ressenti détermine alors le niveau de risque attribué à la situation :

« I really wanted to go to Turkey, to the Turkish Riviera. And all the flights were like 6, 7 hundred euros, but I found one for 300 euros so I jumped at it, however, it arrived in

Turkey at 3 am. I didn't even look at this when I was booking it, so I got there and the airport was about to close and there was all of these taxi ranks ok... And it was all men taxi drivers and they were SO dodgy ; I was **scared** to jump into a taxi with a man alone at that time of the night because they **did not seem safe**. And just judging this by instinct ; what you **feel** when you see something, what you feel cause you have to go by that. And I was very **scared** and so I sat around for about an hour just walking around, and I'm like oh my god, what am I gonna do ? And then I thought ok, I'll stay in the airport until the morning, until the sun comes out and then I can catch the train, but they close the airport. So I went and spoke to this woman and then she spoke to a taxi driver, this didn't make any difference at all to this situation. We agreed on a price that was like 5 times what I really needed to give them, but I was **scared** so I would have paid anything to get somewhere safe. And then this taxi driver was driving about 120 km/h, all the windows down and I was nearly blowing out the window ; it was one of the **scariest** moments of my life and then, he came to all these alleyways and that's when I thought : it's over, **I'm dead**. If you know what it's like to **experience death**, that was the feeling I would have felt if I knew I was **dying**. I was **terrified**. I'll never forget that and he just kept going into all of those alleyways and I didn't know why he didn't speak any English, I didn't speak any Turkish... What was I meant to say and then, you know maybe ten minutes later we actually ended up at my hotel so I was like OH! [...] Relief, I'm gonna be alive ! but that was one of the **scariest** situations I've been in » (Becky, Berlin, 4 avril 2014).

Notons également dans ce récit le lexique utilisé pour décrire la peur ressentie qui tourne autour du thème de la mort ; le danger envisagé est alors très grand. Le risque peut aussi être associé à une série d'expression qui évoquent plutôt un inconfort : « India, I don't know if it was safe, [...] but I felt probably **uncomfortable** walking around the slums in India and all the backstreets there and in Morocco when you first get there and you're in the middle of the market it's a bit **intense** » (Annie, Berlin, 1er avril 2014). L'incertitude de cette situation et l'inconfort ressentis démontrent d'une anxiété qui s'installe chez les voyageuses lorsqu'elle raconte une situation inconfortable ou risquée :

« I got into Liverpool at like 10 pm. off the bus and then I turned around cause my GPS wasn't working properly and ended up wandering for like 45 minutes and, nothing bad happened but you know when you're just like **tense**... Cause I had my backpack on me which even though it's small marks you as a target right away and it's a Thursday night or something so the only people on the street were random groups of 1 or 2 guys of various ages just wandering around like physically wasted, in no state so that was kind of **tense**, [...] that was **nerve-racking** » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Les voyageuses peuvent donc ressentir du stress, de la nervosité sans nécessairement identifier clairement et directement un danger. Aussi, le fait de ne pas se fondre dans

la masse, d'être facilement repérable et identifiée comme une touriste peut aussi être qualifié de risqué. Elle décrit cette situation comme suit :

« [...] in Mexico... I was wearing shorts, I got really comfortable in this town ; Mexican women don't wear shorts. I really was standing out. I was at a corner store with an entrance and an exit so you could really bypass the store and you have to order shampoo there over the counter, it's weird, so I was bent over looking at the shampoos and this guy came in and like I didn't see him coming from behind me but kind of graced the back of my neck with his hand... it happened really quickly, but it felt like an eternity when he touched me there. He just grabbed my neckless and pulled it cause it's gold and I don't even think it was real gold but I just snapped the neckless and turned around and gave him this **dead** look and then he freaked out and he ran and I didn't actually lose it, but in the inside I was absolutely **losing my shit** for two hours afterwards like my whole body was **shaking**, I was **nervous**, everywhere I was walking » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014).

Ici, la voyageuse associe ce qui lui est arrivé au fait de ne pas pouvoir se fondre dans la masse des Mexicains qui l'entoure. De plus, vivre une situation dangereuse a augmenté sa nervosité pendant un certain temps. La voyageuse se décrit comme étant plus alerte face à son environnement. La possibilité du danger et son incertitude reliée à la situation vécue augmentent les risques potentiels qu'elle perçoit. De plus, le fait d'être seule la plupart du temps accentue sa peur :

« I got to Bali and I went to the hills and went outside the town. I got a villa for like 12\$ a night totally **alone**, in the fields ; I don't even know where the guy who owns the villa was and I was so happy to be alone and then I got totally **sick** that night and I thought I was gonna **die**. Of course, I don't know if my body totally relaxed and that's why it happened or I ate a really healthy like black rice meal that night at an organic place, maybe I wasn't used to healthy food anymore, I don't know, but I was **tingling** my whole body and I got totally sick and it was very **terrifying** because you don't wanna die alone » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014).

Ellen a déjà été malade à plusieurs reprises durant son voyage, mais elle se trouvait en compagnie d'autres voyageuses et voyageurs qui pouvaient l'aider. La solitude dans ce cas lui a fait très peur. Le récit de Debbie fait preuve d'une tension et d'une peur indéniable lors d'un séjour à San José au Costa Rica :

[...] je t'ai raconté un peu comment c'était dans le village, beaucoup de vol, beaucoup de trucs comme ça : on s'est retrouvé avec cette Canadienne qui s'est fait tout volé pendant la nuit, avec les flics qui font pas de rapports ou quoi que ce soit et il y a une nuit où :

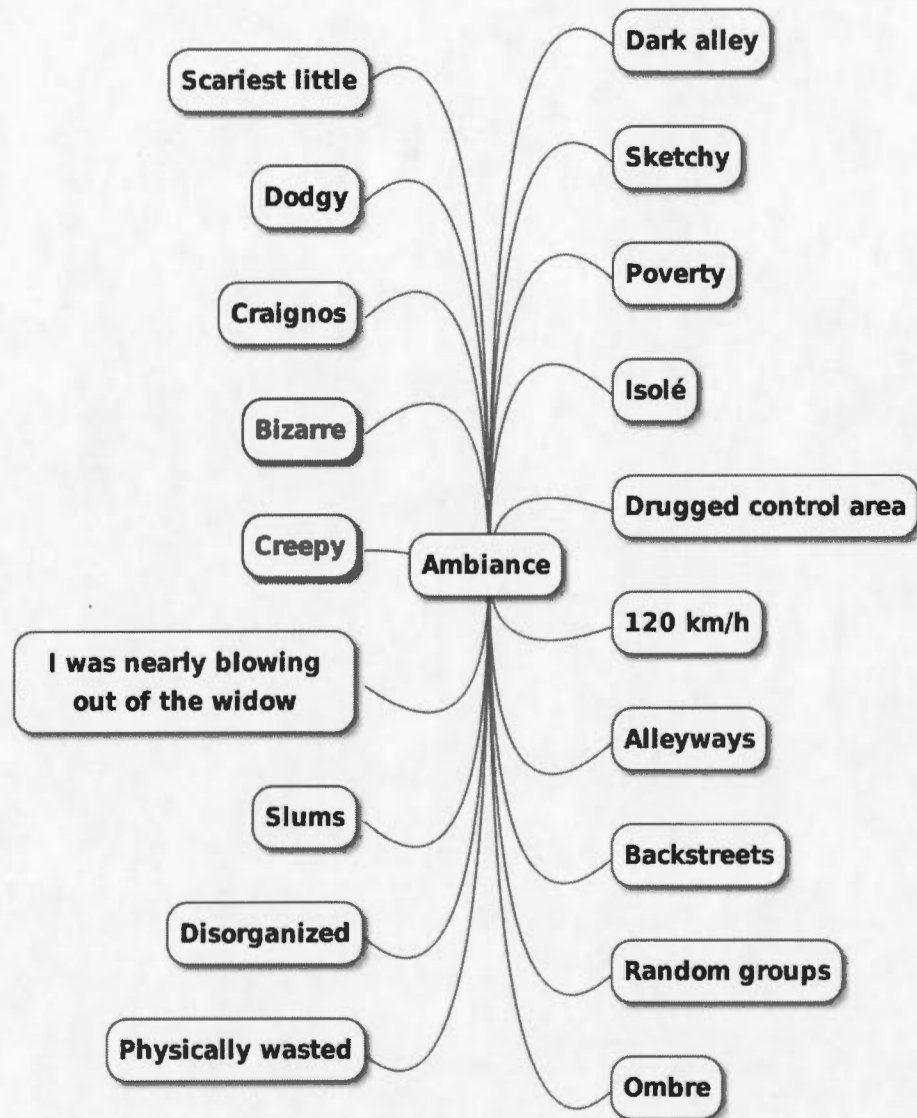
Debbie ! Et là je vois une ombre à la fenêtre avec un couteau en train de découper le moustiquaire, etc., et putain, mais qu'est-ce qui se passe et on était que les deux et on se dit c'est bon, faut qu'on se réveille et tout ça... on a démonté les ventilateurs, on s'est fait des bâtons avec pour se défendre ! on est sorti, on était dos à dos comme ça... il était 4 heures du matin, on a attendu que la lumière du jour vienne et on est remonté... complètement **pourri** et **traumatisé** quoi ! Le réveil quoi avec une espèce d'ombre ! Gros gros stress quoi et euh du coup, j'étais contente de partir parce que j'en pouvais plus de ne **pas pouvoir dormir** sur mes deux oreilles (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

Les extraits présentés partagent tous le fait que l'intuition des femmes est à la base de l'évaluation d'une situation pour déterminer son niveau de risque. Pouvoir se fier à son instinct et à ce que l'on ressent est alors important comme Clare le montre dans cet extrait :

« [...] to value just trusting your **instinct** as a person cause you have to make so many snap **judgment** about a person right away, and not to say that they're always right but just that you **inner instinct** is usually ok or on point enough to trust... Yeah, if a guy he's really **sketchy** and you just have that **feeling** it's good to know that you can trust that **feeling** or if you think that you can trust someone and then they prove to be trustworthy than it's good to know that the people you think you can trust, you can [...] trust those people who you literally have no logical reason to trust, you can just **feel** it and the fact that you can trust that **feeling** means a lot » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Dans le même ordre d'idées, Debbie conseille aux voyageuses « [...] de faire confiance à ton **intuition** [pour juger d'une situation] » (Debbie, Budapest, 1er mai 2014). Finalement, les propos sur le risque sont aussi structurés de manière à décrire une ambiance ou un endroit. C'est alors qu'un autre champ lexical fait surface, centré sur la description de l'endroit ou de la situation de manière à transmettre une image de ce qui était vécu :

Figure 3.3 Champ lexical de l'ambiance en situation de risque



Ce champ lexical vise donc à décrire une situation, à imaginer ce qui était vécu et ressenti. L'histoire racontée était alors animée et il était plus facile de se représenter les scènes présentées par les interviewées. Par exemple, Debbie raconte que :

Y'a eu aussi une fois à Milan où je cherchais à dormir quelque part et j'avais pas prévu non plus, il était **tard**, chose que normalement je fais pas ou que j'essaie de faire attention donc je me suis retrouvée dans une pizzeria et je me suis retrouvée avec ce type là qui voulait "m'aider"... Et qui m'a amené dans un hôtel 3 étoiles en fait et puis là, il me dit qu'il a un pote pour rester gratuitement machin... Il me dit, oh y'a pas de souci, je paye la chambre, mais on dort ensemble quoi enfin... Et du coup, c'est devenu très très...

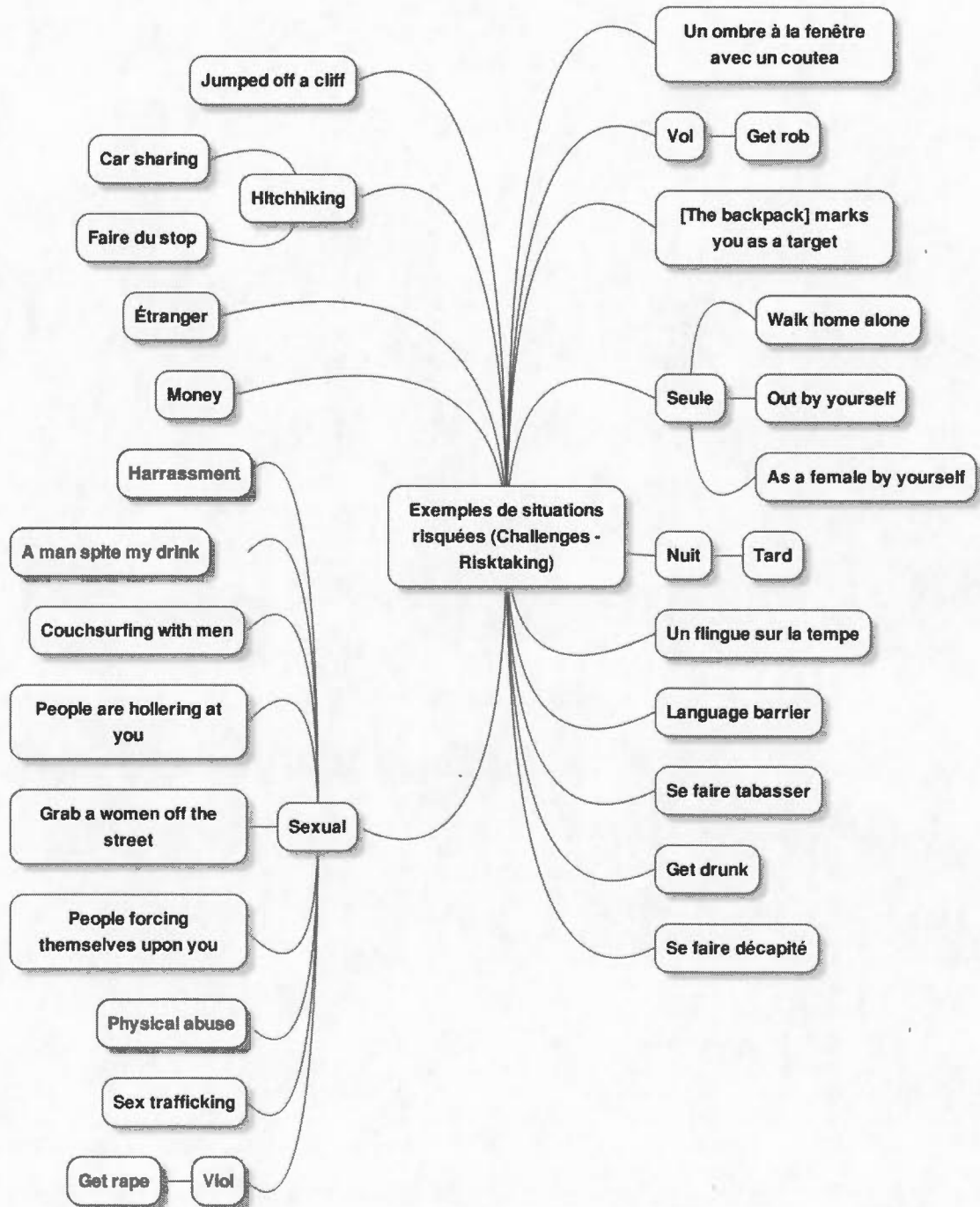
c'est devenu un peu **craignos** parce qu'on était dans un endroit qui était un peu **isolé** et il était vraiment... il poussait vraiment... et son pote réceptionniste qui était un peu là pour faire le tempo enfin tu vois pour dire WO on s'détend... Et pis, au final j'ai dit non c'est mort quoi dégage (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

Les discours sur le risque présentés précédemment font donc ressortir trois principaux champs lexicaux ; un décrivant la rationalisation du risque, un montrant les émotions de la voyageuse en situation de risque et l'autre représentant l'ambiance du moment. Or, non seulement les récits parlent d'émotions et de peur dans différentes situations, ils racontent aussi un danger particulier. En fait, les jeunes femmes voyageant seules semblent toutes faire face ou imaginer un risque commun, un risque genré, un risque existant et qu'elles expliquent par le fait qu'elles sont des femmes.

3.2.3. Le risque pour les femmes

Plusieurs situations dites risquées sont associées au fait d'être femme chez les interviewées. Pour constituer le prochain champ lexical, j'ai procédé de la même manière que pour les précédents. Ainsi, dans le discours des femmes backpackers, certaines expressions et certains mots sont ressortis pour donner des exemples de situations de risque. Or, il s'avère que ces situations font principalement référence à un risque féminin : celui du harcèlement sexuel ou du viol.

Figure 3.4 Champ lexical des situations risqués



Une dimension semble particulièrement importante puisqu'elle identifie un risque que les voyageuses qualifient de féminin, c'est-à-dire un risque auquel particulièrement les femmes doivent faire face de près ou de loin, qu'elles l'imaginent ou qu'elles le vivent réellement. Effectivement, il y a bel et bien un danger associé au fait d'être une femme :

« [...] the risky things in travelling in my opinion are travelling into places as a **female alone** at night like on a plane say for exemple landing at 3 am... Some things like that I find that risky ; I've always been uncomfortable. And another thing is **couchsurfing with men alone**... I find that to be a little bit risky and a little bit dodgy [...]. I feel much more comfortable doing couchsurfing with women. I think a lot of men go on those sites just so they can meet women to sleep with » (Becky, Berlin, 4 avril 2014).

Becky continue en décrivant ce danger : « [...] going to dangerous countries, I think it's a little bit more dangerous for women just because, I don't know **sex trafficking** and stuff like that... Some people might think that women are a little bit more **vulnerable** than men... And maybe they can get **rape** [...] » (Becky, Berlin, 4 avril 2014). La femme voyageuse est donc soucieuse de situations qui la mettent dans une position de vulnérabilité en tant que femme. Le harcèlement sexuel qui peut être expérimenté à différents degrés est donc envisagé comme un danger propre à l'expérience des femmes. Effectivement, Annie et Clare racontent des situations de harcèlement et d'abus sexuel auxquelles elles ont dû faire face : « A wonderful **Australian man spite my drink** in Thailand and so it lead to a rather interesting hazy memory night... I'm pretty sure of what went on... » (Annie, Berlin, 1er avril 2014). Sans vouloir en dire davantage, Annie laisse entendre qu'elle s'est fait droguer et violer. Le genre dans la mesure du risque et l'identification du risque ressort comme une variable significative. Quant à Clare, elle raconte l'insistance physique de certains hommes dans les bars :

« [...] when I was in Krakow, I didn't feel fully unsafe but it was this little instant of **sexual harassment** I've experienced in a while where I was in this bar and it was probably like this much space, but it was packed with people and it was just this old bar and beer was cheap and there was a bunch of us from the hostel there. And I go to the

bathroom and as coming back, there this group of guys so I just waited, pushed my way through and done that whole thing where you have to like try to navigate through the crowd back to my friends who were on the other side of the bar. And there's this group of guys and I don't know if they were Polish guy so I would guess like Mediterranean of some sort but still didn't speak English and there was kind of a gap in the group, between them, so I kind of did the like I'm sorry smile and just try to go through. But I guess I've made eye contact with one of them [...] and as I was walking by, **he grabbed me by the hips** and like pull me back towards him and then like your fighting instinct kicks in so fast and my friends were like 10 feet away so it wasn't... so he grabs me by the hips and I just like kept walking like I was just whatever and walked away and then he grabbed my purse strap as well and pulled me back again... And then again, it took like no effort to break away » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

À la suite de ce moment plutôt intense, Clare est davantage dégoûtée que nerveuse. Dégoûtée de l'agir des hommes envers les femmes, dégoûtée d'être perçue comme un objet. Elle poursuit par ailleurs sa réflexion sur la difficulté d'évaluer ce type de situations en voyage, notamment en raison des différences culturelles quant aux rapports de genre :

« There are just little thing as **female**... And the thing is, we have to do this shit at home too... Like you have to be this **careful** at home as well, the only difference is that you're not always sure cause of the culture differences or the language barrier and how those will affect it [...] I guess the language barrier cause like they can talk about you right here and I would have no idea you know, like I would have no clue ! Or just like little cultural things like difference between a guy like **flirting** with you or being **creepy**, it's harder to read cause you don't know what their norms are » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Aussi, il semble que ce type de situation soit chose fréquente en voyage. Une autre interviewée, Debbie, raconte un moment à Liège en Belgique et un autre à Manzanillo au Costa Rica :

Liège c'est un peu craignos comme endroit et du coup je me suis arrêté dans un bar et y'avait ce **mec bizarre** qui a vraiment **insisté lourdement pour m'emmener chez lui**, etc. quelqu'un est venu en mode à ma rescousse : oui je peux t'amener dans un bar qui est ouvert 24 h sur 24 parce qu'y'avait pas vraiment d'auberge en fait (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

Puis, au Costa Rica :

[...] je me suis retrouvé dans le bus et forcément Manzanillo c'était le dernier stop et je me suis retrouvé toute seule pour deux stations avec le chauffeur de bus qui essayait de

savoir est-ce que j'étais mariée, qui **voulait qu'on s'arrête dans la jungle pour boire une bière**, etc. Non, laisse-moi tranquille ! (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

Or donc, que ce soit avec des hommes d'origine locale ou des voyageurs, la femme voyageuse peut facilement se retrouver dans des situations dangereuses avec des hommes :

« [...] even other travellers knocked on my secluded bungalow in the middle of the night **completely naked and drunk like thinking that they're hitting on me** and like this is a nice option you know like men don't see the women point of view... so like yeah money and sometimes with **dudes just being retarded** and very rarely is it actually a danger, but yeah... for a women, this is always really scary » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014).

Du coup, certaines voyageuses viennent à préciser ce qu'elles entendent être un risque spécifique aux femmes :

[...] je pense qu'un homme a aussi vachement de risques ; il a même souvent autant de risque qu'on a de se faire voler ses affaires, de se faire tabasser la tronche. Mais il y a un truc en particulier qui est un risque très féminin et ça on le sait toute et c'est le **viol** quoi. Fac je pense que ça, c'est vraiment un truc... si je dois penser un risque en particulier à voyager toute seule qui me vient à l'esprit c'est ça. Parce qu'aussi y'a eu pas mal d'histoire, etc. Ben par exemple, **faire du stop**, clairement en tant que nana, le risque est vachement plus élevé de ce point de vue là (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

Dans le même ordre d'idées, Ellen explique que :

« I think that the challenges that you face are really different between men and women [...]. Women travelling around the world especially alone are constantly **harassed**, like we're constantly **public property**, people are **hollering** at you on the streets all the time [...]. Women are much less likely to get rob or at least a good amount less likely to get rob, people aren't gonna start fighting with them, but if a man is gonna **grab a woman off the street** in the middle of the night, it's gonna be really really bad » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014).

Mais plus encore : « [...] there's always that fear with women when you are travelling alone of **physical abuse** well not abuse but **people forcing themselves upon you** or... whatever because I mean scientifically, men are just naturally stronger and more able to appeal women » (Florence, Mostar, 4 juillet 2014). Or, les risques du harcèlement sexuel et de ses déclinaisons auxquels font face les femmes ne semblent pas être

propres au voyage, mais plutôt faire partie d'une configuration culturelle des rapports de genres où la femme fait face à ce type de risque. En effet, il s'agit d'un risque verbalisé également par l'entourage avant le départ de la voyageuse :

« I suppose most people are just worried about you travelling as a female by yourself in countries that they don't know so much about... So maybe a lot of people know Croatia, but Eastern Europe is not really a huge destination that people travel to and so particularly...well the perception of most of people back home is kind of like Oh so you're staying in hostel ? **Sharing room with guys ?** » (Florence, Mostar, 4 juillet 2014).

Et « [...] du coup, j'ai tout entendu : mais tu vas te faire **violer** machin » (Debbie, Budapest, 1er mai 2014). L'analyse des champs lexicaux permet alors de voir l'acception que donnent les femmes interviewées au terme « risque ». Le risque en voyage est alors rationalisé, minimisé ou évité ; il est aussi évalué en fonction des émotions ressenties et de l'ambiance du moment. Ainsi, le principal risque identifié par les femmes en est un spécifiquement lié au genre : le harcèlement sexuel.

Finalement, comme la thématique du risque n'est pas incluse dans les récits par les femmes sans être interrogées directement sur le sujet, il est possible de penser que le rôle central de leur récit est plutôt de s'identifier à la sous-culture du backpacking. Le chapitre qui suit présente donc une analyse des récits. Il sera question, tout en intégrant des éléments de l'analyse thématique, de la construction des récits et de leur trame narrative. S'attarder de la sorte à la construction des récits et à leurs trames narratives permettra, entre autres, de montrer comment les femmes donnent une cohérence à leurs récits.

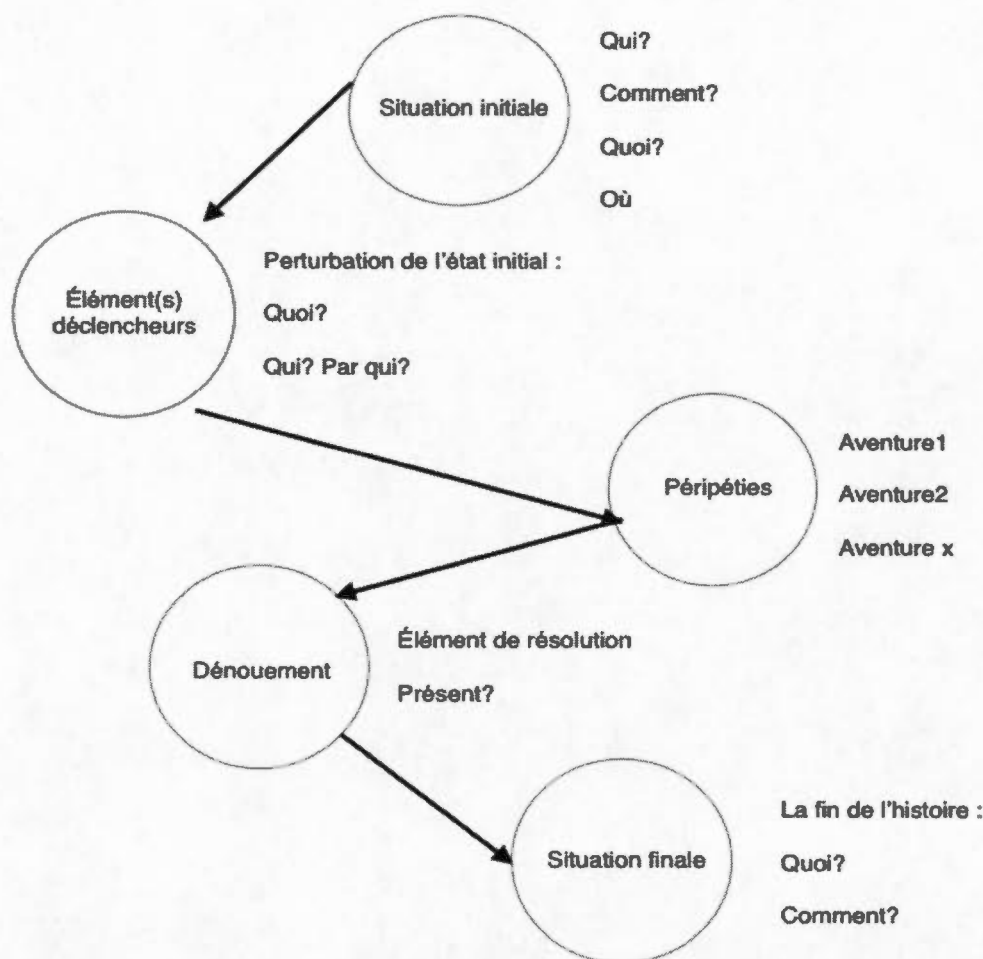
CHAPITRE IV

ANALYSE DES RÉCITS

La seconde analyse présentée dans ce chapitre se base principalement sur les récits des femmes interviewées qui sont complétés à l'aide des observations participantes et de discussions informelles. Il s'agit de récits de vie recueillis lors du terrain ; ce type d'entretien demande à l'interviewée de se remémorer un aspect de sa vie et d'en raconter son expérience propre. Le dispositif est simple, sans être fondé sur une forme de questions/réponses, une grille d'entretien invite le narrateur à faire le récit de la totalité ou d'une partie de sa vie. Comme mentionné dans le chapitre II, quelques entrevues sont construites à partir de 5 photos que les interviewées devaient choisir et présenter à leur guise. Je présentais aussi, dans les premières entrevues, une carte géographique aux voyageuses pour les aider à me parler de leur expérience. Par contre, dans les deux cas, les entrevues étaient souvent moins fluides, interrompues par une photo ou par le désir de tracer son parcours sur la carte. C'est donc pourquoi j'ai rapidement abandonné ces méthodes pour me fier davantage à mon guide d'entretien. D'ailleurs, « [...] l'intérêt sociologique du récit de vie réside en effet dans cet ancrage subjectif : il s'agit de saisir les logiques d'action selon le sens même que l'acteur confère à sa trajectoire » (Pruvost, 2011 : 38). La méthode du récit de vie permet alors de situer le narrateur à travers ledit phénomène social dans un enchaînement de causes et d'effets.

L'analyse de ce chapitre repose alors sur un schéma narratif qui divise les récits en différentes étapes et donne une certaine chronologie à ces derniers. Il permet également de repérer rapidement les éléments auxquels les femmes accordent le plus d'importance dans leur trajectoire. Le schéma utilisé pour l'analyse est le suivant :

Figure 4.1. Schéma narratif



Le schéma narratif débute avec la situation initiale dans laquelle sont présentés les personnages, le contexte général et l'endroit. Il est alors question des voyageuses, de leur histoire familiale et sociale, de leur pays d'origine et de leur vie quotidienne avant de partir en voyage. En ce qui concerne l'élément déclencheur, il est ce qui vient perturber la situation initiale et inclut souvent une description de la perturbation : les personnes qu'elle concerne, l'ambiance qu'elle installe, les événements qui causent la perturbation. Dans le cas du voyage, les femmes peuvent donc parler des événements qui les ont menées à décider de partir en voyage. Les péripiéties sont des actions, des aventures vécues par les personnages et le

dénouement est le résultat de ces péripéties. En ce sens, le récit des voyageuses était parsemé d'anecdotes et d'histoires qui racontent des moments marquants de leur voyage. Enfin, la situation finale décrit comment tout ce qui est raconté dans le récit a transformé ou non la vie des personnages de même que les plans et les souhaits pour le futur.

L'analyse des récits de vie des voyageuses a fait ressortir trois thèmes centraux : la place centrale du moment déclencheur ou les causes du départ, la question du cosmopolitisme et la tension entre risque et aventure. L'organisation des discours des voyageuses selon le schéma narratif décrit précédemment a permis de faire ressortir l'élément déclencheur des récits des voyageuses, c'est-à-dire la cause que les femmes backpackers attribuent à leur départ en voyage. Ce premier point de l'analyse présente alors la base de la construction des récits des femmes ; il montre comment les récits sont construits, à partir de quel(s) événements. De plus, il répond à une de sous-question de recherche à savoir : pourquoi les femmes décident-elles de partir ? En analysant les récits de la sorte, la femme détient alors toute son agentivité puisqu'elle détient les raisons de son départ. Chacune donne une signification et une causalité différentes à son départ contrairement aux analyses du voyage qui se centrent sur le rite de passage. En effet, ces dernières présentent le voyage comme un passage et attribuent donc à ce dernier une signification et une causalité précises qui ne sont pas nécessairement identifiées par la voyageuse.

Quoi qu'il en soit, une différence est notable dans les narrations entre les voyageuses interviewées qui voyagent depuis trois ans et plus et celles qui voyagent depuis moins de trois mois. Les femmes voyageant depuis plusieurs années racontent, avec des variantes, une rupture dans leur vie, un point tournant et souvent très émotif alors que

les femmes qui voyagent quelques mois inscrivent leur voyage dans le continuum de leur vie.

Cependant, la différence entre ces deux groupes de femmes dans les narrations perd de sa signification quand le thème du cosmopolitisme dans les récits est analysé. En effet, toutes les femmes bâtissent leur récit sur la trame de leur aptitude cosmopolite de telle sorte qu'elles donnent l'impression que leur voyage n'aurait pu être possible sans cette qualité. Finalement, sans que les récits soient tous construits de la même manière, elles mettent toutes de l'avant un discours qui met en tension le risque et l'aventure.

4.1. Les éléments déclencheurs

Chaque voyageuse construit son récit à partir d'un élément déclencheur, à partir d'un moment particulier qui les a poussées vers le backpacking. Or, chez les femmes backpackers de plusieurs années, cet élément est construit comme une occasion, mais surtout comme un moment très émotif : Ellen parle de l'année de la folie alors que Debbie raconte son « pétage de plomb ». Quant aux autres, l'élément déclencheur semble être d'abord et avant tout une circonstance opportune qu'elles saisissent, une pause qu'elles prennent entre deux moments de leur vie. Certes, cette distinction ne signifie pas nécessairement que les femmes font une expérience différente du voyage, mais plutôt qu'elle ne lui donne pas la même signification en l'insérant différemment dans leur récit de vie.

4.1.1. Les femmes backpackers de plusieurs années

Pour Annie, 23 ans, il semble que le premier élément déclencheur de son périple soit d'abord une occasion. En effet, elle s'est fait offrir un billet d'avion « tour du

monde » à l'âge de 18 ans avec lequel elle est partie de l'Angleterre vers l'Inde. Par contre, ce type de billet d'avion l'éloignait en certains points de la sous-culture du backpacking :

« It's an around the world flight ticket, It was with British Airlines and I've got giving it so it's quite lucky [...] I was on a time scale as well so like you had to go to certain airport within a certain time cause if I missed my flight from India to Vietnam I couldn't connect the rest of my flights either. So yeah, I had to get each one and it was my first time travelling as well... I didn't explore as much as I do now. It was a lot more of in a mindset of go here, go there and then I realize that I didn't like that way ! So I did it completely differently to this trip... » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

Elle explique donc son mode de vie d'aujourd'hui par son expérience passée. Elle n'aimait pas être restreinte dans ses déplacements et dans ses choix, elle aime mieux, et de loin, la liberté qu'elle a à l'extérieur de l'institutionnalisation du voyage. C'est peut-être alors précisément parce que ce voyage l'empêchait de s'identifier complètement à la sous-culture du backpacking qu'elle ne le raconte que très tard dans l'entrevue. En fait, ce n'est que lorsque je lui présente la carte du monde qu'elle explique ce début de voyage. Effectivement, elle commence plutôt son entrevue en présentant ce qu'elle considère être la raison pour laquelle elle est toujours sur la route : « Budapest. I think, even though I tossed a coin, I wanted to stay there [...] That's where I first started working and it's the reason why I'm probably still out here cause I got a job working in that country and then, it's all been downhill from there.... » (Annie, Berlin, 1er avril 2014). Cette anecdote est la toute première qu'elle raconte en montrant une photo d'elle et d'un ami à Budapest. Des cinq années d'expérience, elle attribue son mode de vie à cette histoire qui fait intervenir le hasard dans son choix de rester et de poursuivre ses voyages. Par contre, elle raconte aussi lors d'une discussion informelle qu'elle avait en fait rencontré quelqu'un à Budapest et qu'elle souhaitait poursuivre cette relation. Une fois que son copain a rompu, elle est repartie ailleurs. Lors de l'entrevue, elle préfère cependant bâtir son récit sur le hasard que sur ses amours pour expliquer son séjour prolongé à Budapest. C'est

effectivement ce qu'elle fait en expliquant qu'elle a pris sa décision de continuer à voyager en faisant un « pile ou face ».

Plus tard, Annie raconte aussi un autre élément déclencheur. Encore une fois, ce récit est appuyé par une des 5 photos qu'elle a choisies pour l'entrevue :

Figure 4.2 Photo de Annie en Croatie



« [...] that's Croatia. All right this is the whole reason I went travelling cause I saw a picture of this place so that's sort of to blame for why I'm here » (Annie, Berlin, 1er avril 2014). Tout au long de l'entrevue, Annie continue de mettre en scène des moments qui expliquent pourquoi elle voyage. Que ce soit des paysages, des rencontres, des circonstances, les raisons de

poursuivre son voyage sont présentées comme un enchaînement plus ou moins chronologique de moments importants qui la rendent fière et heureuse de voyager. Par exemple, elle raconte son séjour en Thaïlande :

Figure 4.3 Photo de Annie en Thaïlande



« [...] these are the picture of Chimay which is up in the jungle in Thailand. And it was beautiful up there, it really was and was so peaceful and strange in a way... Everything up there it was a completely different way like there were the temples that you went to visit and all the animals and stuff like that » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

Elle présente également quelques moments qui l'ont rendue très heureuse de voyager et qui expliquent pourquoi elle continue à le faire :

« Croatia in the national with the picture, I think Hungary I got the same [feeling]. I think that it's just the ultimate in like just happiness... Just you've achieved what you wanted to achieve and you got something, you've seen something great... you've gotten there and seen something... So I think yeah, they are the main places and whenever I get to a place I like to find the highest point and go up to wherever the highest point is and just look at it... I've done that in England as well. And yeah there's places like in Budapest, in the national park and you just look down across the place and you're just..... quite happy. So yeah, that's what I like, I like being able to find a massive mountain and looking across places or once you hiked to the top and you just get a beautiful view... So they're the moments... » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

Debbie, pour sa part, construit son récit à partir d'un moment particulier dans sa vie ; la fin de sa licence à l'université :

[...] quand j'ai fini ma licence, j'ai eu un gros euh... bon pétage de plomb. J'en pouvais plus de la fac, j'en pouvais plus de pas bouger enfin j'ai vraiment eu un espèce de gros truc émotionnel et je me suis dit c'est bon là putain faut que je me casse... Et j'avais jamais vraiment voyagé avant donc en fait je me suis sentie avec un gros besoin d'adrénaline, de quelque chose de... d'un changement assez radical et donc du coup ben plus ou moins en l'espace d'un mois, je me suis débarrassée de mon appart, de mes choses, d'un maximum de matériel pour me sentir plus légère en fait... Et puis, vu que je n'avais pas un rond forcément parce que je venais de sortir de ma licence et je n'avais pas forcément beaucoup eu le temps de m'en mettre de côté et ben j'ai cherché du boulot. [...] et donc je me suis retrouvée dans ce bar de malade. Et le truc qui était marrant c'est que j'avais une amie de longue date enfin pas si longue que ça, mais avec qui je m'entendais très bien et qui venais juste de trouver un appartement juste à côté du bar c'est-à-dire que la cour principale du bâtiment c'était la cour du bar donc elle m'a dit bon ok si tu veux mettre de l'argent de côté pour ton voyage, prend pas d'appartement, viens vivre sur mon canapé quoi. Et donc du coup pendant plusieurs mois, pendant 8 mois, je crois, on a fait comme ça [...]. Après j'ai acheté mon sac à dos j'ai pris un passe interail et avec plus ou moins une idée de mon trajet pour être assez logique tu vois... Et donc je suis partie en faisant que du *couchsurfing* au début (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

Ce début de récit raconte l'inconfort que Debbie ressentait dans sa vie, avant de partir. Elle explique un besoin pesant et pressant de se départir de ses attaches matérielles pour partir en voyage. Elle raconte donc le déroulement des événements qui lui ont permis de partir. D'ailleurs, les mots qu'elle choisit font ressentir les mêmes fourmis qu'elle avait dans les jambes, son empressement de partir : « pétage de plomb », « besoin d'adrénaline », « changement assez radical », « débarrassé d'un

maximum de matériel » et ainsi de suite. Aussi, tout au long de son récit elle évoque cet inconfort dans la société française. En fait, elle décrit plus en détail ce qui la dérange dans cette société :

C'est la routine beaucoup, le matérialisme beaucoup, surtout, et le problème de ça c'est qu'on y est tous très très confronté. Et moi-même en me posant pendant trop longtemps quelque part ben justement cette routine t'essaie de la bouffer ou d'aller à l'encontre en te donnant une espèce de satisfaction matérialiste ; c'est là que le matérialisme entre en jeux et que c'est pour ça que dans cet espèce de mode de vie stagnant et ben t'en arrives en fait à devenir matérialiste parce que tu t'accroches à ce que tu as autour et c'est ça en fait qui ne me convient pas... J'aime pas le... l'absurdité des rigueurs en fait, de certaines politesses, de certaines... enfin je sais pas comment... par exemple, ben je t'ai dit que mes parents étaient famille d'accueil, je t'ai raconté... Et je sais pas pourquoi j'ai toujours cet exemple qui me vient à l'esprit, mais un des gamins qui voulait manger son yaourt avec le dos de sa fourchette tu vois et y'a eu une dispute monumentale à table parce qu'il fallait absolument qu'il mange ça avec une cuillère. Et tu dis 'mais on s'en fou tant qu'il... tant que ça marche quoi'. Et j'ai l'impression que cette société qui est justement basée sur la routine et sur des... elle est aussi basée sur vachement de règles aussi, sur des choses vachement rigoureuses qu'on ne remet pas du tout en question [...]. Pis en fait, qui mettent de barrière à tout pour aucune raison valable en plus... et c'est ça qui me dérange le plus (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

C'est donc la routine, le matérialisme, les règles de vie et certaines normes sociales qui lui déplaisent le plus de la société française. Même un an plus tard, en répondant à mon courriel de relance¹², elle insiste sur ce qu'elle ressentait avant de partir : « Je terminais juste ma licence à l'université l'année où je décidai de partir. Aucune perspective d'avenir, surtout professionnelle, ne m'enthousiasmait un tant soit peu, et je me sentais étouffé sous les attentes de la société et le besoin de reconnaissance » (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

Alors qu'Annie raconte plusieurs moments ou plutôt un enchaînement d'événements qui expliquent qu'elle voyage toujours et que Debbie raconte l'état d'esprit qui l'a poussé à partir en voyage, Ellen parle quant à elle de son parcours davantage comme allant de soi ; plus ou moins capable d'identifier un moment déclencheur précis :

¹² Voir le chapitre II pour plus d'information ou l'Annexe D.

« I don't think I had a clic moment. Maybe in much much much earlier life [...] I've just always been a traveller and trying to get away [...] so I kind of always knew it would happen and I was just kind of looking for my adventure since I finished school like deciding where to go and what skills I wanted to pick up along the way » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014).

Bien qu'Ellen dise ne pas avoir eu de moment clé au tournant de sa vie qui l'aurait encouragé à partir, son récit débute tout de même une fois qu'elle a terminé l'université tout comme Debbie :

« I was at university. And I did do some semester abroad like I did go to Berlin for a semester and travel a bit and I went in the west to see my family and didn't book a ticket home and went away for a month and a half and things like that, but my life was always very structured around school so there was always a set time I had to be home by so when I finished uni it was like, I am free ! » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014).

Par ailleurs, lorsque Ellen parle de son premier départ après l'université, elle en parle avec ferveur et émotion ; elle dit de cette année que c'est « l'année de la folie ». Sa narration est alors basée parfois sur des décisions impulsives qui exploitent en fait la liberté qu'elle avait enfin :

« I went to Mexico, to travel, 2010 so I was 23 exactly ; l'ano del paso that's what they call it in Italy: year of the crazy and it was the craziest year of my life [...] I think I was just so happy to be free and that's particularly why it was crazy, but I broke up with my boyfriend of eight years, not really to travel it just became really obvious we were going different ways, we broke up and then I was working working working and a couple months it was time to go to Mexico so I like moved back into my dad's house, brought all my stuff dropped it off and I was like Hey dad, I'm moving to Mexico ! How long ? I don't know ! Um, so I went and I just totally winged it, I didn't mean to stay in Mexico, I just wanted to speak Spanish. There were couple of other plans but it ended up being Mexico and I got there and I went with a guy that I was kind of seeing like not a big deal super fun, known him for a long time and like instantly we felt like madly in love and it's like really real love it's not like... other than... it's just that we found out we don't want the same life in the end um, it's like a really real love, he's still really close to me you know, we share... but anyway, we felt like madly in love in these two weeks and then like he had to go home and I was not going home, I was gonna keep travelling and then it was like I didn't know anything about Mexico at all and I would just read about it and then I would meet a traveller Oh you have to go here, Oh you have to go this tinny town, this tinny town and I would just ride buses all over the entire country of Mexico, totally alone meeting people along the way and Mexico is a crazy place with like every village has its own completely different culture and food and everything it's just a deeply interesting place that made it really crazy but then I lived a bunch of different live there because I really took time in all of those places. I guess I was really independent, that was the first moments travelling alone so like really went to wherever I wanted. I never acted out of character anything but yeah, I just got to know so many types of people, I lived in like a small surf town which is nothing I ever saw for myself, ever, but like and I

don't like surfers so much, but watching them surf and listening to like these guys who sounds absolutely stupid a lot of the time, not all of them, but a lot of them... But how much they actually know about the ocean and the tides and how much passion they have for it and their spirituality like there's a side of surfers I never imagine before, it's a whole culture I didn't know and yeah I got deeply grained in so many different things and I had such an amazing time and totally independent and that's why it was so crazy... and I then I went home for a few months and also that was really wild and crazy and then I left again so yeah... full of emotions » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014).

C'est donc l'émotion ressentie qui constitue la trame des discours qui racontent l'élément déclencheur. Bien que la nature des émotions soit différente, dans les deux cas, le climat émotif mène à un désir intense de partir et est présenté comme étant la cause du départ. De plus, les trois voyageuses ont terminé leurs études avant de partir, quoique pour Annie ce soit moins important dans sa narration, voire pas du tout important. Outre les émotions racontées par les voyageuses, il n'y a pas de similarité dans la construction de l'élément déclencheur ; chacune raconte à sa manière les raisons de son départ. D'un côté, Annie prétend que si elle voyage toujours, c'est plus un hasard qu'une décision prise de manière réfléchie et raisonnée. De l'autre côté, Debbie raconte sa recherche d'équilibre et sa volonté de se défaire de certains aspects de la société française pour expliquer son départ en voyage. Finalement, Ellen met un accent particulier sur la liberté qu'elle acquiert en voyage et son désir de la conserver. Bien que pour Debbie et Ellen le voyage s'inscrive à un moment de pause dans leur vie, la fin de leurs études, il ne s'agit toutefois pas d'un récit de passage dans aucun cas. De fait, aucune d'entre elles n'envisage un retour prochain à une vie sans voyage. En effet, s'il s'agissait d'un récit de passage, il y aurait un retour imminent envisagé, une fin au voyage. Or, il n'en est point ; le voyage semble plutôt être leur nouveau mode de vie.

4.1.2. Les femmes backpackers de quelques mois

Les femmes backpackers voyageant pour quelques mois interprètent la construction de leur récit à partir de l'élément déclencheur de façon différente par rapport à ceux

de Annie, Debbie et Ellen. De fait, leur récit prend forme grâce à une pause dans leur vie bien que la décision de partir soit aussi présentée comme la décision logique à prendre durant cette pause. Que ce soit un espace-temps ouvert dans le parcours scolaire ou dans le travail, il s'agit à tout coup d'une occasion à saisir par les voyageuses pour partir. Ainsi l'élément déclencheur de leur récit se présente comme suit :

« I'm in education at the University of Winnipeg and so I'll go back in September. I finished by bachelor of art and I'll go back in September and finish my bachelor of education [...] It was always something that I thought I would do. I would just assume that I would travel so when I had this opportunity, this break between my degrees, I decided that I should use that time to get out » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Pour Clare, c'est donc une circonstance opportune qui se présente, une pause obligée dans son parcours scolaire. Le voyage apparaît alors comme une décision logique, normale ; elle ne s'est pas questionnée outre mesure pour décider de partir. C'était la décision à prendre. Il en va d'ailleurs de même pour Florence lorsqu'elle raconte qu'elle a toujours voulu voyager et qu'elle n'attendait que cette pause dans son travail pour partir :

« It was just something that I always wanted to do, but the timing had never been right. I was always committed to certain events that we had and so I couldn't take extra period of time off and there's been a break with that in work and I felt like it was the right time to do it ; I don't have any kids or family like I don't have any commitment or anything at home so I figured now was like the ideal time to do it before I got committed to something » (Florence, Mostar, 4 juillet 2014).

Le récit de Florence part donc de cette pause dans son travail, de cette occasion saisie. Sans devenir un mode de vie comme les femmes backpackers de plusieurs années, le voyage reste un objectif. La manière dont la décision de partir est racontée laisse croire que le voyage est quelque chose de tout à fait normal ; il était normal pour Florence et Clare de partir lorsqu'une pause dans leur trajectoire de vie s'est présentée. De la même manière, beaucoup d'autres voyageuses profitent d'une pause dans leur vie pour partir en voyage. Par exemple, à Berlin, une observation

participante a été conduite lors d'une visite guidée de la ville. Il s'agit d'un *free walking tour* ; chaque participant donne le montant qu'il souhaite au guide à la fin du tour guidé. Une Australienne rencontrée à l'auberge de jeunesse m'y avait invitée. C'est alors en marchant qu'elle me raconte comment elle est arrivée à Berlin. Tout comme Clare et Florence, elle rêvait de partir depuis longtemps et a profité de la fin de ses études pour le faire. Il pourrait alors être facile de lire ces récits comme un passage ou une transition, et ainsi d'apposer la grille de lecture du rite de passage, notamment parce que leur voyage s'insère dans une pause entre deux activités professionnelles plus ou moins longue pour partir en backpacking. Par contre, leurs récits racontent surtout une identification à une sous-culture comme il a été démontré dans l'analyse thématique du chapitre III. En effet, elles saisissent l'opportunité d'une pause de plusieurs mois entre deux activités professionnelles ou scolaires afin de partir. Du coup, elles s'associent au backpacking et ont l'occasion de s'inscrire dans cette sous-culture. C'est ce que Clare tente alors d'expliquer :

« [...] it's weird when you just assume that about yourself for so long to articulate it like... I've just always known that there was so much in the world that I wanted to see and I studied literature and history most of my life so I guess you just feel an inner connection to certain places just by learning about them for so long » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

En construisant son récit de la sorte, en plus de s'associer et de s'identifier à la sous-culture du backpacking, Clare met en évidence sa qualité cosmopolite tout comme le font les backpackers de plusieurs années.

Le récit des voyageuses ne se construit donc pas de la même manière selon qu'elles partent pour quelques années ou quelques mois. Dans le premier cas il s'agit d'un voyage qui s'inscrit dans la continuité de leur récit de vie, mais qui surtout devient leur récit de vie en quelque sorte. Alors que dans le deuxième cas, le voyage s'inscrit toujours dans la continuité du récit de vie, mais marque également une pause dans la

vie des voyageuses, une occasion bien placée et saisie par ces dernières. Or, cette compréhension du voyage comme une continuité plutôt que comme une coupure n'est possible que par l'appréhension du backpacking en termes de sous-culture. En effet, si le travail de recherche s'était porté sur le rite de passage, ce dernier aurait forcé la lecture vers une coupure, une rupture d'avec le mode de vie antérieur au voyage. Sans nier l'existence de cette séparation, le récit semble plus axé vers la continuité en s'inscrivant dans le récit de vie de sorte que la rupture avec le quotidien du milieu d'origine qui est nécessaire au rite de passage perd en importance. Ainsi, il y a une certaine richesse à entrevoir le backpacking comme une sous-culture. Dans le même ordre d'idées, certaines femmes backpackers de quelques mois parlent aussi de leur voyage comme une fuite : « [...] maybe I've always been travelling to runaway, but I have a shitty situation at home so why wouldn't I runaway ? » (Becky, Berlin, 4 avril 2014). C'est une fuite surtout de l'enchaînement successif prescrit par certaines normes de parcours scolaires, professionnels et familiaux encore dominantes dans les sociétés occidentales contemporaines¹³, à savoir finir les études, trouver un emploi, acheter une maison et avoir des enfants. Mais c'est aussi une identification à d'autres valeurs mises de l'avant dans le backpacking qui comme l'authenticité, l'indépendance, la rencontre de l'autre, la reconnaissance des pairs, l'éloignement du tourisme de masse (Loker-Murphy et Pearce, 1995 : 821-822). Bref, envisager le backpacking comme une sous-culture permet alors de lire les récits des voyageuses autrement que comme une coupure ou un moment de forte distanciation avant de réintégrer leur société d'origine.

¹³ Les femmes backpackers rencontrées proviennent toutes des sociétés occidentales contemporaines et c'est pourquoi les normes de cette dernière ressortent des entrevues. Il est toutefois important de mentionner que ces normes sont loin d'être universelles. Simplement, elles font partie du paysage des sociétés occidentales contemporaines et ne peuvent donc être mise de côté dans cette étude qui mobilise une population provenant de ces sociétés.

4.2. Un cosmopolitisme nécessaire pour être voyageuse

L'élément déclencheur de toutes les voyageuses interviewées se raconte en mobilisant une certaine prédisposition cosmopolite présente chez chacune d'entre elles. Il est à rappeler sans attendre que cet adjectif, comme au chapitre précédent, est compris au sens d'ouverture d'esprit ou de curiosité pour l'étrangeté, l'ailleurs et l'autre (Larouche, 2012 ; Thériault et Dufour, 2012) sans grande prétention conceptuelle ou de théorisation. En quelque sorte, l'introduction du cosmopolitisme dans leur narration donne une cohérence à leurs récits en justifiant et en expliquant leur désir de voyager. En fait, les voyageuses construisent leur récit en mobilisant le cosmopolitisme de façon à ce que leur narration du voyage n'ait pu exister autrement. Tout se passe comme si, sans ce désir pour l'étranger et l'ailleurs, la décision de partir en voyage n'aurait probablement pas eu lieu. Effectivement, leur curiosité cosmopolite est racontée, et parfois juxtaposé à leur décision de partir : « I like seeing different places, there's so many things in the world to see... » (Florence, Mostar, 4 juillet 2014). Chacune racontant un élément déclencheur du voyage particulier, il y a tout de même ce point de similarité dans leur récit ; la mise en scène de leur qualité cosmopolite. Sans nécessairement juxtaposer la narration de l'élément déclencheur au cosmopolitisme, les voyageuses laissent supposer que sans ce dernier, il n'y aurait pas nécessairement eu un voyage malgré l'élément déclencheur. Les femmes ne nomment pas directement le cosmopolitisme et ne définissent pas ce que c'est, mais leurs discours en font nettement preuve. En effet, à travers leurs histoires, les voyageuses construisent leur voyage comme répondant à leur curiosité cosmopolite.

Annie précise à ce sujet : « I wanted to see places and different opportunities, learn languages which I didn't want to do, I couldn't stand it and now it's all I want to do... » (Annie, Berlin, 1er avril 2014) ; elle rêvait de l'ailleurs, de la nouveauté et de

la découverte. Et Ellen spécifie que le voyage comble une partie d'elle-même qui ne peut être comblée autrement soit, la curiosité ; curiosité pour l'autre, l'étranger, pour l'ailleurs : « I've just always been a traveller and trying to get away and trying to fulfill side of me that like couldn't possibly be fulfilled at school [...] curiosity. First. I guess adventure as well, but it doesn't jump at first » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014). Debbie raconte aussi ce même cosmopolitisme : « Je crois que c'est une soif de découvrir des choses nouvelles et c'est un peu ce sentiment de se dire c'est comme si t'étais née dans une maison et t'avais jamais vu toutes les pièces de la maison quoi. Y faut vraiment oh, y faut vraiment aller découvrir tout cela ! » (Debbie, Budapest, 1er mai 2014). Elle utilise ici une comparaison pour représenter son désir cosmopolite, son urgence de tout voir. Elle construit son récit sur ce cosmopolitisme en laissant entendre qu'il serait tout à fait aberrant de ne pas voyager. Ce faisant, elle réaffirme et solidifie son identification au backpacking, son mode de vie.

Cependant, ce désir d'ailleurs n'est peut-être rien d'autre qu'une fuite de l'ici, tel que le suggère Annie : « [...] we always used to go on holiday with family growing up so I knew I liked it, but I'm not certain that [...] I think I just wanted to get away from where I was, it didn't matter where it was to... Probably... It sort of happened that way... » (Annie, Berlin, 1er avril 2014). Cette voyageuse raconte pour la première fois, sans oublier tous les événements qui ont contribué au fait qu'elle voyage depuis 5 ans, d'une certaine fuite dans son voyage. Son discours sur les raisons de partir en voyage renvoie, en quelque sorte, à un récit de fuite. Elle précise d'ailleurs sa pensée à un autre moment de l'entrevue :

« I see it [travelling] as running away. I think it's brave to stay at one place and face people every day and make life... like when you screw up, sticking out and not running away whereas, I guess, I just run away [...] I think I'm running away from everything ! I'm running away from growing up... I think the older you get you actually realize that you don't grow up... Like, I spoke to my mom and I say do you feel like a grown-up ? And she says no... And so, she's 45 and if she doesn't feel like a grown up yet, I don't think I ever will but I like it. This is a way to sort of keeping that... If you go home,

people expect to get a proper job and a boyfriend and settle down and to have children in a few years and no... I just wouldn't know where... Just because you're born somewhere, it doesn't mean that you're meant to stay there and that's where you're supposed to fit in. I do fit in from where I'm from, it's not like I'm an outcast from a village or anything, but I think I'm a lot less worried about the future than anyone else is... Like I don't worry about I need a pension, I need a mortgage and stuff... It comes when it comes... » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

Le désir d'explorer et de ne pas rester à un seul endroit toute sa vie est toujours présent, mais surtout, Annie démontre son aversion pour l'enchaînement successif et récurrent des moments de la vie quotidienne là d'où elle vient. Dans le même ordre d'idées, Ellen raconte juste après avoir insisté sur sa curiosité à voir le monde : « [...] once you get really really passionate about a career and start building something, it's really hard to step away so I kind of deliberately didn't do that » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014). Cette voyageuse fait donc un travail d'introspection afin d'éviter cette même routine dont Annie parlait. Il est à souligner ici l'importance d'accorder au backpacking le caractère de sous-culture. Comme il a été mentionné au chapitre I, « [...] subcultures are groups of people that are in some way represented as non-normative and/or marginal through their particular interests and practices, through what they are, what they do, and where they do it » (Gelder, 2007 : 1). Autrement dit, une sous-culture est un groupe dit marginal à cause des activités pratiquées, du système de symboles et de signification propres à la sous-culture et partagés par le groupe. Le backpacking se présente alors sous les traits d'une sous-culture puisqu'il regroupe un ensemble de personnes sous une pratique particulière du voyage, sous la valorisation notamment de l'authenticité et de la rencontre de l'autre (Aleshka, 2009 ; Cohen, 1988 ; Demers, 2009 ; Friday, 2002 ; Pearce et Moscardo, 1986). Considérer le backpacking comme une sous-culture permet alors de mieux comprendre l'identification des jeunes femmes au backpacking en soulignant leur éloignement de certaines normes de la société occidentale

contemporaine, mais aussi en mettant en évidence leur caractère de jeunes femmes cherchant à se distinguer du monde adulte.

Selon Debbie, le voyage « [...] n'est pas qu'une fuite, mais ça l'est un petit peu aussi quoi [...] Après c'est pas forcément une fuite dans le sens lâcheté tu vois ? Mais juste partir très loin d'une chose qui te correspond pas quoi » (Debbie, Budapest, 1er mai 2014). Les voyageuses s'identifient donc à la sous-culture du backpacking en se distanciant d'une certaine manière de la culture de sa société d'origine, mais surtout en voulant échapper à la routine de leur vie dans leur pays d'origine. Or, ce désir d'éloignement de la succession des étapes de la vie soit, trouver un emploi, avoir un conjoint, une maison puis des enfants ne s'exprimerait-il pas à l'intérieur de leur récit parce qu'elles sont des femmes ? Effectivement, il est à se demander si cette norme est ressentie de la même manière chez les hommes. C'est alors toute cette réflexion qui n'aurait pas nécessairement pris place si le backpacking avait été vu comme un rite de passage puisque ce dernier ne fait que suspendre le temps pour mieux suivre les mêmes étapes susmentionnées. Mais après cinq années de voyage, il me semble un peu problématique de parler de suspension du temps et de liminarité en même temps de retirer toute agentivité aux voyageuses. En fait, parler de voyage en termes de rite de passage appose une vision d'un voyageur qui s'inscrit dans un affranchissement successif de seuils lui retirant alors toute capacité d'actions, d'agir et de transformer le monde. Au contraire, dans la sous-culture, l'individu produit et reproduit un ensemble de signification ; il a une capacité d'agir sur ce qui l'entoure et le déroulement des événements. En ce sens, Annie démontre son agentivité en se rendant responsable et consciente de sa décision de voyager ; ce mode de vie lui procure un bonheur inestimable : « I think that it's just the ultimate in like just happiness... Just you've achieved what you wanted to achieve and you got something like you've seen something great... you've got there and seen something... » (Annie,

Berlin, 1er avril 2014). Ce n'est donc pas le passage d'un groupe âge à un autre ou d'une étape de la vie à une autre qui ressort des récits de voyage. Il s'agit au contraire d'un continuum et d'un enchaînement d'événements qui mènent vers le voyage où ce dernier est une manière de vivre sa vie, une manière d'être heureuse et d'accomplir leurs objectifs personnels. Leurs récits se présentent donc moins comme des récits de fuite que comme des récits d'identification.

Bref, accompagnant l'élément déclencheur du voyage de chacune des interviewées se trouve une prédisposition cosmopolite chez ces dernières. Elles l'introduisent d'ailleurs dans leurs discours de manière à supporter leurs récits et à donner une cohérence à leur voyage : le cosmopolitisme explique leur attrait pour le voyage. Malgré tout, certaines admettent aussi que leur voyage peut prendre la forme d'une fuite de la routine du quotidien de leur lieu d'origine. Or, cette fuite se traduit dans leur discours par une mise en tension entre risque et aventure.

4.3. Péripéties : entre risque et aventure

Entre le départ en voyage et le retour, si retour il y a, se dessine un espace-temps d'expérimentation dans lequel sont introduites les péripéties. Ces dernières servent à imaginer le voyage, à lui donner substance et vie (Lépine, 2011 : 66). Il est donc pertinent de s'arrêter aux péripéties racontées par les voyageuses puisque ces dernières font une sélection, consciente ou inconsciente, de leurs expériences pour ne narrer que certains événements. De plus, les péripéties racontées par les voyageuses sont rarement mises de l'avant de manière chronologique. Elles semblent effectivement plutôt être racontées selon les souvenirs des interviewées. Il est donc possible de croire que ces événements ont une signification importante pour les femmes puisque ce sont ceux-là mêmes qu'elles décident de raconter. Conséquemment, le sujet des péripéties, leur trame narrative prend en importance

puisque c'est à cette dernière que les femmes accordent de l'attention (Bertaux, 1986 : 20). L'analyse des récits, et plus précisément des péripéties, vient alors compléter l'analyse thématique du chapitre précédent. Les champs lexicaux laisseront place aux histoires dans leur entièreté littéraire afin de mettre en évidence ce qui supporte la conception du risque des femmes voyageuses. Voient alors le jour une conception du risque selon le genre de même que des histoires où l'aventure est à l'honneur.

4.3.1. Risque et genre

Lors des entrevues, les femmes savaient que le projet s'intéressait notamment à la pratique du risque dans le backpacking. Malgré tout, tel que mentionné au chapitre précédent, aucune femme n'a abordé ce thème d'elle-même lors des entretiens. Il a donc fallu introduire la prise de risque en posant des questions plus directes sur ce sujet. Cependant, une fois le risque abordé en entrevue, il ne se réinsère pas dans le récit des femmes. Cela laisse d'ailleurs croire que la prise de risque en voyage est peu, voire pas du tout importante puisqu'elle ne semble pas jouer de rôle dans la trame narrative des voyageuses.

Comme discuté au chapitre III, les discours sur le risque se structurent selon la trame narrative de la dynamique relationnelle entre les hommes et les femmes :

Trieste j'ai dû prendre un bus parce que je voulais aller sur la côte en fait dans un tout petit village qui s'appelle Pila ou un truc dans le genre et alors là je me suis retrouvé dans le bus, sans arrêt de bus... Encore une fois, personne parlait anglais ni italien ce coup-ci, tout le monde parlait slovénien déjà. Et donc je demandais... Et là j'avais un couchsurfing de prévu avec un type euh qui m'avait dit qui viendrait me chercher en scooter à l'arrêt de bus et donc au final au 350e pot de fleurs le bus s'arrête wa wa wa ok c'est bon et donc je suis descendue et donc ce type est venu me chercher, j'avais un putain de sac sur sa petite Vespa vraaaaaa ! Et donc on est allé là-bas et il m'expliquait, mais comme mon anglais était vraiment pourri j'ai pas trop compris, c'est là j'ai eu mon premier gros flippe en fait. Il vivait dans une résidence étudiante, mais il m'avait dit qu'il avait un boulot d'été et il me disait par contre ce soir, on va pas rester chez moi, on va dormir ailleurs quoi... parce que j'ai mon boulot et tout... Bon d'accord, je savais pas

trop, mais il avait l'air ok en plus il avait plein de référence sur couchsurfing donc je me suis dit bon d'accord. Et du coup il me dit ben par contre il faut qu'on achète à manger, il y a pas masse de, il y a pas beaucoup à manger là-bas enfin il y a pas de... il y a pas d'eau courante, je fais bon, d'accord... Et là on arrive et il demande oh par contre, t'as ton passeport avec toi ? ! Oh putain qu'est-ce que je fais, je crois que c'était le plus gros flippe au niveau du début de voyage et je dis ben pourquoi ? Et il me dit ben en fait on va dans un... dans un... je sais plus comment on dit... un endroit qui n'a pas de nationalité en fait... qui était en guerre entre la Croatie et la Slovénie si je ne me trompe pas et qui était en fait une exploitation de sel et en fait c'était ça son boulot d'été. Moi je commençais à me dire, mais putain on passe la frontière où est-ce qu'il m'amène ? ! C'était complètement désert, normalement interdit au public, grand comme Central Park absolument... un truc de dingue, mais trop trop beau quoi des espèces de piscines naturelles de sel sur des kilomètres et des kilomètres (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

Au final, la situation s'est bien résolue pour Debbie, mais l'incertitude de la situation et les imprévus amènent cette voyageuse à douter de sa confiance en cet homme qui allait l'héberger. De la même manière, elle me raconte, lors d'une discussion informelle dans l'auberge de jeunesse où nous nous sommes rencontrés, que lorsqu'elle fait du *couchsurfing*, elle prend bien soin de vérifier le profil des gens et de lire les commentaires des autres voyageuses avant de faire une demande d'hébergement. Les femmes mettent donc de l'avant leur vulnérabilité face aux hommes. Or, ce risque n'a peut-être pas été abordé dans les entrevues sans que je ne l'impose justement parce qu'il fait partie de leur quotidien, que ce soit en voyage ou non. C'est donc sur cette trame de ce qu'est être femme que les backpackers construisent leurs narrations du risque. En fait, les trois femmes qui voyagent depuis plus de trois ans racontent, lorsqu'il leur est demandé, des situations où le fait d'être femmes les a mises en danger. Il est ici à rappeler que les conduites à risque sont définies par les individus qui en font l'expérience ; la qualification d'une conduite « risquée » découle alors des valeurs de l'individu en question puisque « [...] nos valeurs cadrent nos expériences, influencent notre perception du risque. [Ils] donnent sens au risque, en détermine la polarité : ceux à oublier, ceux à craindre, ceux à prendre » (Peretti-Watel, 2001 : 77). Ainsi, comme l'histoire sociale et culturelle de chacun est genrée, l'appréhension du risque l'est aussi. C'est donc peut-être pourquoi

les éléments de discussion concernant le risque s'articulent davantage au fait d'être femme qu'à celui d'être voyageuse. En ce sens, Debbie raconte :

je voulais faire Dortmund en Allemagne — L'Île en France. Rentrer en vélo. La pire idée de toute ma vie ! J'avais acheté un vélo pourri en plus donc c'était un peu dur et voilà le truc qui s'est avéré ne pas fonctionner en fait, j'ai eu une mauvaise intuition dès la première nuit pour camper toute seule dans les bois en fait... Je suis pas prête quoi... quand tu connais pas l'endroit en plus c'est pas tellement les animaux qui craignent ou quoi que ce soit, c'est que tu sais pas qui tu peux rencontrer en fait et c'était pas vraiment... c'était pas assez isolé parce que j'étais vraiment sur un gros axe donc du coup j'ai abandonné, j'ai fait du vélo jusqu'à la première gare et j'ai atterri à Liège parce que c'est ce qui me rapprochait (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

Ce n'est donc pas tant l'effort ou les animaux qui lui font peur, mais bien les gens qu'elle pouvait rencontrer d'autant plus qu'elle était seule dans les bois.

Tout comme les récits des interviewées qui voyagent depuis quelques années, ceux des femmes backpackers qui prévoient un retour plus imminent racontent également un risque spécifique aux femmes lorsqu'il leur est demandé de parler de risque en backpacking : « I suppose there's always that fear with women when you are travelling alone like of um... physical abuse well not abuse but like yeah people forcing themselves upon you or... whatever » (Florence, Mostar, 4 juillet 2014). Il est aussi important de noter que n'est pas qu'un risque anticipé, mais bien un risque réel et vécu : « [...] my first week when I was in London, I got kissed in my bed... The guy just sit on my bed, it's eight in the morning, woke me up had a small talk, I couldn't get out of my bed cause it was so small and yeah, he tried to kiss me and I like turned my face and he got like my cheek whatever. That was awkward » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Or, ce résultat n'est peut-être pas si surprenant puisque les voyageuses rencontrées proviennent toutes de pays occidentaux et voyagent dans les pays où la culture occidentale a été très influente. Ainsi, la norme de la féminité et la culture générale qui orientent les relations entre hommes et femmes sont toujours présentes en voyage.

4.3.2. Aventure plutôt que risque

Comme les narrations du risque sont surtout construites autour d'un risque lié au fait d'être femme plutôt que voyageuse, il faut se questionner sur la notion même de risque dans le récit des backpackers. De fait, les récits des voyageuses rencontrées mettent plutôt de l'avant la notion d'aventure. Toutefois, il n'est question de la différence entre risques et aventure que très rarement dans la littérature ; dans quel cas le risque comprend la dimension de se heurter à des limites et l'aventure prend davantage l'aspect d'étrangeté, d'émotions fortes, de découvertes ou de revirement de situation (Boniface, 2006). Dans cet ordre d'idées, Annie raconte un de ses souvenirs :

« I stayed in Croatia for quite a while, I went to Havar and I was camping on Havar Island which is beautiful um with some Canadian guys that I've met and this Brit. I saved his life pulling him out of the road. [...] He was incredibly drunk, we were running across the road and he decided it would be really funny... cause the bus was taking too long to come... to lie on the ground in front of line. This is probably the most stupid thing you can do right now. And he wouldn't move and the bus was coming so I'd run out pick him up, drop my camera and smashed it. So yeah I lost my camera... But I did save his life ! » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

L'aventure peut en fait être définie comme suit : « [...] activities where there is an uncertainty of outcome, real or apparent risk or danger, and the necessity for participants to apply their personal competence — which might be physical, mental, emotional — to overcome the challenge and resolve the uncertainty » (Boniface, 2006 : 9). Il s'agit donc d'une activité dont la finalité comporte une certaine incertitude, un certain risque qu'il soit réel ou apparent qui demande aux participants de mettre en application leurs compétences pour relever le défi. L'histoire présentée par Annie est construite à partir du sentiment d'urgence d'agir. Racontée avec un brin d'humour, elle a effectivement dû mettre son jugement à l'épreuve et agir rapidement pour éviter que l'autobus écrase son compagnon de voyage. Bien qu'il soit possible de croire que le risque de mort de son ami est minime parce que le bus se serait

probablement arrêté avant, Annie perçoit tout de même ce risque comme réel et agit donc en conséquence. Alors que la prise de risque fait davantage référence à une frontière entre la vie et la mort, entre la folie et la raison ou entre l'inconscience et la conscience (Lyng, 2007 : 4), l'aventure est axée sur l'incertitude des finalités et la nécessité d'agir en mettant en pratique des connaissances et des compétences déjà acquises. En ce sens, beaucoup plus d'anecdotes tirées des entrevues pourraient être associés à l'aventure plutôt qu'au risque d'autant plus que les compétences mises à l'épreuve et racontées par les femmes backpackers semblent être directement liées aux qualités des individus qui appartiennent à la sous-culture du backpacking et du coup, participent à leur identification à cette dernière. Elles racontent effectivement leur indépendance, leur spontanéité et leur autonomie.

Suivant ce qui précède, Debbie raconte l'aventure qu'elle a vécue pour aller en Amérique du Sud :

[...] le but c'était que je parte pendant six mois, j'avais prévu ça comme ça et je voulais aller en Amérique du Sud. Mais en fait je ne l'ai pas fait, je suis resté en Amérique centrale tout le long... parce que je me suis décidée en fait de rester plus longtemps aux mêmes endroits. Et parce qu'aussi j'étais extrêmement mal organisée... D'ailleurs j'ai eu 2 ou 3 mésaventures avec mon billet d'avion parce qu'il faut savoir que la première fois de ma vie où j'ai pris l'avion c'était pour le Costa Rica ! Ouais parce que faut pas faire les choses à moitié quand même ! Et du coup j'ai eu un problème avec une correspondance et j'ai raté mon avion et après j'ai perdu mon premier billet d'avion. Ah ouais, mais attends c'est pas fini ! Non, mais la chance m'est pas possible quoi. Parce qu'en fait, il y a eu un problème technique dans l'aéroport et en fait, il y a plein de gens qui ont loupé leur avion, mais y'a pas eu moyen d'attaquée qui que ce soit parce que c'était pas les compagnies aériennes, le staff, y'avait personne vraiment à enfin c'était difficile d'accuser qui que ce soit et du coup en fait tout le monde l'avait dans le cul quoi... voilà... 300 euros... Mais vraiment la chance quoi. Première fois de ma vie que je prends l'avion, je l'avais pris depuis Nice, j'avais fait Nice-Frankfort et après c'était Frankfort-San Jose et donc du coup j'ai perdu mon billet d'avion, je suis restée deux nuits dans l'aéroport à essayer de négocier mon cas tu vois j'étais vraiment désespérée... Ça me faisait vraiment un gros trou dans mon budget quoi de perdre tout cet argent et d'en racheter et le truc qui était bien c'est que maintenant les compagnies aériennes, elles te vendent le ticket allé, ce que j'avais acheté. Moi j'avais acheté qu'un ticket allé sachant qu'il y avait un truc à bidouiller parce que normalement il faut avoir un billet allé-retour, c'est ton visa en fait en tant qu'Européen pour dire que tu vas pas rester plus que trois mois ; il faut avoir un retour qui fait trois mois et après tu bidouilles avec ta compagnie pour le reculer. Et moi j'avais pas vraiment pensé à ça et du coup, j'avais pris un allé et en fait ce qui est marrant c'est qu'ils te vendent un allé, mais ils ne

te laissent pas entrer dans l'avion si t'as qu'un allé ! Du coup en fait j'ai raté mon avion, mais dans tous les cas j'aurais pas pu monter dedans et du coup je les appelle et ils disent ah non, mais vous savez... Je viens de racheter un aller qui m'a coûté 400 euros, je viens de le racheter... ah non, mais vous savez, enfin c'est quand votre retour ? Mais vous pouvez pas... enfin la nana au téléphone non, mais vous vous foutez de ma gueule quoi ? ! Donc du coup elle me dit non, mais ça vous prend absolument un retour donc je fais ok ok, je vais acheter un retour tu vois donc elle me fait acheter un retour avec une petite pénalité bien sûr pour modifier la réservation et euh donc du coup j'ai eu un énorme massif trou dans mon budget qui a fait que bien sûr je n'ai pas pu rester 6 mois. Donc euh je suis resté trois mois au final (Debbie, Budapest, 1er mai 2014).

Son aventure à l'aéroport en route vers le Costa Rica raconte alors comment elle a vécu l'incertitude. C'est donc en faisant preuve d'adaptabilité et de débrouillardise qu'elle a résolu cette situation. Elle réussit également à baser sa narration sur une caractéristique propre au backpacking, à savoir posséder un budget limité. Pour sa part, Annie raconte la liberté ressentie en voyage à l'aide de son *roadtrip* en Nouvelle-Zélande auquel elle fait référence en montrant cette photo :

Figure 4.4 Photo de Annie en Nouvelle-Zélande



« I drove to... So in the bottom of New Zealand, I can never remember the name... and I had this scary little car cause I was only 18 or 19 and so I had to get the car that the insurance would let me get... And I just drove on the straightest road that just have like trees going up in the mountain and then you go through the mountain road and then you have that waterfalls like you're driving through waterfalls and then you get to a beach and then I got to the glacier and then you get to a city and it was just everything in one drive and the fact that everything is there I just loved it. And like I love driving like finding a great driving road there's nothing I love better than driving really... It's the same sort of freedom that I get when I travel cause I can point the car in whatever direction I want

and just go » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

Les récits des femmes backpackers de plusieurs années et de quelques mois sont similaires en ce point : il s'agit de récits d'aventures à travers lesquels elles s'identifient à la sous-culture du backpacking.

Figure 4.5 Photo du Château Blarney en Irlande



« This is Blarney Castle, just outside of Cork in Ireland. This was the first time I made a really impromptu decision about a day trip like this one. I legitimately just woke up, went down to the desk at the hostel for directions and then was on the bus within the hour. The grounds here were super beautiful, there was a really nice forest walk with mini waterfalls behind the castle. I also obviously climbed to the top to kiss the Blarney Stone, which was actually terrifying as well : you lean back over a gap at the very top of the castle to kiss it. It was one of my favourite days in Ireland, plus I was really proud of myself for figuring it all out on my own... » (Clare, Budapest, 22 avril 2014).

Clare raconte son expédition au Château Blarney en Irlande dans lequel elle met l'accent sur des caractéristiques valorisées par les backpackers comme la spontanéité et l'indépendance. Ce faisant, elle s'identifie à cette sous-culture.

Bref, les histoires d'aventures des backpackers mettent, en leur centre, les compétences et les attitudes nécessaires en voyage, ou encore l'essence même du backpacking comme si ce n'était pas tant l'événement en soi qui soit important, mais plutôt les attitudes et compétences qui font d'elles des backpackers. De la même manière, Annie raconte un moment de son voyage qu'elle associe aussi à une photo. Dans sa description, elle transmet un sentiment de plénitude et d'accomplissement :

Figure 4.6 Photo d'un orage au Vietnam



« Oh that was just an absolutely beautiful night, it was an electrical storm. And I've never seen an electrical storm before...And it was silence and stunning and I sat there on this beach. I had a horrible journey to get there, it was four hours and a half of taxi that only cost like 20 Dong but I was so ill and I just didn't want to be in that taxi and we got there and it was stunning and I was lying there on the beach dying and this electrical storm started to happen and all the people in the boat like the fishing boats were still on the water and it came down and go off for half an hour to an hour and I just sort of laid there and yeah, it was worth the journey ! It was stunning. I was pretty confused on how mental it was that

people in metal fishing boat were still fishing on the horizon like I think you can even see in the picture the boats right where all of these little white dots on here they're all boats and like the lightning was coming straight down in so many different shapes and it was just... cause it was silent as well, it was so peaceful... But it was just stunning and I was Yeah, this is why I'm here. I haven't seen that in England, I've never seen an electrical storm before so I didn't quite know what was going on... » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

Cette histoire semble alors être construite pour insister sur ce moment significatif de son voyage. En effet, assister à cet orage après un trajet long et tumultueux en taxi était un point culminant, une sensation d'être à la bonne place et de faire la bonne chose malgré les remises en question qui peuvent parfois survenir en voyage.

4.4. Synthèse

Ainsi, l'analyse des récits révèle différents éléments : soit ils racontent l'élément déclencheur qui les a menées vers le voyage, soit ils racontent un désir cosmopolite qui traduit parfois, lorsque juxtaposé à l'élément déclencheur, une fuite du quotidien, soit ils racontent un risque d'être femme avant un risque d'être voyageuse, mais plus encore, ils racontent des aventures de manière à mettre l'accent sur leur qualité de backpackers, sur leurs attitudes, leurs compétences qui permettent de les identifier à cette sous-culture.

En fin de compte, le récit des voyageuses à très long terme construit le voyage comme un mode de vie : « [...] travelling, it's this life for me » (Ellen, Mostar, 2 juillet 2014). Alors que les femmes backpackers de quelques mois présentent davantage leur voyage comme un intermède dans leur cheminement personnel, mais aussi comme une suite logique de ce même cheminement. En effet, la construction de la narration du voyage est parfois différente entre les backpackers notamment lorsqu'il est question de l'élément déclencheur du voyage. Les premières construisent alors leur récit autour d'un moment particulier souvent fort en émotions et lié à la fin de leurs études alors que les secondes le construisent davantage comme une

opportunité. Toutefois, dans les deux cas, la construction du récit laisse croire qu'il n'aurait pu se faire sans l'expression du caractère cosmopolite des voyageuses. Dans le même ordre d'idées, toutes les backpackers racontent le risque d'être femme qu'elles n'identifient pas nécessairement de cette manière ; elles racontent plutôt un risque d'être femme en voyage. Aussi, leur récit s'oriente peut-être beaucoup plus vers les aventures que vers la prise de risque. C'est d'ailleurs, semble-t-il, cette mise en récit de l'aventure qui aide les voyageuses à s'identifier à la sous-culture du backpacking. Du coup, leur récit en est un d'identification plutôt que de passage d'un âge à un autre ou d'un statut social à un autre.

La conclusion qui suit s'évertue du coup à théoriser et à poser des constats de manière plus directe que dans les deux chapitres d'analyse. Ainsi, une réflexion est faite sur la signification de la présence du risque spécifiquement féminin dans les récits des voyageuses de même que sur les deux glissements théoriques opérés dans ce mémoire ; celui du risque à l'aventure et celui du rite de passage à la sous-culture.

CONCLUSION

Au sortir des analyses qui sont présentées dans les deux chapitres précédents, il convient de proposer une réflexion sur certains points qui nécessitent une attention particulière. La discussion fait alors ici référence aux analyses déjà présentées, mais aussi à de nouveaux éléments qui émergent du terrain. Deux principales réflexions sont de mise en lien avec la notion de risque et avec celle de sous-culture, mais dans tous les cas ces réflexions se doivent d'être axées sur la spécificité de l'expérience féminine. En effet, autant les analyses portant sur le récit des femmes que les analyses thématiques entraînent une réflexion critique sur la définition féminine du risque en backpacking. Il importe de noter également deux glissements au niveau de la conceptualisation du backpacking. D'une part, il paraît important de revoir l'idée de risque à la lumière des discours sur l'aventure. D'autre part, l'analyse montre clairement que l'interprétation du backpacking en termes de rite de passage, qui domine la littérature à ce sujet ne permet pas de comprendre les logiques de la mise en récit du voyage par les femmes rencontrées. La pertinence de la notion de sous-culture se confirme.

Dans un premier temps, le risque au féminin décrit par les femmes backpackers est ancré dans des relations sociales dont la distribution du pouvoir est inégale. La peur est au cœur des discours sur le risque. De fait, les espaces publics qu'elles visitent en voyage sont souvent contrôlés par des hommes qui imposent leurs attitudes et conséquemment accentuent les relations de pouvoir entre genres (Green et Singleton, 2006 : 857). Toutefois, comme la notion de risque prend une connotation précise chez les femmes backpackers et que leur récit n'est pas tant construit sur la trame de la prise de risque, il apparaît pertinent de substituer la notion d'aventure à celle de risque.

Dans un deuxième temps, l'interprétation du backpacking à l'aune de la notion de sous-culture correspond mieux aux discours et aux mises en récit produits par les femmes rencontrées. Ceci malgré la grande quantité de recherches existantes qui présentent le backpacking comme un rite de passage (Amit, 2011 ; Bagnoli, 2009 ; Bell, 2002 ; Elsrud, 1998 ; Lachance, 2012 ; Michel, 2006 ; Riley, 1988). Sans nier la pertinence de ces études, la notion de sous-culture permet d'ouvrir un univers de compréhension différent et qui cadre mieux avec le phénomène social à l'étude.

Le risque au féminin

La littérature fait preuve d'un certain intérêt pour la pratique du risque dans le backpacking (Elsrud, 2001 ; Fuch, 2013 ; Myers, 2010 ; Sheng-Hshiung, Gwo-Hshiung et Kuo-Ching, 1997). Par contre, même dans l'étude de Elsrud (2001) qui se concentre sur les femmes, le risque est défini comme tel par les femmes parce que le backpacking crée une coupure avec l'ordinaire et installe alors un espace-temps autre à travers lequel une action peut être perçue comme risquée alors qu'elle ne le serait pas à l'extérieur du voyage. Elsrud explique que : « [...] this break is needed in order for action to become risky, or in Goffman's terms, a threat to one's bet » (Elsrud, 2001 : 603). Il n'est pas à nier que cette coupure existe, que le voyage sort les femmes de leur vie quotidienne dans leur milieu d'origine en les plaçant dans un nouvel environnement composé de plusieurs éléments étrangers et nouveaux. Toutefois, la nécessité même de cette coupure pour construire le risque est tout de même à remettre en question. En effet, bien qu'elles aient été informées des objectifs de la recherche, les femmes n'intégraient pas la question de la prise de risque sans être questionnées directement sur le sujet.

Par conséquent, les femmes backpackers qui ont mis en récit leur parcours laissent alors croire que la prise de risque est moins importante dans la pratique du

backpacking que pourraient le laisser croire d'autres études (Elsrud, 2001 ; Fuch, 2013 ; Sheng-Hsiung, Gwo-Hsiung et Kuo-Ching, 1997). De fait, la pratique du risque par les jeunes participe, selon Le Breton (2004) et Lyng (2007), de manière très importante à leur identification. Le risque prend alors la forme d'une frontière dont la plus significative est la frontière entre la vie et la mort, et le jeu de cette frontière produit une certaine réciprocité entre les jeunes, un sentiment de reconnaissance (Lyng, 2007 : 3). Mais plus encore, la pratique du risque place les jeunes dans une situation qui demande une réaction immédiate de leur part filtrant de la sorte la partie réflexive et l'aspect social de leur soi les laissant avec un sentiment d'être libérés des contraintes sociales et en contact avec leur être authentique (Lois, 2007 : 121).

Cette théorie de la prise de risque peut expliquer le processus de rationalisation ou de minimisation du risque chez les femmes backpackers rencontrées. Cependant, dans leurs récits, leur réaction immédiate leur donne un sentiment de contrôle de soi et de la situation diminuant alors la possible négativité du résultat de la situation. Que ce soit Ellen qui repousse un autre voyageur de sa cabine, Clare qui se déprend d'un groupe de locaux dans un bar ou Annie qui accorde peu d'importance au fait qu'elle se soit fait droguer et probablement violer par un autre voyageur, les femmes rationalisent le risque pris et continuent de voyager malgré ce risque. Il est ici à noter que toutes ces femmes sont des femmes qui ne font partie d'aucune minorité visible et que bien que : « [...] fear in a public space has been constructed from a white perspective [...] minority ethnic women experience consistently higher levels of fear, including fear of sexualized and racialized violence » (Green et Singleton, 2006 : 856). La peur exprimée par les femmes interviewées est bien réelle, mais elles ne sont pas les seules à ressentir cette peur. En ce sens, les minorités visibles feraient l'expérience d'une plus grande peur dans ces mêmes espaces publics. Il serait alors

intéressant de s'intéresser à ces femmes, font-elles le même récit du risque ? Ou plutôt, y a-t-il ces même absence et rationalisation du risque dans leur récit ?

Quoi qu'il en soit, si la prise de risque a une incidence sur l'identification de soi comme le prétendent certains auteurs (Lois, 2007 ; Lyng, 2007) il n'en demeure pas moins que les femmes n'en parlent pas par elle-même, sans se faire questionner sur le sujet. Il est ainsi possible de comprendre le processus de rationalisation mis à l'œuvre dans le discours des femmes backpackers.

Aussi, « [...] while increasingly women undertake these pursuits, the traditional imagery is masculine. Hence, a question arises as to what extent females shape their own self-perception with reference to those images » (Cave et Ryan, 2007 : 133). Autrement dit, les femmes semblent prendre de plus en plus part au backpacking et à la prise de risque, mais il reste que ces pratiques sont d'abord et avant tout des pratiques associées au genre masculin. Il est seulement à rappeler les grandes figures de la socio-histoire du backpacking, tel que le Grand Tour était pratiqué par la jeunesse masculine aristocratique tout comme les vagabonds travailleurs et le nomade étaient des hommes. Or, cette insistance dans l'histoire du voyage sur les figures masculines façonne l'imaginaire du voyage d'aujourd'hui, et c'est d'ailleurs peut-être pourquoi la prise de risque dans le récit des femmes backpackers n'est pas centrale à leur identification. À ce propos, il est également important de rappeler que dans la pratique et la construction du risque, les individus y mettent une part d'eux-mêmes c'est-à-dire que leur histoire sociale et culturelle participe à cette construction. Puisque la culture induit une manière d'être, de faire et de penser qui est genrée, l'appréhension du risque, sa construction et sa perception le sera alors également. Il n'est donc peut-être pas si surprenant que les femmes ne s'identifient pas par la pratique du risque à la sous-culture du backpacking, si l'on considère la présence

d'images surtout masculines dans cette sous-culture et la construction genrée du risque. Mais il demeure singulier que le risque qu'elles identifient dans leur récit soit un risque particulièrement lié au fait qu'elles soient femmes ; le risque du viol, du harcèlement.

Ces femmes racontent effectivement moins un risque du voyage qu'un risque d'être femmes. Elles ne le présentent pas nécessairement de cette manière, mais il est clair que ce risque de leur condition féminine n'est pas que lié au voyage, il est présent dans leur vie, voyage ou non. Cela fait d'ailleurs référence à ce que Griffin (1971) écrit : « I have never been free of the fear of rape. From a very early age I, like most women, have thought of rape as part of my natural environment — something to be feared and prayed against like fire or lightning. I never asked why men raped ; I simply thought it one of the many mysteries of human nature » (Griffin, 1971 : 26). Toutes les femmes ou du moins celles qui grandissent à l'intérieur d'une société occidentale contemporaine connaissent cette peur d'être seule le soir, le sifflement d'un passant, le klaxon d'un conducteur, le regard un peu trop insistant d'un homme et ainsi de suite. Peut-être les femmes backpackers mettent en récit cette peur parce qu'elles sont en voyage, mais est-ce réellement un risque d'être en voyage ou plutôt un risque d'être femmes ? Effectivement, ce n'est peut-être pas ce qu'elles laissent sous-entendre, mais il est impossible de ne pas se questionner sur la nature de ce risque raconté. À ce propos, Green affirme que l'espace :

« [...] is gendered, sexualized, classed and racialized ; and ease of access and movement through space for different groups is subject to constant negotiation and contestation, and is embedded in relations of power. Public space in Western society has long been claimed by white, heterosexual men who have dominated, controlled and excluded other groups through the exertion of an aggressive 'gaze' or the use of violence » (Green et Singleton, 2006 : 859).

Il est alors possible de comprendre le risque raconté par les femmes backpackers en fonction de cette conception de l'espace. Certes, le risque semble être associé au fait

qu'elles soient femmes, cela même avant d'être voyageuses. Or donc, le risque que les femmes me racontent est transmis par leur culture. Ce résultat d'analyse est d'ailleurs peut-être induit par les pays visités par ces femmes backpackers interviewées. De fait, bien qu'elles parcourent l'Europe de l'Est, la culture reste semblable aux pays occidentaux notamment au niveau des attitudes des hommes envers les femmes. Du coup, cette peur d'être une femme vulnérable en face d'un homme était toujours présente d'autant plus que la plupart des voyageurs rencontrés sont aussi occidentaux. Il est donc à se demander d'abord si les analyses auraient été les mêmes en rencontrant des femmes qui voyagent en Afrique du Nord par exemple et ensuite si le récit des hommes autour du risque est construit autrement. La notion de risque pour les femmes semble être intimement liée à leur genre ; est-ce alors la même chose pour les hommes. Finalement, d'aucune part il n'est question de la différence entre risque et aventure alors que les analyses des récits des femmes backpackers laissent croire que leur identification à la sous-culture du backpacking se réalise, en partie, par le récit d'aventures.

L'identification par les récits d'aventures

L'aventure dans le récit des femmes backpackers apparaît prendre une plus grande place que la prise de risque. L'aventure fait alors référence à une incertitude dans la finalité d'une activité, d'un risque réel ou apparent qui nécessite pour les participantes de mettre en application leurs compétences — mentales, physiques, émotives — pour relever le défi et enrayer l'incertitude (traduction libre ; Boniface, 2006 : 9-10). L'aventure permet donc aux backpackers de se mettre à l'épreuve, en éprouvant leurs aptitudes, leurs compétences et leurs connaissances. Ainsi, peut-être plus que le risque, l'aventure jouerait un double rôle dans l'identification des jeunes femmes backpackers.

Dans un premier temps, la notion d'aventure a sans doute eu une résonance différente de celle du risque chez les voyageuses interrogées. Or, bien que la discussion ait été orientée vers le risque lors des entrevues, il n'en demeure pas moins que leurs récits sont surtout des récits d'aventures. Ces jeunes femmes mettent ainsi de l'avant des caractéristiques, des aptitudes et des compétences valorisées par la sous-culture du backpacking comme l'indépendance, la spontanéité, l'authenticité ou la débrouillardise. Du coup, elles recherchent la reconnaissance des autres backpackers qui leur permet de s'identifier à cette sous-culture. Dans un deuxième temps, ces aventures racontées et vécues leur demandent parfois de contrôler leurs émotions pour mieux répondre à la situation, pour mieux mettre en pratique leurs connaissances et aptitudes. Tout comme la prise de risque demande une réponse immédiate à une situation, ce qui filtre toute dimension sociale dans la définition de soi et qui laisse l'individu avoir l'impression d'accéder à son soi authentique (Lois, 2007 : 121), l'aventure aurait alors le même effet sans qu'il y ait nécessairement la présence de la frontière entre la vie et la mort, entre la conscience et l'inconscience, entre la folie et la raison que sous-entend le risque. En ce sens, tant lors des entrevues que lors des observations participantes, les femmes backpackers ont le sentiment d'avoir le contrôle sur leur présentation d'elles-mêmes lorsqu'elles rencontrent de nouveaux voyageurs. En fait, il y a quelque chose de magique dans leur discours : comme si, tout d'un coup, tout leur passé s'effaçait, leur provenance sociale, économique, culturelle, leur éducation. Elles peuvent être ce qu'elles veulent ; elles peuvent être voyageuses, aventureuses, indépendantes, spontanées et authentiques. Comme Annie le dit lors de l'entrevue, les histoires c'est tout ce qui compte, personne ne se connaît, mais tout le monde a une histoire de voyage à raconter, une aventure qui lui est propre : « [...] when you get to meet someone, you don't ask their name first ; you ask where they've been, how long are you traveling for, they're at the beginning of the conversation » (Annie, Berlin, 1er avril 2014).

En d'autres mots, la pratique de l'aventure chez les jeunes femmes backpackers leur permettrait à la fois de mieux se définir comme étant en contrôle de soi et de se mettre en récit d'une nouvelle manière. En effet, leur mise en récit fait alors fi de leur passé, de leur situation sociale et économique pour laisser toute la place à l'aventure et aux compétences valorisées par le backpacking qu'elles ont pu mettre en pratique. Tout comme la conception du risque des femmes backpackers semble être induit par le fait qu'elles soient femmes, il semble en être de même concernant ce glissement théorique entre risque et aventure. En effet, comme la construction du risque est genrée, la résonance du terme risque mènerait probablement à des récits totalement différents si des hommes backpackers étaient interviewés plutôt que des femmes. Or, comme pour les femmes, la notion de risque fait référence à la sexualisation des espaces publics et aux jeux de pouvoir qu'il s'y joue, leurs récits mettaient alors davantage en scène des aventures. Comme ces espaces publics sont majoritairement dominés par des hommes blancs hétérosexuels, il est clair que le danger et le risque ressentis dans ces espaces ne sont pas construits et vécus de la même manière chez les hommes et chez les femmes d'où la différence dans la connotation du terme risque et le nécessaire glissement entre risque et aventure.

Finalement, certaines études se sont déjà attardées au tourisme d'aventure (Boniface, 2006 ; Cave et Ryan, 2007 ; Elsrud, 2001 ; Myers, 2010 ; Thatcher, 2010). Il est toutefois nécessaire d'y apporter un angle de réflexion critique concernant l'institutionnalisation du voyage jeunesse. De fait, l'institutionnalisation du voyage jeunesse a repris le champ de l'aventure et offre maintenant aux voyageurs et voyageuses des expéditions qui les placent face aux défis de la nature (Myers, 2010 : 118). Par contre, l'activité est alors encadrée, les risques calculés, surveillés, voire éliminés complètement ; il y a donc une certaine illusion d'aventure ou de prise de risque dans de telles activités. Il n'en demeure pas moins que les backpackers qui

participent au tourisme d'aventure se retrouvent dans un environnement à l'apparence hostile ; ils rencontrent des difficultés physiques et mentales qui rendent l'issue de l'activité, son succès ou son abandon, incertaine et donc lui donne le caractère d'aventure. D'une certaine manière, « [...] les ingrédients de l'aventure sont judicieusement combinés et souvent mis en scène afin d'attiser les imaginaires » (Barthelemy, 2002 : 85) de telle sorte que le risque et l'aventure prennent un caractère plus symbolique que réel. Il est effectivement plus symbolique que réel puisqu'il est possible, en tout temps, pour les jeunes femmes backpackers de retourner chez soi : la mère d'Annie paie son billet d'avion pour son retour lorsqu'elle doit se faire opérer pour enlever ses amygdalites et beaucoup de backpackers ont leur billet de retour en main. Il semble donc toujours possible d'échapper au risque, de l'éviter. Malgré tout, les voyageuses semblent vivre l'aventure comme enrichissante d'autant plus qu'elles peuvent la mettre en récit ; sa pratique conserve donc sa valeur pour ces dernières au niveau de l'identification.

Rite de passage et sous-culture

La littérature portant sur la pratique du backpacking semble d'ailleurs reprendre la notion d'identification en donnant une direction différente aux travaux. En effet, il est notamment question de transformation identitaire rendue possible par le voyage (Allcock, 1988 ; Augé, 1999 ; Bell, 2002 ; Brown, 2009 ; Cohen, 1973 ; Demers, 2009 ; Desforges, 2000). Ce faisant, la conceptualisation de rite de passage telle qu'elle est élaborée par Arnold Van Gennep (2004) est employée afin d'analyser le phénomène social. Dès lors, le voyage est perçu comme relevant du sacré ; dès que l'individu quitte son quotidien, il quitte le profane et se retrouve dans le sacré. De plus, la notion de rite de passage implique une division tripartite du voyage composé de rites de séparation, de rites de marge et de rite d'agrégation. Chaque phase joue un

rôle précis dans le processus du rite de passage : les premiers rites opèrent une coupure avec le cosmos de l'individu ; ils le retirent du monde ordinaire, les seconds sont exécutés pendant le stade de marge durant lequel les règles et normes sont suspendues de même que le temps et l'espace et les derniers réintègrent l'individu dans son nouveau groupe social, dans le cosmos (Van Gennep, 2004 : 267). Suivant cet ordre d'idées, la décision de partir en voyage est souvent prise lors d'un moment de transition dans la vie de la voyageuse ou du voyageur. Ainsi, le backpacker semble se détacher de son milieu d'origine : des normes du quotidien, des contraintes sociales et de temps qui orientent normalement ses actions afin de se positionner dans un espace-temps autre et individualisé (Adkins et Grant, 2007 ; Amit, 2011 ; Elsrud, 1998 ; Riley, 1988 ; Sørensen, 2003). Bien que cette conceptualisation soit intéressante en ce qu'elle propose une lecture spécifique du backpacking, il n'en demeure pas moins qu'elle a été, à mes yeux, surexploitée. En effet, le danger est bien présent : de n'apposer qu'une grille de lecture à un phénomène qui va bien au-delà d'une définition tripartite sans rendre compte de sa complexité en tant que sous-culture. À ce propos, le choix conceptuel de sous-culture dans ce mémoire a joué un rôle essentiel pour cadrer le fait social du backpacking et en faire une lecture différente et originale.

En outre, tout comme les études sur le risque présentaient un biais genré, l'étude des rites de passage l'est aussi. De fait, l'étude des rites de passage a longtemps été l'étude des rites de passage des hommes dans les sociétés précapitalistes, encore sont-ils parfois présentés comme étant des rites de passage de l'enfance à l'âge adulte durant lesquels la division sexuée et genrée est marquée profondément en soulignant le caractère courageux, fort et viril du garçon maintenant devenu homme (Bourdieu, 1982 : 59). Or donc, si le modèle du rite de passage est développé à partir d'études centrées sur les hommes, il est à interroger sa pertinence lorsqu'il est question des femmes. Dès lors, la conceptualisation du backpacking en termes de sous-culture

permet de remédier à l'invisibilisation des femmes qui partent en voyage ou de donner une fausse signification à leur voyage en utilisant le rite de passage qui est trop souvent masculinisé. Bien que la notion de sous-culture peut être accusée des mêmes maux, il n'en demeure pas moins qu'elle n'impose pas une lecture du backpacking en termes de passage durant lequel les normes de féminité seraient acquises, accentuées, intériorisées. Dans le même ordre d'idée, la sous-culture offre l'espace pour la création d'une communauté de backpackers. Quoiqu'hétérogène et mouvante, cette communauté se rassemble alors sous un ensemble de norme, de valeurs partagées et racontées par les voyageurs et voyageuses qui s'identifient à cette sous-culture. Finalement, la lecture du backpacking comme un rite de passage suppose qu'il ne s'agit que d'un passage pour une meilleure intégration dans la société occidentale contemporaine des jeunes. Cependant, il ressort de nos entretiens que certaines backpackers conçoivent le voyage plutôt comme un mode de vie et n'entrevoient pas un retour imminent dans leur société d'origine.

En dernière instance, l'imaginaire du backpacking se présente de prime abord au masculin en rappelant les voyageurs du Grand Tour au 17^e siècle tout comme le nomade ou le vagabond qui est d'ailleurs représenté dans le roman *Sur la route* de Jack Kerouac. Un objectif central à la recherche était alors de se porter essentiellement sur l'expérience des femmes backpackers sans volonté de comparaison ; simplement, représenter les femmes qui empruntent les voies du backpacking et qui sont rarement les vedettes dans la littérature. Cet objectif était d'autant plus important que tous les outils conceptuels qui guident notre problématique font part, eux aussi, d'un biais masculiniste. Que ce soit l'étude de la jeunesse, l'étude des sous-cultures jeunes ou l'étude de la pratique du risque, elles sont souvent des études des jeunes hommes, des sous-cultures jeunes masculines ou d'une pratique du risque par les hommes. Du coup, il n'est peut-être pas si surprenant que l'analyse des récits et l'analyse thématique qui résultent du terrain de quatre mois

en Europe de l'Est induisent des glissements théoriques. Le premier glissement théorique, de rite de passage à sous-culture, permet alors de mieux s'attarder à l'expérience spécifiquement féminine du backpacking et de mieux comprendre leur identification à cette sous-culture. De plus, elles admettent toutes, lorsqu'il leur est demandé de parler de risque, que leur situation de femmes les place face à un certain danger en voyage ; celui du harcèlement sexuel. Mais cette peur, ce risque pris consciemment semble moins être lié à leur statut de voyageuses qu'à leur statut de femmes. Du coup, elles tendent à diminuer ou rationaliser la présence de ce risque notamment parce qu'il est présent dans leur quotidien, en voyage ou non. Il s'avère alors que leurs récits sont davantage des récits d'aventures que des récits de prise de risque d'où le second glissement théorique. Bien que les femmes interviewées ne l'admettent pas, il me semble que ce dernier glissement est précisément induit par le fait que ce soit des femmes backpackers et non des hommes backpackers qui sont interviewées vu la possible différence connotative du terme « risque » entre les genres discutée précédemment.

Telle se présente donc l'expérience féminine du backpacking : une possible mise en récit d'aventures ; une possible identification à une sous-culture valorisant l'indépendance, l'authenticité et la spontanéité ; une possible reconnaissance des autres backpackers et par conséquent, une possible intériorisation et appropriation de ces mêmes caractéristiques malgré la forte présence d'images masculines dans la définition de cette dernière.

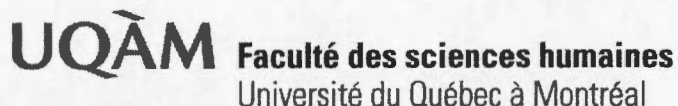
ANNEXE A

GRILLE D'OBSERVATION

Grille d'observation		
	Observations	Selon le sexe
Expériences valorisées		
Risque		
La durée du voyage		
Les expériences/ les événements racontés		
Authenticité		
Importance de la fête		
Fréquence		
Annonces		
Formalité		

ANNEXE B

FORMULAIRE D'ÉTHIQUE



Le backpacking chez les femmes: l'identification d'une jeunesse contemporaine

Information sur le projet

Personne responsable du projet

Chercheure, chercheur responsable du projet : Chloé Lavigne

Programme d'études : Maîtrise en sociologie

Adresse courriel : lavigne.chloe@courrier.uqam.ca

Téléphone : 514-563-2231

Direction de recherche

Direction de recherche : Marie-Nathalie LeBlanc

Département ou École : Sociologie

Faculté : Faculté des sciences humaines

Courriel : leblanc.marie-nathalie@uqam.ca

Téléphone : (514) 987-3000 poste 3384

But général du projet

Vous êtes invitée, invité à prendre part à un projet visant à saisir l'expérience vécue par les femmes backpackers et la part du risque dans leur voyage. Ce projet vise donc aussi à comprendre le rôle et la place du risque dans le voyage qui sert de base à un récit de vie.

Cette recherche bénéficie du soutien financier du CRSH et est réalisée dans le cadre de la maîtrise en sociologie à l'Université du Québec à Montréal.

Tâches qui vous seront demandées

Votre participation consiste à donner une entrevue individuelle au cours de laquelle il vous sera demandé de décrire, entre autres choses, votre expérience en tant que voyageuse. Il vous est demandé de choisir 5 photos démontrant des moments significatifs ou marquants de votre voyage. Cette entrevue sera enregistrée.

numériquement avec votre permission et prendra entre une et deux heures. Le lieu et l'heure de l'entrevue sont à convenir avec la personne responsable du projet. De plus, la transcription sur support informatique qui en suivra ne permettra pas de vous identifier.

Moyens de diffusion

Les résultats de cette recherche seront publiés dans un mémoire de maîtrise.

Si vous le souhaitez, les résultats de la présente recherche vous seront communiqués lorsqu'ils seront disponibles.

Avantages et risques

Votre participation contribuera à l'avancement des connaissances par une meilleure compréhension de la signification qu'accordent les femmes voyageuses à leur expérience et aux risques qu'elles vivent. Il n'y a pas de risque d'inconfort important associé à votre participation à cette rencontre. Vous demeurez libre de ne pas répondre à une question que vous estimez embarrassante sans avoir à vous justifier. De même vous pouvez mettre fin à l'entrevue à n'importe quel moment.

Anonymat et confidentialité

Il est entendu que les renseignements recueillis lors de l'entrevue sont confidentiels et que seules la personne responsable du projet et sa direction de recherche auront accès à l'enregistrement de votre entrevue et au contenu de sa transcription. Le matériel de recherche (enregistrement numérique et transcription codés) ainsi que votre formulaire de consentement seront conservés numériquement et protégés par un mot de passe pour la durée totale du projet. Les enregistrements ainsi que les formulaires de consentement seront détruits après la publication des résultats de recherche.

Participation volontaire

Votre participation à ce projet est volontaire. Cela signifie que vous acceptez de participer au projet sans aucune contrainte ou pression extérieure et que, par ailleurs, vous êtes libre de mettre fin à votre participation en tout temps au cours de cette recherche. Dans ce cas, les renseignements vous concernant seront détruits. Votre accord à participer implique également que vous acceptez que le responsable du projet puisse utiliser aux fins de la présente recherche (incluant la publication d'articles, d'un mémoire, d'un essai ou d'une thèse, la présentation des résultats lors de conférences ou de communications scientifiques) les renseignements recueillis à la condition qu'aucune information permettant de vous identifier ne soit divulguée publiquement à moins d'un consentement explicite de votre part.

Compensation financière

Votre participation à ce projet est offerte gratuitement.

Questions sur le projet et sur vos droits

Vous pouvez contacter la personne responsable du projet pour des questions additionnelles sur le projet. Vous pouvez également discuter avec la direction de recherche des conditions dans lesquelles se déroule votre participation et de vos droits en tant que personne participant à la recherche.

Le projet auquel vous allez participer a été approuvé au plan de l'éthique de la recherche avec des êtres humains par le Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants (CERPÉ) de la Faculté des sciences humaines de l'UQAM. Pour toute question ne pouvant être adressée à la direction de recherche ou pour formuler une plainte ou des commentaires, vous pouvez contacter la présidente du comité par l'intermédiaire de la coordonnatrice du CERPÉ, Anick Bergeron, au (514) 987-3000, poste 3642, ou par courriel à l'adresse suivante : bergeron.anick@uqam.ca.

Remerciements

Votre collaboration est importante pour la réalisation de ce projet et nous tenons à vous en remercier.

Signatures

Participante, participant

Je reconnais avoir lu le présent formulaire et consens volontairement à participer à ce projet de recherche. Je reconnais aussi que la personne responsable du projet a répondu à mes questions de manière satisfaisante et que j'ai disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer. Je comprends que ma participation à cette recherche est totalement volontaire et que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme, ni justification à donner. Il me suffit d'en informer la personne responsable du projet.

Je souhaite être informée, informé des résultats de la recherche lorsqu'ils seront disponibles : oui non

Nom, en lettres moulées, et coordonnées

Signature de la participante, du participant

Date

Personne responsable du projet

Je déclare avoir expliqué le but, la nature, les avantages et les risques du projet à la personne participante et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées.

Signature de la personne responsable

Date

Women and backpacking: the identification of a contemporary youth

Information on the project

Person in charge of the project

Project researcher : Chloé Lavigne

Field of study : Master in Sociology

Email address : lavigne.chloe@courrier.uqam.ca

Phone number : 438-274-9979

Research Direction

Research direction : Marie-Nathalie LeBlanc

Study department : Sociologie

Faculty : Faculté des sciences humaines

Email : leblanc.marie-nathalie@uqam.ca

Phone number : (514) 987-3000 poste 3384

Overall project goal

You are invited to take part in a project to capture the experiences of women backpackers. This project also aims to understand the role of risktaking in the construction of a lifestory. Finally, this research wants to put forward the properly feminine experience of backpacking.

This research received financial support from SSHRC and is conducted under the MA in Sociology at the University of Quebec in Montreal.

Task that you will be fulfilling

Your participation consists in giving a personal interview during which you will be asked to describe, among other things, your experience as a traveler. You are asked to choose 5 photos taken during your trip showing significant moments. The interview will be digitally recorded with your permission and will take between one and two hours. The place and time of the interview are to be agreed with the person in charge of the project. In addition, the transcription of the interview will not allow anyone to identify you.

Means of diffusion

The results of this research will be published in a thesis.

If desired, the results of this research can be provided when available.

Benefits and risks

Your participation will contribute to the advancement of knowledge through a better understanding of the significance afforded by women travelers to their experience and the risks they face. There is no risk of significant discomfort associated with your participation in this interview. You remain free not to answer a question that makes you feel awkward without having to justify yourself. Similarly, you can end the interview at any time.

Anonymity and confidentiality

The information collected during the interview is confidential and only the researcher and its director will have access to the recording of the interview and the content of its transcription. Research equipment (digital recording and transcription) and the consent form will be stored digitally and protected by a password for the entire duration of the project. Records and consent forms will be destroyed after the publication of the research results.

Voluntary participation

Your participation to this project is entirely voluntary. This means that you agree to participate without any external pressure or coercion. Moreover, you can end your participation at any time during this research, in which case any information about you will be destroyed. Your agreement to participate also means that the researcher of the project can use the information collected for publication (including the publication of articles, dissertation, essay or thesis) if none of the information allow your identification, unless you expressly consent to being identified.

Financial compensation

There will not be any financial compensation for your participation to this project.

Questions about the project and your rights

You can contact the researcher of this project for further information about it. You can also discuss with the direction the conditions of your participation as well as your rights as a participant to this research.

The project to which you participate has been approved ethically as a research with human beings by the Ethics Committee of the student research projects (CERPE) of the Faculty of Human Sciences at UQAM. For questions that cannot be addressed by the director of this research or if you wish to make a complaint or any comment, you can contact the chairman of the committee through the coordinator of the CERPE, Anick Bergeron, at (514)987-3000 ext. 3642 or by email: bergeron.anick@uqam.ca.

Thanks

Your collaboration is important for this project. Therefore, we really appreciate the time spent with us and we thank you for your participation.

Signatures

Participant

I have read this form and voluntarily consent to participate to this research project. I also recognize that the person in charge of the project answered my questions satisfactorily and that I have had sufficient time to consider my decision to participate. I understand that my participation is completely voluntary and that I can put an end to it at any time without penalty of any kind or any justification..

I want to be informed of the results of the research when they become available:

Yes No

Name and coordinates

Participant signature	Date
-----------------------	------

Person in charge of the project

I declare that I have explained the purpose, nature, benefits and risks of this project to the participant. I answered to the best of my knowledge the questions of the participant.

Signature of the person in charge	Date
-----------------------------------	------

ANNEXE C

GRILLE D'ENTRETIENS

Entrevue no

Nom :

Âge :

Bonjour, d'abord merci beaucoup d'avoir accepté de participer à cette entrevue. Comme je te l'ai déjà dit, je fais une maîtrise en sociologie au Québec qui porte sur les femmes backpackers. Brièvement, je cherche à comprendre et à rendre compte de l'expérience vécue par ces dernières tout en soulignant la place du risque dans le voyage. Avant d'aller plus loin, j'ai quelques questions générales à te poser.

Grille Générale de Contextualisation	
Thématiques et Questions	Commentaires
Informations personnelles — Quel est ton nom ? — Quel âge as-tu ? — Quel est ton pays d'origine ? où as-tu grandi ?	
Caractéristiques socio-culturelles — As-tu des frères ou des sœurs ? a) de quel âge ? b) quel type de relation entretiens-tu avec ta famille ? — Quel est le dernier niveau de scolarité que tu as réussi ? — Dans quel domaine étudies-tu ou travailles-tu ?	

<p>Caractéristiques économiques</p> <p>— Avant de partir en voyage, où habitais-tu (seul en logement, en colocation, chez tes parents, etc.) ?</p> <p>— Occupais-tu un emploi avant de partir ?</p> <p>a) lequel ?</p> <p>b) temps plein ou temps partiel ?</p> <p>— Pendant ton voyage as-tu travaillé ou comptes-tu travailler ?</p> <p>— Au retour de ton voyage, seras-tu à la recherche d'un emploi ?</p>	
<p>Sur le voyage</p> <p>- Depuis combien de temps voyages-tu ?</p> <p>a) Tu crois voyager pendant combien de temps en tout ?</p> <p>— Voyages-tu seule ? accompagnée ?</p> <p>— Pourquoi es-tu partie en voyage ?</p>	

Maintenant, voici comment je propose que le reste de l'entrevue se déroule :

1— Dans le cas d'une entrevue à partir de photographies :

Je t'ai demandé de choisir des photos qui représentaient des moments forts de ton voyage. Je voudrais maintenant que te me les présentes dans l'ordre de ton choix en me racontant ce que représente chacune des photos bref, raconte-moi ton voyage, tes réflexions, tes émotions, etc.

2— Dans le cas d'une entrevue traçant un itinéraire sur une carte géographique :

À partir de la carte du monde que j'ai ici, je voudrais que tu me traces ton itinéraire en me racontant ton voyage, les expériences que tu as vécues dans les différents pays, les personnes que tu as rencontrées, les réflexions que tu as eues, etc.

Grille d'Entretiens	
Thématiques et Questions	Commentaires
<p>Risque</p> <p>— Quelles activités aimes-tu le plus pratiquer ?</p> <p>a) Pourquoi ?</p> <p>b) Aimes-tu mieux être seule ou en groupe pour les pratiquer ? Pourquoi ?</p> <p>— Comment choisis-tu tes destinations ?</p> <p>a) Y a-t-il des destinations que tu éviterais ? Lesquelles ? Pourquoi ?</p> <p>— À quoi ressemble ton alimentation ?</p> <p>a) Manges-tu assez ?</p> <p>b) Connais-tu ce que tu manges ? Manges-tu des produits locaux ?</p> <p>— Quelle est la réaction des autres lorsque tu racontes ce que tu fais ?</p> <p>— T'es-tu déjà senti en danger durant ton voyage ?</p> <p>a) Quelle était la situation (où ? qui ? quand ?) ?</p> <p>b) Quelle a été ta réaction ?</p> <p>— Selon ton expérience, est-il dangereux de voyager seul ?</p> <p>a) Pour une femme ?</p>	

Identification

— Qu'est-ce que le fait d'être en voyage a changé pour toi ?

— Est-ce que depuis que tu es en voyage, ta manière de voir les choses, de concevoir, de percevoir la vie s'est transformée ?

a) Comment ?

— Si tu avais à choisir un seul moment de ton voyage à garder en souvenir, lequel est-ce que ce serait ?

a) Pourquoi ?

b) Raconte-moi ce moment : qu'as-tu fait ? qu'as-tu ressenti ? qu'as-tu pensé ?

— Conseillerais-tu à d'autres jeunes femmes de partir en voyage ?

a) Pourquoi ?

b) Comment le voyage change-t-il ou ne change-t-il pas qui tu es ?

c) Qu'est-ce qui est le plus formateur en voyage ?

— Y a-t-il eu des moments de remise en question ?

a) Quels étaient ces moments ?

b) Où te trouves-tu généralement ?

c) Que fais-tu ?

d) Que remets-tu en question ?

— Qu'est-ce que ça veut dire être backpacker pour toi ?

<p>Rencontre</p> <p>— Pourquoi fréquentes-tu les auberges de jeunesse ?</p> <p>— Qu'est-ce qui te plaît ou te déplaît dans les rencontres durant le voyage ?</p> <p>a) Qui cherches-tu à rencontrer ? Les locaux ou les autres backpackers ?</p> <p>b) y a-t-il un type de voyageurs ou de personnes que tu évites de fréquenter ? Pourquoi ?</p> <p>— Quelle rencontre a été la plus marquante dans ton voyage ?</p> <p>a) Qui était-ce ?</p> <p>b) Pourquoi et comment cette personne t'a-t-elle marquée ?</p>	
---	--

Merci beaucoup pour le temps que m'as donné ; cela a été vraiment apprécié. Je te souhaite un excellent voyage.

ANNEXE D

COURRIEL DE RELANCE

Hello fellow travellers,

you have taken part in a study I am conducting in the course of the summer last year. First of all I'd like to thank you all for the time you have given me, it has been really useful so far. I am still looking for some answers and that is the reason why I am contacting you today. If you want to, I'd like it if you could write something about you, about your experiences. Looking back at your journey, which is for some of you still going on, what are you the most proud of, what do you remember, how do you make sense of what you went through. I'd like you to tell me your story using your words; who are you, what are you? It doesn't have to be long, it doesn't have to be short. Write whatever you'd like, the way you want.

If you don't want to participate, don't worry but please send me an email to tell me so.

Thanks again for your time and your ability to share your stories, it's a wonderful quality.

Chloé Lavigne

Master degree Student
Department of Sociology
Université du Québec à Montréal

ANNEXE E

GRILLES DE CODIFICATION

Grille de Codification		
Thématiques	Codification	Significaïton
Risque	RMIN REM RFEM	Minimisation ou rationalisation du risque Les émotions dans le récit du risque Le risque féminin
Identification	INS REC VS	Pratiques d'inscription sociale Recherche de reconnaissance Pratiques de distinction
Sous-Culture - Éthos	SPO >ESP IND BUD RENC DEFA	Spontanéité Ouverture d'esprit Indépendance Budget limité Rencontre de l'autre Autre élément de définition

BIBLIOGRAPHIE

- Abu-Lughod, Lila. 1991. «Writing against culture». Dans Richard G. Fox (dir.), *Recapturing Anthropology : Working in the present*, (p. 137-162). Santa Fe: School of American Research Advanced Seminar Series.
- Adkins, Barbara, et Eryn Grant. 2007. «Backpackers as a Community of Strangers: The Interaction Order of an Online Backpacker Notice Board». *Qualitative Sociology Review*, vol. 3, no 2, p. 188-201. En ligne. <<http://search.proquest.com/docview/61651104?accountid=14719>>. Consulté le 2 janvier 2013.
- Adler, Judith. 1985. «Youth on the Road: Reflections on the History of Tramping». *Annals of Tourism Research*, vol. 12, no 3, p. 335-354. En ligne. <<http://search.proquest.com/docview/60989018?accountid=14719>>. Consulté le 2 janvier 2013.
- Aleshka, Vanessa Rae. 2009. «Authenticity travels too: Designing for traveller experience in the twenty-first century». Master, University of Manitoba, 278 pages.
- Allcock, John B. 1988. «Tourism as a Sacred Journey». *Society and Leisure*, vol. 11, no 1, p. 33-48. En ligne. <<http://search.proquest.com/docview/60990001?accountid=14719>>. Consulté le 2 janvier 2013.
- Amit, Vered. 2011. «Before I settle down: Youth travel and enduring life course paradigms». *Anthropologica*, vol. 53, no 1, p. 79-88.
- , 2015. «Anthropology of Youth Culture». *International Encyclopedia of the Social & Behavioral Sciences*, vol. 25, p. 808-812.
- Amit-Talai, Vered, et Helena Wulff. 1995. *Youth Cultures : A Cross-Cultural Perspective*. London: Routledge, 239 pages.
- Argenti, Nicolas. 2007. *The intestines of the State : Youth, Violence, and Belated Histories in the Cameroon Grassfields*. Chicago: University of Chicago Press, 352 pages.

- Augé, Marc. 1999. «Voyage et ethnographie. La vie comme récit». *L'Homme*, p. 11-19. En ligne. <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1999_num_39_151_453617>. Consulté le 27 mai 2013.
- Bagnoli, Anna. 2009. «On 'an introspective journey'». *European Societies*, vol. 11, no 3, p. 325-345.
- Barthelemy, Marianne. 2002. «L'engouement pour les raids-aventure ou la société du risque transfigurée par le destin». *Sociétés*, vol. 77, no 3, p. 83-93.
- Beaud, Stéphane, et Florence Weber. 2010. *Guide de l'enquête de terrain*. Paris: La découverte, 335 pages.
- Bell, Claudia. 2002. «The Big 'OE': Young New Zealand Travellers as Secular Pilgrims». *Tourist Studies*, vol. 2, no 2, p. 143-158. En ligne. <<http://search.proquest.com/docview/60468295?accountid=14719>>. Consulté le 2 janvier 2013.
- Bennett, Andy. 1999. «Subcultures or Neo-Tribes? Rethinking the Relationship between Youth, Style and Musical Taste». *Sociology*, vol. 33, no 3, p. 599-617. En ligne. <<http://soc.sagepub.com/content/33/3/599.abstract>>.
- Bertaux, Daniel. 1986. «Fonctions diverses des récits de vie dans le processus de recherche». (dir.), *Les récits de vie: théorie, méthode et trajectoires types*, (p. 21-34). Montréal: Les Éditions Saint-Martin.
- Berthaux-Wiame, Isabelle. 1986. «Mobilisation féminines et trajectoires familiales: une démarche ethnosociologique». (dir.), *Les récits de vie: théorie, méthode et trajectoires types*, (p. 85-99). Montréal: Les Éditions Saint-Martin.
- Blackman, Shane. 2005. «Youth Subcultural Theory: A Critical Engagement with the Concept, its Origins and Politics, from the Chicago School to Postmodernism». *Journal of Youth Studies*, vol. 8, no 1, p. 1-20. En ligne. <<http://dx.doi.org/10.1080/13676260500063629>>. Consulté le 2015/04/28.
- Boniface, Maggie. 2006. «The meaning of adventurous activities for 'women in the outdoors'». *Journal of Adventure Education and Outdoor Learning*, vol. 6, no 1, p. 9-24.

- Boorstin, Daniel J. 2012. «Du voyageur au touriste: l'art disparu du voyage». *Le triomphe de l'image: une histoire des pseudo-événements en Amérique*, (p. 119-166). Montréal: Lux Éditeur.
- Bourdieu, Pierre. 1982. «Les rites comme actes d'institution». *Actes de la recherche en sciences sociales*, p. 58-63. En ligne. <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1982_num_43_1_2159>. Consulté le 27 mai 2013.
- Brown, Lorraine. 2009. «The transformative power of international sojourn: An Ethnographic Study of the International Student Experience». *Annals of Tourism Research*, vol. 36, no 3, p. 502-521. En ligne. <<http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0160738309000322>>. Consulté le 8 janvier 2013.
- Cave, Jenny, et Chris Ryan. 2007. «Gender in Backpacking and Adventure Tourism». *Advances in Culture, Tourism and Hospitality Research*, p. 189-219.
- Clémence, Alain. 2003. «L'analyse des principes organisateurs des représentations sociales». Dans S. Moscovici et F. Buschini (dir.), *Les méthodes des sciences humaines*, (p. 393-410). Paris: Presses universitaires de France.
- Cohen, Albert K. 1967. *Delinquent Boys — The Culture of The Gang*. New York: Free Press, 198 pages.
- Cohen, Albert K., et James F. Jr. Short. 1958. «Research In Delinquent Subculture». *The Journal Of Social Issues*, vol. 4, no 3, p. 20-36.
- Cohen, Erik. 1972. «Toward A Sociology of International Tourism». *Social Research*, vol. 39, no 1, p. 164-182. En ligne. <<http://search.proquest.com/docview/60078906?accountid=14719>>. Consulté le 2 janvier 2013.
- , 1973. «Nomads from Affluence: Notes on the Phenomenon of Drifter - Tourism». *International Journal of Comparative Sociology*, vol. 14, no 1 – 2, p. 89-103. En ligne. <<http://search.proquest.com/docview/60850524?accountid=14719>>. Consulté le 2 janvier 2013.

- , 1988. «Authenticity and Commoditization in Tourism». *Annals of tourism research*, vol. 15, no 3, p. 371-386. En ligne. <<http://search.proquest.com/docview/61002525?accountid=14719>>. Consulté le 14 janvier 2013.
- , 2003. «Backpacking: diversity and change». *Journal of tourism and cultural change*, vol. 1, no 2, p. 95-110.
- Cohen, Scott A. 2010. «Chasing a Myth? Searching for 'Self' Through Lifestyle Travel». *Tourist Studies*, vol. 10, no 2, p. 117-133. En ligne. <<http://tou.sagepub.com/content/10/2/117.abstract>>. Consulté le 18 janvier 2013.
- , 2010. «Personal identity (de)formation among lifestyle travellers: a double-edged sword». *Leisure Studies*, vol. 29, no 3, p. 289-301. En ligne. <<http://search.proquest.com/docview/754037563?accountid=14719>>. Consulté le 22 janvier 2013.
- , 2011. «Lifestyle travellers: Backpacking as a Way of Life». *Annals of Tourism Research*, vol. 38, no 4, p. 1535-1555. En ligne. <<http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0160738311000272>>. Consulté le 10 janvier 2013.
- Cohen, Stanly. 1997. «Symbols Of Trouble». Dans Ken Gelder et Sarah Thornton (dir.), *The Subcultures Reader*, (p. 149-162). Londres: Routledge.
- Cole, J. 2004. «Fresh Contact in Tamatave, Madagascar : sex, money and intergenerational transformation». *American Ethnologist*, vol. 32, no 4, p. 573-588.
- Connell, R.W. 1995. *Masculinities*. Cambridge: Polity Press, 295 pages.
- Demers, Jean-Christophe. 2009. «Parcours identitaires dans la société de la performance et du narcissisme: l'hyperbole du backpacking». Thèse de doctorat, Université d'Ottawa, 210 pages.
- , 2011. «Pour une typologie de l'expérience backpacker». *Papeles del CEIC*, vol. 1, no 68, p. 1-24.
- , 2012. «D'une figure à l'autre. Discussion critique sur l'état de la socio-anthropologie du backpacking». *Société*, vol. 116, no 2, p. 85-96. En ligne.

<<http://www.cairn.info/revue-societes-2012-2-page-85.htm>>. Consulté le 4 février 2013.

Desforges, Luke. 2000. «Traveling the world: Identity and Travel Biography». *Annals of Tourism Research*, vol. 27, no 4, p. 926-945. En ligne. <<http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0160738399001255>>. Consulté le 8 janvier 2012.

Desmarais, Danielle. 1986. «Chômage, travail salarié et vie domestique: esquisse d'une trajectoire sociale». (dir.), *Les récits de vie: théorie, méthode et trajectoires types*, (p. 55-83). Montréal: Les Éditions Saint-Martin.

Desmarais, Danielle, et Paul Grell [dir.]. 1986. *Les récits de vie: théorie, méthode et trajectoires types*. Montréal: Les Éditions Saint-Martin, 180 pages.

Desmarais, Danielle, et Louise Simon. 2007. «La démarche autobiographique et son objet : enjeux de production de connaissance et de formation». *Recherches qualitatives*, Hors Série, no 3, p. 350-370.

Elsrud, Torun. 1998. «Time Creation in Travelling: The Taking and Making of Time among Women Backpackers». *Time & Society*, vol. 7, no 2, p. 309-334. En ligne. <<http://search.proquest.com/docview/61590979?accountid=14719>>. Consulté le 8 janvier 2012.

-----, 2001. «Risk creation in traveling: backpacker adventure narration». *Annals of Tourism Research*, vol. 28, no 3, p. 597-617.

Erickson, Erik. 1972. *Adolescence et crise : la crise de l'identité*. Paris: Flammarion, 348 pages.

Friday, Jonathon. 2002. «Performing authenticity: the game of contemporary backpacker tourism». Master of Arts, Université Lakehead, 120 pages.

Fuch, Galia. 2013. «Low versus high sensation-seeking tourists: a study of backpackers' experience risk perception». *International Journal of Tourism Research*, vol. 15, p. 81-92.

- Galland, Olivier. 2001. «Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations». *Revue française de sociologie*, vol. 42, no 4, p. 611-640.
- Gauthier, François. 2006. «La recomposition du religieux et du politique dans la société de marché. Première étude: Fête techno et nouveaux mouvements contestataires.». Thèse de doctorat, Université du Québec à Montréal, 452 pages.
- , 2011. «Du mythe moderne de l'autonomie à l'hétéronomie de la Nature. Fondements pour une écologie politique». *Revue du MAUSS*, vol. 38, no 2, p. 385-393. En ligne. <<http://www.cairn.info/revue-du-mauss-2011-2-page-385.htm>>. Consulté le 12 juin 2013.
- Geertz, Clifford. 1973. *Interpretation of Culture : Selected Essays*. New York: Basic Books Inc., 467 pages.
- Gelder, Ken. 2005. *The Subcultures Reader*. New York: Routledge, 656 pages.
- , 2007. *Subcultures, Cultural Histories and Social Practice*. New York: Routledge, 208 pages.
- Giddens, Anthony. 1994. *Les conséquences de la modernité*. Paris: L'harmattan, 192 pages.
- Gilligan, Carol. 1982. *In a different Voice*. Cambridge: Harvard University Press, 216 pages.
- Glotfelty, Cheryll. 1996. «Femininity in the wilderness: Reading Gender in women's guides to backpacking». *Women's Studies*, vol. 25, no 5, p. 439-456. En ligne. <<http://dx.doi.org/10.1080/00497878.1996.9979129>>. Consulté le 17 septembre 2013.
- Gordon, Milton M. 1947. «The Concept of Sub-Culture and its Application». *Social Forces*, vol. 26, no 1, p. 40-42.
- Green, Eileen, et Carrie Singleton. 2006. «Risky Bodies at Leisure: Young Women Negotiating Space and Place». *Sociology*, vol. 40, no 5, p. 853-871. En ligne. <<http://soc.sagepub.com/content/40/5/853.abstract>>.

- Green, Judith. 1997. «Risk and the construction of social identity: children's talk about accidents». *Sociology of Health & Illness*, vol. 19, no 4, p. 457-479. En ligne. <<http://dx.doi.org/10.1111/j.1467-9566.1997.tb00413.x>>. Consulté le 27 mai 2013.
- Griffin, Susan. 1971. «Rape : The All-American Crime». *Ramparts Magazine*, p. 26-35.
- Hannam, Kevin, et Irena Ateljevic. 2008. *Backpacker tourism: Concepts and Profiles*. Coll. «Tourism and cultural change». Clevedon: Channel view publications, 284 pages.
- Hebdige, Dick. 2008. *Sous-culture: Le sens du style*. Paris: La Découverte, 156 pages.
- James, Alison, et Alan Prout. 1997. *Constructing and Reconstructing Childhood : Contemporary Issues in the Sociological Study of Childhood*. London: Farmer Press, 260 pages.
- Jones, Gill. 1988. «Integrating process and structure in the concept of youth: secondary analysis». *The Sociological Review*, vol. 36, no 4, p. 706-732.
- Kerouac, Jack. 2010. *Sur la route*. Paris: Gallimard, 611 pages.
- Lachance, Jocelyn. 2010. «Le backpacking: voyager hors de soi». *La recherche d'extase chez les jeunes*, (p. 55-61). Québec: PUL.
- , 2011. *L'adolescence hypermoderne: Le nouveau rapport au temps des jeunes*. Québec: PUL, 148 pages.
- , 2012. «Backpacking, jeunesse et temporalité». *Tourisme et territoires*, vol. 2, no 1, p. 8-28.
- Larouche, Jean-Marc. 2012. «Le cosmopolitisme chez Émile Durkheim: une idée morale, un fait social». *sociologie et sociétés*, vol. 44, no 1, p. 81-102. En ligne. <<http://id.erudit.org/iderudit/1012143ar>>. Consulté le 15 septembre 2015.

- Le Breton, David. 2004. *Conduites à risque*. Paris: Presses Universitaires de France, 223 pages.
- Lépine, Martin. 2011. «Du schéma narratif au couple noeud-dénouement». *Québec français*, no 162, p. 66-67.
- Lévi-Strauss, Claude. 1962. *La pensée sauvage*. Paris: Plon, 424 pages.
- Lois, Jennifer. 2005. «Gender and Emotion Management in the Stages of Edgework». Dans Stephen Lyng (dir.), *Edgework: The sociology of Risk-Taking*, (p. 117-152). New York: Routledge.
- Loker-Murphy, Laurie. 1997. «Backpackers in Australia». *Journal of Travel & Tourism Marketing*, vol. 5, no 4, p. 23-45. En ligne. <http://dx.doi.org/10.1300/J073v05n04_02>. Consulté le 9 janvier 2013.
- Loker-Murphy, Laurie, et Philip L. Pearce. 1995. «Young Budget Travelers: Backpackers in Australia». *Annals of Tourism Research*, vol. 22, no 4, p. 819-843. En ligne. <<http://search.proquest.com/docview/61531650?accountid=14719>>. Consulté le 2 janvier 2013.
- Lyng, Stephen. 2007. «Edgework and the risk-taking experience». (dir.), *Edgework: The Sociology of Risk-Taking*, (p. 3-14). New York: Routledge.
- Maoz, Darya. 2007. «Backpackers' motivations: The Role of Culture and Nationality». *Annals of Tourism Research*, vol. 34, no 1, p. 122-140.
- , 2008. «The backpacking journey of Israeli Women in Mid-life». Dans Kevin Hannam et Irena Ateljevic (dir.), *In Backpacker tourism: concepts and profiles*, (p. 188-198). Clevedon: Channel view publications.
- Masters, Tom, Carolyn Blain, Mark Baker, Greg Bloom, Chris Deliso, Marc Di Duca, Peter Dragicevich, Mark Elliott, Steve Fallon, Anna Kaminski, Anja Mutic, Brandon Presser, Tim Richards, Tamara Sheward et Luke Wterson. 2013. *Eastern Europe*. Oakland: Lonely Planet, 1016 pages.
- Maupéou-Abboud, Nicole de. 1966. «La sociologie de la jeunesse aux Etats-Unis». *Revue française de sociologie*, vol. 7, no 4, p. 491-507.

- McCannell, Dean. 1973. «Staged authenticity: Arrangements of social space in tourist settings». *American Journal of Sociology*, vol. 79, no 3, p. 589-603.
- McRobbie. 1991. *Feminism and youth culture from 'Jackie' to 'just seventeen'*. Londres: London Macmillan, 255 pages.
- McRobbie, Angela, et Jenny Garber. 1993. «Girls And Subcultures». Dans Stuart Hall et Tony Jefferson (dir.), *Resistance Through Rituals - Youth Subcultures in Post-War Britain*, (p. 105-112). Londres: Routledge.
- Mead, George Herbert. 2006. *L'esprit, le soi et la société*. Daniel Cefaï et Louis Quéré. Paris: Puf, 434 pages.
- Mennesson, Christine. 2005. «Les femmes guides de haute montagne : modes d'engagement et rapports au métier». *Travail, genre et sociétés*, vol. 13, no 1, p. 117-137. En ligne. <<http://www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2005-1-page-117.htm>>.
- Michel, Frank. 2006. «Rites de voyages et mythe de passage». *L'autre voie*, no 2. En ligne. <<http://www.deroutes.com/Rites.htm>>. Consulté le 9 janvier 2013.
- Molénat, Xavier. 2008. «Ethnométhodologie, la société en pratiques». *Sciences Humaines*, no 194. En ligne. <http://www.scienceshumaines.com/ethnomethodologie-la-societe-en-pratiques_fr_22271.html>. Consulté le 23 juillet 2013.
- Mucchielli, Alex (2004). Recherche qualitative. Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales. Paris, Armand Colin: 226 pages.
- Myers, Linda. 2010. «Women travellers' adventure tourism experiences in New Zealand». *Annals of Leisure Research*, vol. 13, no 1-2, p. 116-142.
- Noy, Chaim. 2004. «This trip really changed me: Backpackers' narratives of self-change». *Annals of Tourism Research*, vol. 31, no 1, p. 78-102.
- Paillé, Pierre. 1994. «L'analyse par théorisation ancrée». *Cahiers de recherche sociologiques*, no 23, p. 147-184.

- Panet-Raymond, Jean, et Charlotte Poirier. 1986. «L'utilisation des récits de vie dans une enquête statistique». (dir.), *Les récits de vie: théorie, méthode et trajectoires types.*, (p. 103-127). Montréal: Les Éditions Saint-Martin.
- Parazelli, Michel. 2007. «Jeunes en marge : Perspectives historiques et sociologiques». *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 20, no 1, p. 50-79.
- Paris, Cody Morris. 2010. «Understanding the virtualization of the backpacker culture and the emergence of the flashpacker: A mixed-method». Thèse de doctorat, Arizona State University, 240 pages.
- Parsons, Talcott. 1942. «Age and Sex in the Social Structure of the United States». *American Sociological Review*, vol. 7, no 5, p. 604-616. En ligne. <<http://www.jstor.org.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/stable/2085686>>.
- Pearce, Philip L., et Gianna M. Moscardo. 1986. «The Concept of Authenticity in Tourist Experiences». *The Australian and New Zealand Journal of Sociology*, vol. 22, no 1, p. 121-132. En ligne. <<http://search.proquest.com/docview/61787079?accountid=14719>>. Consulté le 4 février 2013.
- Penin, Nicolas. 2006. «Le sexe du risque». *Ethnologie française*, vol. 36, no 4, p. 651-658. En ligne. <<http://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2006-4-page-651.htm>>.
- Peretti-Watel, Patrick. 2001. *La société du risque*. Coll. «Repères»: La Découverte, 124 pages.
- Pruvost, Geneviève. 2011. «Récit de vie». Dans Paugam Serge (dir.) (dir.), *Les 100 mots de la sociologie*, (p. 38-39). Paris: Presses universitaires de France.
- Pryer, Melvyn. 1997. «The traveller as a destination pioneer». *Progress in Tourism and Hospitality Research*, vol. 3, no 3, p. 225-237. En ligne. <[http://dx.doi.org/10.1002/\(SICI\)1099-1603\(199709\)3:3<225::AID-PTH76>3.0.CO;2-T](http://dx.doi.org/10.1002/(SICI)1099-1603(199709)3:3<225::AID-PTH76>3.0.CO;2-T)>. Consulté le 14 janvier 2013.
- Rastier, François. 1987. *Sémantique interprétative*. Paris: Presses Universitaires de France, 276 pages.

- Rattansi, Ali, et Ann Phoenix. 2005. «Rethinking Youth Identities: Modernist and Postmodernist Frameworks». *Identity*, vol. 5, no 2, p. 97-123. En ligne. <http://dx.doi.org/10.1207/s1532706xid0502_2>. Consulté le 2015/04/28.
- Riley, Pamela J. 1988. «Road Culture of International Long-Term Budget Travelers». *Annals of Tourism Research*, vol. 15, no 3, p. 313-328.
- Rocher, Guy. 1992. *Introduction à la sociologie générale*. 3^e ed. Montréal: Hurtubise, 685 pages.
- Schlegel, Alice, et Herbert Barry. 1991. *Adolescence : An Anthropological Inquiry*. New York: The Free Press, 250 pages.
- Sheng-Hshiung, Tsaur, Tzeng Gwo-Hshiung et Wang Kuo-Ching. 1997. «Evaluating tourist risks from fuzzy perspectives». *Annals of tourism research*, vol. 24, no 4, p. 796-812. En ligne. <<http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0160738397000595>>. Consulté le 10 janvier 2013.
- Sirost, Olivier. 2002. «Se mettre à l'abri ou jouer sa vie? : Éléments d'une culture sociale du risque». *Société*, vol. 77, no 3, p. 5-15.
- Sørensen, Anders (1999). *Travellers in the periphery: Backpackers and other independent multiple destination tourists in periphera areas*. Danemark, Unit of Tourism at Research Center of Bornholm: 132 pages
- , 2003. «Backpacker ethnography». *Annals of tourism research*, vol. 30, no 4, p. 847-867.
- Stephens, Sharon. 1995. *Children and the Politics of Culture*. New Jersey: Princeton University Press, 352 pages.
- Taylor, Charles. 2003. *Les sources du moi : la formation de l'identité moderne*. Montréal: Boréal, 720 pages.
- Thatcher, Chad Alan. 2010. «International learning adventures: A phenomenological exploration of international backpacker style study abroad». Thèse., Prescott College, 401 pages.

- Thériault, Joseph Yvon, et Frédérick Guillaume Dufour. 2012. «Présentation : Sociologie du cosmopolitisme». *sociologie et sociétés*, vol. 44, no 1, p. 5-14. En ligne. <<http://id.erudit.org/iderudit/1012139ar>>. Consulté le 15 septembre 2015.
- Tsaur, Sheng-Hshiung, Chang-Hua Yen et Chia-Li Chen. 2010. «Independent tourist knowledge and skills». *Annals of Tourism Research*, vol. 37, no 4, p. 1035-1054. En ligne. <<http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0160738310000423>>. Consulté le 10 janvier 2013.
- Uriely, Natan. 2005. «The tourist experience: Conceptual Developments». *Annals of Tourism Research*, vol. 32, no 1, p. 199-216. En ligne. <<http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0160738304001264>>. Consulté le 23 janvier 2013.
- Van Gennep, Arnold. 2004. *Les rites de passage*. Paris: A. et J. Picard, 286 pages.
- Vogt, Jay W. 1976. «Wandering: Youth and travel behavior». *Annals of Tourism Research*, vol. 4, no 1, p. 25-41. En ligne. <<http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/0160738376900517>>. Consulté le 14 janvier 2013.
- Welk, Peter. 2004. «The beaten track: Anti-Tourism as an element of backpacker identity construction». Dans Greg Richards et Julie Wilson (dir.), *The Global Nomad: Backpacker travel in theory and practice*, (p. 77-91). Clevedon: Channel view publications.
- Wilson, Erica, et Irena Ateljevic. 2008. «Challenging the 'tourist-Other' dualism: Gender, backpackers and the embodiment of tourism research». Dans Kevin Hannam et Irena Ateljevic (dir.), *Backpacker tourism: concepts and profiles*, (p. 95-110). Clevedon: Channel view publications.